NUMÉRO 1015 — 1er Mars 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

I. — Renouvellement des abonnements expirant avec le numéro du 1er décembre 1947 :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
6 mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

II. Abonnements nouveaux ou renouvellements postérieurs :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	800 fr.	950 fr.	875 fr.
6 mois	425 fr.	500 fr.	465 fr.

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Numéro épuisé

Nous recherchons le numéro 1002 du 1er février 1947. Nous en sommes acheteurs jusqu'à fin mai, au prix marqué pour les exemplaires en parfait état.

MERCVRE DE FRANC
26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Vient de paraître

PAUL CLAUDEL
de l'Académie Française

PARTAGE DE MIDI

Préface inédite de l'auteur

Un volume 15×21 de 168 pages, composé en 12 Garamond, tiré très beau vélin blanc, broché sous couverture deux couleurs.

Prix : 210 fr.



Du même auteur

CONNAISSANCE DE L'EST 75
THÉATRE, Tomes I et II . . . . en réimpressi
THÉATRE. Tomes III et IV . . . . chaque volume 75
ART POÉTIQUE . . . . en réimpressi

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948

PAGES DE JOURNAL[1]

par CHARLES DU BOS

Ile Saint-Louis. Jeudi 3 avril 1924.

Nous avons eu, Z. et moi, après déjeuner, devant cette sensation d'avenir barré à plus d'un égard, par suite des circonstances, un accès de découragement assez vif, presque d'abattement, à la suite de quoi nous avons éprouvé le besoin de ne pas nous séparer cet après-midi et de sortir ensemble. Nous sommes donc sortis avec Paule, avons bavardé fort gaiement en cours de route, fûmes choisir de beaux papiers rue du Jour et aboutîmes à un thé réconfortant au Colombin jaune. Je l'ai quittée allant avenue d'Eylau et avenue Henri-Martin et se sentant beaucoup mieux.

Je vais mieux moi aussi, et étant obligé d'improviser demain sur Tolstoï, je dicte ce journal rien que pour dégager quelques calories à son sujet.

Ce matin — avant d'être interrompu par la visite de Maurois que j'accompagnai à la Gare du Nord et embarquai pour Londres — j'avais en vue un de ces débuts miens qui me plaisent (mais n'est-ce pas précisément leur inconvénient?), *because they lead up to the point from very far off*(2). En voici le thème : je voulais marquer qu'à la différence des découvertes des explorateurs et non moins de celles des savants, les découvertes d'ordre psychologique ont ceci de particulier qu'elles ne s'accompagnent jamais de la seule satisfaction, qu'elles comportent un reflux douloureux sur la personne même de qui les fit — parce que justement cette personne ne les pouvait faire qu'en en observant sur elle-même les premiers indices ou tout au moins les germes. C'est en ce

(2) « Parce qu'ils conduisent au point important par un très long détour. »

sens que la supériorité du regard — et quelle n'est pas la supériorité du regard d'un Tolstoï — implique une tristesse *sui generis* qu'il nous faut pour ainsi dire situer et suivre. La recherche, d'ailleurs, chez tout psychologue-né, de cette tristesse qui fût spécialement sienne, introduirait très avant dans la connaissance de sa nature : car essentiellement nous sommes tristes là où nous nous sentons et nous savons vulnérables. Or, dans le cas de Tolstoï, cette zone de vulnérabilité, plus encore que dans la sensualité même, réside dans la vanité. La sensualité tolstoïenne en effet — nous l'avons marqué la dernière fois — est en elle-même si normale qu'il a suffi que Tolstoï rendît la main à son génie pour qu'il nous livrât ce que j'appelais l'autre jour, et ce que nous avons pu vérifier sur *Résurrection*, le type même et comme le canon du phénomène de la séduction. Sur ce point je ne reviendrai donc pas, si ce n'est cependant pour vous citer ce fragment du *Journal de Jeunesse* qui nous montre la position adoptée par Tolstoï, de laquelle il ne variera point, et que pour ma part je considère comme la vérité même. Il nous dit : « Plus on refrène la sensualité et plus en croît en nous le désir. A la sensualité il y a deux causes : le corps et l'imagination. Au corps il est facile de résister, mais résister à l'imagination, laquelle agit ensuite sur le corps, est une des choses les plus difficiles qui soient. » Vue profonde que vient corroborer cette autre constatation faite par Tolstoï sur lui-même, — à savoir que la lutte contre la sensualité est laborieuse à proportion où la sensualité est devenue une habitude, n'est presque plus qu'une habitude; or dans la formation, puis dans les exigences de cette habitude même, ce n'est pas, comme trop souvent on le croit, le corps, mais tout au contraire l'imagination qui joue le rôle capital. Et c'est pourquoi lorsque au dernier Tolstoï, apôtre intransigeant de la chasteté, on opposera des proverbes tels que « Il faut que jeunesse se passe », lorsqu'on invoquera devant lui des arguments d'ordre pseudo-scientifique ou pseudo-médical fondés sur les besoins, voire sur les droits de l'organisme, on rencontrera toujours chez lui dénégation et risée, — l'une et l'autre fondées sur sa propre expérience précisément; car s'il sait bien que sans cesse il céda, il sait mieux encore que chaque fois il aurait pu ne pas céder; personne n'a eu une vue plus nette que Tolstoï de ces deux réalités en apparence contra-

dictoires, mais dont l'union fait l'homme même, — à savoir l'existence, la permanence de l'animal humain d'une part, et de l'autre la non moindre permanence du pouvoir de l'homme sur cet animal même. Significatif à cet égard est le passage des *Souvenirs* de Gorki (citation). Oui, Tolstoï n'a jamais peur des mots — comme n'en ont jamais peur d'ailleurs tous ceux qui ont pris part à cette guerre qu'est la vie des sens, tous ceux qui ont jaugé les faits pour les avoir vécus et devant lesquels — alors même qu'ils en ont définitivement fini avec ces faits — il est bien inutile de prétendre venir les farder.

Mais quand nous abordons le terrain de la vanité, ce n'est pas que Tolstoï nous y apparaisse moins normal; c'est plutôt que se scrutant lui-même, il s'éprouve, se juge trop normal et pour ainsi dire — passez-moi l'expression — surnormal, — avec cette fois le résultat que, dans son journal de jeune homme, de la vanité il nous apporte une analyse si magistrale en sa pénétration que chez le seul Pascal nous en pourrions trouver l'équivalent (citation). J'ai nommé Pascal parce qu'aux fidèles des *Pensées* cette idée que nous vivons surtout dans, par et pour l'opinion d'autrui, est une des plus familières. Mais dans cette analyse, plus tolstoïenne encore me semble l'assimilation de la vanité à ces maladies contagieuses qui ne disparaissent d'un point de l'organisme que pour reparaître sur un autre. Tolstoï a merveilleusement senti que tout progrès moral donne aussitôt naissance à une forme autre et plus subtile de vanité; nous avons beau, selon l'expression de saint Paul, revêtir l'homme nouveau, spirituellement parlant, de tous nos vêtements nouveaux, c'est toujours la vanité qui fournit, qui constitue la doublure : et comme dès son enfance — nous l'avons vu — Tolstoï était doué de cette conscience de soi qu'en un des passages du *Journal* il définit la pire calamité qui puisse échoir à un être humain, il s'ensuit — et c'est le trait distinctif essentiel — qu'il n'est pas une seconde de sa vie où Tolstoï puisse être vaniteux sans le savoir. Or, l'on pourrait se demander si, étant donné les conditions invariables de la faiblesse humaine, il n'y a pas une manière de sagesse — une sagesse pragmatique pour ainsi dire — orientée vers l'équilibre, une sagesse non point vile, comportant comme un ironique retour sur soi — à accepter de faire à la vanité sa part, ainsi que le recommande dans un de ses *Propos*

Alain lorsqu'il nous dit : « Il faut se passer des instants de vanité comme l'on sort sur le pas de sa porte prendre un moment de soleil. » Tolstoï au contraire n'a jamais ni pu, ni voulu faire à la vanité sa part — et je ne nie pas que ce ne soit une de ses grandeurs — que là aussi se décèle la supériorité de cet imperturbable coup d'œil circulaire dont à chaque moment il enveloppe toutes choses; — mais d'un point de vue tout psychologique j'attache à ce refus de pactiser avec la vanité sous quelque forme que ce soit une portée certaine dans l'évolution de Tolstoï : lui-même vient de nous dire : « La vanité m'a gâté les meilleures années de ma vie, m'a privé à jamais de la fraîcheur, du courage, de l'allégresse, de l'esprit d'entreprise de la jeunesse. » La vanité, oui; mais plus encore peut-être la conscience de cette vanité, le fait de l'avoir débusquée de toutes ses retraites, de s'être par là coupé toutes communications avec cette chaleur factice, de qualité médiocre, grossière si l'on veut, nécessaire peut-être cependant, qu'à tous la vanité nous dispense. La joie chez l'être humain est en grande partie fonction des calories qu'il dégage; et de ces calories, hélas! la vanité à l'abri de mille ruses qui la rendent insaisissable et quasi invisible — est l'un des principaux agents. Si ici encore — et notons-le bien, en opposition par là avec ses propres personnages — un Tolstoï le plus souvent nous apparaît sans joie, c'est que, trop lucide, de la vanité il n'éprouve que l'humiliation et la pointe.

L'impossibilité de tuer tout à fait la vanité, telle est donc la tristesse *sui generis* qui reflue sans cesse sur un *Tolstoï* — et qui, à mon sens, rend compte de ces éclairs de haine que nous surprenons chez lui, dirigés contre la nature humaine comme telle, et de je ne sais quelle grandiose morosité qui donne à sa figure cet air sombre, auguste, renfrogné de qui n'a plus la ressource de se dire qu'il ne fait pas partie du spectacle auquel il assiste et qu'il juge. C'est que son drame — et ici veuillez vous souvenir de mon rapprochement entre Tolstoï et Salomon — c'est que le mot de vanité pèse sur lui avec ses deux sens : notre sens courant et le sens de l'*Ecclésiaste*, et que tous deux se rejoignent, se perdent dans la même mer, celle qui dans le domaine spirituel mériterait plus qu'aucune autre le nom de mer morte : la mer du vide. La sensation du vide, à propos de Pascal déjà naguère nous l'étudiâmes; mais pour y échapper, pour la trans-

cender, Pascal — et je crois bien l'avoir alors du moins indiqué — avait un auxiliaire puissant : la maladie. Certes — et nous insistâmes sur ce point — dans la nature même de son esprit et de son génie, un Pascal rencontrait de formidables pierres d'achoppement à la sainteté; mais cet esprit, ce génie, éclataient au sein d'un organisme ruiné, dont eux-mêmes en s'exerçant avaient précipité la ruine : si chez Pascal la superbe intellectuelle demeurait debout, du moins la résistance de l'organisme, la superbe de l'animal, étaient-elles aux trois quarts abattues. Or, le profond intérêt du cas et de la crise de Tolstoï, c'est qu'il s'agit d'une nature à ce point intacte et robuste que le concept même de maladie semble comme inalliable avec elle : sans doute, Tolstoï a eu des maladies, et de fort graves, comme nous tous; à nul cependant jamais il n'apparut comme un malade, le malade : tous ceux qui l'ont approché, fût-ce dans son extrême vieillesse, étaient frappés de sa vigueur; de quelque chose de droit et d'immuable par où il s'apparentait à un arbre, à un chêne. J'insiste sur ce point parce que rien ne me paraît plus précieux, ni d'ailleurs plus rare, que la crise morale ou spirituelle surgissant dans l'état de pleine santé, ou du moins de norme physique absolue : rien alors ne vient gâter, fausser le problème pour le psychologue, et c'est ce que nous aurons à examiner la prochaine fois.

Dès aujourd'hui, cependant, notons que cette sensation du vide, il semble que chez Tolstoï elle soit par-dessus tout déclenchée en vertu d'une perception dans laquelle il est sans rival, — je veux dire la perception d'un certain caractère circulaire, pour lui toujours inscrit dans la pensée et dans la vie même. Deux textes vous feront voir très clairement ce que j'entends par là et compléteront fort bien notre portrait psychologique. Le premier est emprunté à *Adolescence* (citation). Ce cercle vicieux est par excellence ce que l'on pourrait appeler le supplice exquis de la vie de l'esprit : aucun de ceux qui ont part à cette vie qui ne l'aient connu et qui ne demeurent toujours sujets à ses récidives; j'irai jusqu'à dire que les félicitations qu'on pourrait adresser à ceux qui auraient le bonheur d'y échapper seraient des félicitations à double tranchant, car du même coup ce serait les féliciter d'être indemnes de l'acte même de penser. Supplice de l'intellectuel, oui, mais en même temps privilège sans prix pour

le romancier et dont plus qu'aucune autre l'œuvre de Tolstoï bénéficia. Si Tolstoï est le maître de ce que l'on pourrait appeler le va-et-vient intérieur, et si rien plus que ce va-et-vient — nous nous en rendions compte l'autre jour à propos du monologue d'Anna — n'assure aux personnages d'un roman plus encore que la crédibilité : l'absolu même de la présence. Ici encore chez Tolstoï ce dont l'homme souffre est cela même qui fait triompher l'artiste. Il y a ainsi en son cas, sur tous les points que successivement on aborde, dualité tranchée et allant jusqu'à l'opposition entre ce qui pourrait assurer d'une part le bonheur de l'individu, et ce qui assurait de l'autre l'irremplaçable de son œuvre, et comme de par son génie, pour exécuter son œuvre, il lui suffisait presque de s'abandonner à ce qui par ailleurs faisait le tourment même de sa vie, il en résultait que la trop grande facilité à laquelle nous faisions allusion l'autre jour l'empêchait de nourrir envers son œuvre même ces sentiments d'estime et de gratitude combinées qui pour un artiste constituent peut-être le plus sûr aiguillon qui l'induise à persévérer. Certes, sur la valeur même de son œuvre il n'avait nul doute l'homme qui, de *Guerre et Paix*, un jour, devant Gorki, disait et avait toutes raisons de dire : « Sans fausse modestie cela vaut l'*Iliade* », seulement d'une Iliade même peut-être se sait-on gré dans la mesure où elle coûta, et à Tolstoï, si elle coûte, elle ne coûte cependant pas assez pour obturer le vide qu'en son cas rien ne parvient à éliminer. Au terme de toutes les avenues où nous nous engageons, comme l'on voit bien poindre l'inévitable de la crise qui dans notre dernière leçon nous occupera.

Mais ce caractère circulaire ce n'est pas que dans sa pensée, dans la pensée, qu'un Tolstoï le subit, il le retrouve et le signale dans le rythme de la vie même, — et nulle part mieux peut-être que dans ce prodigieux chapitre du troisième volume de *Guerre et Paix* que je vous lis avec d'autant plus de plaisir qu'il est écrit sous le signe de Natacha, — de cette Natacha au sujet de laquelle je pourrais et je voudrais pouvoir être intarissable et qu'il nous faut hélas! nous borner à saluer au passage (citation). Je me rappelle que, la première fois que je lus ce chapitre — il n'y a guère que quatorze ans —, j'inscrivis dans mon Journal : « C'est ainsi que la Vie, si on pouvait se la représenter douée de conscience, s'apercevrait, s'envisagerait en tant que vie, s'expri-

merait sur son propre compte. » Devant l'absurdité et la monotonie tout ensemble du cyclique retour des choses et des êtres, elle serait mue par la même divine pétulance que Natacha; comme Natacha avec son île Madagascar elle éprouverait l'irrésistible besoin de donner du moins une chiquenaude verbale au morne, pesant et invariable édifice. C'est que plus qu'aucune figure romanesque que je sache, Natacha est l'esprit même de vie; si en elle bouge toujours la bruissante malice de tel petit génie shakespearien, du Puck du *Songe d'une Nuit d'Eté* par exemple, elle figure aussi et davantage encore l'esprit de vie dans sa pérennité, dans ses perpétuels recommencements, dans les inlassables surgeons qu'il pousse à l'heure même qu'on le croit décapité. Souvenez-vous de son tressaillement vers l'avenir et de la honte délicieuse dont il s'accompagne lorsque après la mort du Prince André, aux côtés même de la Princesse Marie, elle appelle, elle anticipe la déclaration de Pierre; et, pour demeurer aujourd'hui avec Natacha jusqu'à la fin, comment résister à entrer encore une fois dans la volière des jeunes filles, à surprendre une fois de plus avec le Prince André le pur, le poignant, l'éperdu gazouillis de la nuit d'Otradnoë (citation)? Dans son *Journal de Jeunesse* Tolstoï nous dit qu'il fut toujours impossible de discerner où se situe la ligne de démarcation entre la prose et la poésie. — Pour notre plus grande joie, car si, avant de le lire, nous pûmes un instant penser que semblable ligne de démarcation existât, il suffit d'une telle scène pour abjurer cette erreur à jamais. Prose et poésie s'allient chez Tolstoï en un indicible amalgame auquel un seul nom convient : celui de la réalité sentie.

Journal du lundi 15 *décembre* 1924 - 11 h. 10.

Pas de fièvre ce matin — sans doute pour la première fois depuis pas mal de jours. Le résultat est que je me sens beaucoup mieux, plus fort que depuis bien des semaines et comme libéré de ce cœur que tout irritait, y compris la candeur de l'antique animal.

Signe chez moi de bon état intérieur — depuis le concert d'hier après-midi, des thèmes musicaux m'accompagnent sans

cesse à travers Paris. Le concert d'hier au Conservatoire a été d'un bout à l'autre admirable : la première symphonie de Schumann — non réentendue par moi depuis quatre ou cinq ans — m'a donné, il me semble, mais en plus riche, les mêmes impressions que naguère : oui, le premier mouvement est un peu long, non tout exempt de ce bavardage, non moins mécanique, pour préserver une couleur passionnée, qui le dimanche d'avant me frappait chez Schumann à réentendre le Concerto de violoncelle; mais le larghetto à ce scherzo d'un si héroïque, d'un si juvénile bondissement, — mais la légèreté pourtant émue du finale, « ces yeux brillants à travers leurs larmes », tout cela m'a ravi et a ravi Z.; de même, depuis un an ou deux, certaines expériences (même avec Cortot) lui avaient fait craindre que son amour pour Schumann déclinât, et ma joie d'hier m'a fait comprendre que dans mon subconscient devait s'être passé quelque chose d'analogue : elle, en toute droiture de simplicité, l'avait formulé; moi, en vertu de mon idolâtrie, je m'étais bien interdit de me l'admettre même à moi-même. A vrai dire, chez Schumann le bavardage — et à mon sens il n'intervient que dans la musique symphonique — se produit lorsqu'il se rapproche — trop pour ce vol d'oiseau fabuleux qui fait la grâce de son génie — du développement beethovenien. De ce développement dont la mise en mouvement, puis le déroulement de la force massive, si peu malléable, si peu mobilisable immédiatement en sa totalité du génie de Beethoven a, elle, besoin.

La *Viviane* de Chausson, poème symphonique opus 5, me confirme dans le fait (que j'aurai à indiquer dans mon étude) qu'en son essence — par où j'entends dans sa manière de sentir — Chausson était lui-même dès le début. *Viviane, opus* 5, est avec le *Trio opus* 3 dans le même rapport que *Le Poème de l'Amour et de la Mer* avec la musique de chambre postérieure (Oh! que je voudrais réentendre le Trio avant de livrer mon étude : hélas! c'est bien peu probable : jamais je n'oublierai la révélation de ce Trio dans cette même salle du Conservatoire fin 1919 ou début 1920). Ce poème symphonique aussi tendre que tout le reste : si je ne parviens pas dans mon étude à dire tout ce que je puis dire sur la tendresse, alors à mes yeux l'échec est certain.

Le *Concerto en Si bémol* pour piano de Mozart, délicieusement

joué par M. Marius-François Gaillard, m'a montré qu'il ne m'était pas impossible d'avoir en moi la disposition qu'il faut pour bien goûter cette musique. Sans parler même de l'andante — car sur les andante mozartiens nous pouvons tous nous mettre assez facilement d'accord, — négligeant ce qu'il pouvait y avoir d'un peu étiré dans le rondeau, — l'allegro du début (que Z. et Lizzie trouvèrent un peu long) pas une seconde ne me parut tel : relisant hier soir un assez bon journal du 4 février dernier après un concert du Conservatoire où l'on avait joué du Wagner (c'était au moment de mon cours sur Wagner et Nietzsche) et où je réfléchissais sur les raisons en profondeur de l'attitude de Nietzsche envers Wagner — après avoir fait allusion au pathétique nietzschéen de la distance, j'aboutissais à cette phrase : « Deux races : celle de ceux qui veulent l'émotion transposée, et les autres qui ont besoin que l'émotion paraisse sourdre du dedans — d'eux-mêmes — puis les submerge. » Définition qui me satisfait; et si j'appartiens à la race des seconds, hier, il me fut donné de comprendre à merveille tout ce que Mozart apporte aux premiers et de le pouvoir ressentir : Mozart est, doit être le musicien de ceux qui n'aiment l'émotion que transposée.

L'*Ibéria* de Debussy — pour Z. la plus extérieure de ses œuvres, et elle n'a pas tort si là encore j'eusse hésité à le formuler. Jacques Rivière — j'entends le Jacques de 1909, celui qui sentait mieux que quiconque l'adorable humidité sentimentale de Debussy, — par où je ne veux pas dire qu'il ne la sente plus, mais simplement, qu'eu égard à tout le reste je lui reconnais moins le droit de la sentir — avait fort pertinemment noté dans *Ibéria* un dessèchement. Dessèchement sans doute de l'œuvre de transition, et qui aboutira deux ans plus tard à la pureté de lignes, à la poignante émotion nue du *Martyre de saint Sébastien.* Même extérieure d'ailleurs, *Ibéria* reste un délice esthétique, et l'on n'en est que plus libre pour suivre l'extraordinaire délicatesse des gradations instrumentales. Dans certains passages quelque chose de russe, tantôt comme d'une Schéhérazade amincie, assourdie; tantôt une anticipation de Stravinsky.

L'ouverture de *Tannhauser*, je l'ai vraiment cette fois entendue toute en Baudelaire. (Elle est une des plus anciennes influences musicales qui aient joué dans ma vie; le premier contact doit remonter au moins à 1899 : une apogée à Venise sur la place

Saint-Marc en septembre 1902 : comme je revois les soirs où me promenant interminablement sur la grande place je combinais — avec quelle appréhension et quel juvénile souci — la page de mon journal où de la lutte des deux thèmes, je faisais le champ clos où s'affronteraient les deux conceptions du monde qui déjà se partageaient alors l'âme du jeune homme de vingt ans que j'étais : cette page, je dois l'avoir encore quelque part et aimerais la relire un jour.) Que dès 1845 Wagner soit lui à ce degré, et que cependant *Tannhauser* et même cette ouverture disparaissent si justement pour nous derrière tout ce qui suivit; — que cet opéra cependant avec le *Prélude de Lohengrin* et des fragments du *Vaisseau Fantôme* fussent tout ce dont Baudelaire en 1861 disposa pour composer des pages que le Nietzsche même de la période wagnérienne n'a pas surpassées, — ah! comme tout ce train de pensées ne me quittait pas durant l'audition, s'ajoutait au bouleversement de la musique elle-même. La force de Wagner — avec lui toujours j'en reviens là — cette inutilité de tout ce qui se peut dire contre lui quand il règne, *wenn seine Musick waltet.* Je songeais tout le temps à l'extraordinaire phrase où Baudelaire nous montre ces morceaux symphoniques retentissant dans les casinos ouverts tous les soirs à une foule amoureuse de volupté triviale, où lui-même se précipitait pour les réentendre et dont il dit : « La majesté fulgurante de cette musique tombait là comme le tonnerre dans un mauvais lieu. » Oui, la majesté, et une majesté qui a le caractère d'un grand phénomène naturel, qui fait tout trembler jusque dans ses assises.

Le soir Z. lisait avec émerveillement l'étude de Baudelaire qu'elle ne connaissait pas et elle me disait combien elle était frappée qu'au seul sérieux baudelairien s'apparentât tout à fait mon sérieux à moi. « Baudelaire, me disait-elle, on le sent heureux dans sa critique parce qu'on sent qu'il ne peut être heureux que dans un certain sérieux, — et par là combien vous lui ressemblez. »

De 10 heures du soir à 1 heure du matin j'ai repris le début de mon *Chausson* et l'ai bien remis en train (de 9 à 10 nous avions joué à quatre mains des fragments du Quatuor à cordes) : je sens que j'ai pris le départ : profondément m'attache cette notion du cœur célébrant pour ainsi dire, comme je l'ai marqué,

ses noces avec lui-même, — et ce matin en autobus je réfléchissais à ce problème — au bord duquel plus d'une fois je me suis trouvé et que peut-être ce serait le cas ici de toucher — du rapport chez les hommes de génie du cœur à l'âme : il en est qui restent cœur, qui n'accèdent jamais à l'âme; — d'autres qui ne sont qu'âme et comme frustrés du cœur lui-même : Chausson m'apparaîtrait assez comme un être chez qui c'est l'âme qui est donnée mais qui instantanément devient tout cœur, ne se manifeste pour ainsi dire, ne se veut manifester, que sous les espèces du cœur. Tout ceci à méditer, à nuancer avec soin, — mais il y a là quelque chose.

" BEOWULF "

par ADRIENNE MONNIER

Je parie bien que le *Beowulf* de Bryher est appelé à occuper une place enviable dans la Littérature anglaise (1). J'aimerais mieux, quant à moi, l'avoir écrit que la plupart des livres dont on parle. Sa valeur actuelle apparaîtra peut-être plus à nous Français qu'aux Anglais qui vécurent, en même temps que l'auteur, l'époque des bombardements. Je ne saurais mieux le comparer qu'aux admirables films documentaires qu'on nous fit voir peu après la Libération. Mais il y a là, de surcroît, l'art du roman, c'est-à-dire une transposition dans un domaine plus plastique et plus riche en valeurs spirituelles.

Oui, bien que Bryher ait donné à son livre, d'une manière mi-plaisante mi-sérieuse, le nom du héros de l'épopée anglo-saxonne, c'est un vrai roman qu'elle a écrit. C'est le roman de *La Chaufferette* pendant la guerre. — *La Chaufferette* est une modeste maison de thé londonienne tenue par deux vieilles demoiselles : Selina Tippett et Angelina Hawkins.

L'idée d'avoir pris pour centre de l'action une maison de thé me paraît des plus heureuses. D'autant plus que Selina est une fondatrice mystique dans le meilleur sens du mot : elle a pleinement conscience des attributs du dieu Thé, elle se fait son humble servante pour s'identifier avec lui.

Sans doute les Français sont-ils plus sensibles aux vertus du Vin (côté hommes) et à celles du Café (côté

(1) Préface écrite pour *Beowulf* de Bryher, traduit en français par Hélène Malvan. — Le livre, inédit en anglais, paraîtra prochainement aux Editions du Mercure de France. —

femmes); ce n'est pas que les théistes manquent chez nous, mais c'est curieux, bien que le thé soit, en France, l'occasion d'une cérémonie citadine et féminine (justement, c'est une cérémonie), j'ai trouvé plus de vrais amateurs de thé chez les hommes d'abord, et dans les campagnes ensuite. J'écris cette préface en Savoie où les montagnards parmi lesquels je vis l'aiment beaucoup. S'ils en avaient à leur suffisance, ils en consommeraient probablement autant que les gens d'Asie.

On boit du vin et du café pour se remonter, comme excitant, alors qu'on prend du thé pour se délasser, pour se hausser. C'est après quelques gorgées de thé que les sourcils doucement se relèvent et reforment les arcs qui étayent le front. On juge en buvant le thé, on juge tranquillement les choses de la vie; c'est une halte. Que de fois, seule dans ma cuisine, prenant mon thé avec lait et sucre (secte très discutée), les deux mains entourant ma tasse comme si c'était une tasse chinoise dépourvue d'anse, il m'est arrivé de dire à mi-voix ce seul mot, le seul qui convînt à ma légère béatitude : Manne.

C'est bien en distributrice de manne que Selina Tippett se considère et accomplit sa tâche. Manne complète puisque le thé, chez elle, s'accompagne de toasts parfaits et de pâtisseries excellentes. Tous les passages du livre où il est question du grand idéal font ma joie : ceux, par exemple, qui expriment ses réflexions avant la fondation de sa maison, alors qu'elle n'était qu'une modeste demoiselle de compagnie, *collectionnant* les maisons de thé, y rencontrant ses amies, prenant le train pour essayer *un thé champêtre* qu'on lui avait recommandé et, comme elle le dit plaisamment à Angelina, ne trouvant jamais à la fois *le toast, la température et le thé.*

Sa maison ouverte, Selina se vante que nulle part on ne puisse trouver, *rien qu'en espèces courantes, tant de choses aussi bonnes et aussi variées.* Mais hélas! la guerre venue, avec le rationnement de beurre, d'œufs et de raisins de Corinthe, tout baisse et disparaît peu à peu : « Elle regarda tristement la maigre rangée qui avait un air de restriction et d'avarice. Les bombes la rendaient moins

malheureuse, si terrible que soit le bruit, que l'absence de plateaux bien garnis pour compenser les horreurs de la nuit. Elle détestait les cartes d'alimentation, moins parce qu'elle aurait voulu plus de nourriture pour elle-même que parce qu'elles étaient le symbole d'une certaine pauvreté d'esprit. »

Après la disparition de *La Chaufferette,* Selina a ce mot admirable de simplicité et de gentillesse : « J'avais essayé d'en faire un second chez-soi, et que les clients en aient pour leur argent. »

C'est bien comme chez eux qu'apparaissent les personnages épisodiques du livre : le vieux peintre Horatio Rashleigh si touchant et si comique; Eve et Joë, jeunes gens sympathiques qui sont de leur temps; Adélaïde Spenser, bourgeoise esprit fort, et sa belle-sœur Alice, esprit faible; les domestiques : Timothy, Ruby et la cuisinière. Voici le colonel Fergusson qui éclaire le livre de sa noble figure; c'est lui qui dit cette parole : « La mort n'est pas la dissolution, c'est le moment où l'humanité n'a plus besoin de nos services. » J'ajouterai : c'est vrai, ceux qui meurent avant l'achèvement de leur tâche, on les prie de nous aider à continuer leur œuvre.

Auprès de *La Chaufferette,* il y a Mr. Dobbie, marchand de thés et cafés, le type même du boutiquier londonien, chef d'îlot pendant la guerre.

Nous passons le temps d'un chapitre avec Mr. Burlap, fonctionnaire livresque et prétentieux, et sa secrétaire Miss Ailes-Roses, ainsi qu'il se plaît à l'appeler. Ce chapitre, qui se déroule dans un des bureaux de la Défense Nationale, donnera aux lecteurs français la consolation de voir que ce n'est pas chez nous seulement que l'administration peut être paperassière et incompétente.

Au chapitre v nous sommes avec la servante Ruby et son amie Mrs. Gates. Toute leur conversation dans l'autobus est d'une drôlerie superbe. Les lieux communs s'y placent naturellement et nous donnent l'équivalent de ce que nous entendions pendant les queues. C'est dans la bouche de Ruby et de Mrs. Gates que nous trouvons ces

paraphrases du fameux *Rule, Britannia, rule the wawes!* (Règne, Britannia, règne sur les flots!) :

— « En quelque sorte, dit Ruby, en poussant pour s'approprier plus de sa part de la banquette, je sens que rien ne peut nous arriver tant que la mer est autour de nous. »

—« Là, vous avez raison, grogna Mrs. Gates, ce n'est pas que je sois contre ces étrangers, mais pour sûr qu'ils ne peuvent pas être aussi débrouillards que nous, vu qu'ils n'ont pas de mer sur quoi se tenir. »

En poussant pour s'approprier plus de sa part de la banquette vaut un long poème, ou plutôt un gros livre d'histoire. Bravo Bryher!

A côté de Selina Tippett, presque égale en importance, il y a son associée Angélina Hawkins.

Angelina est le type de la femme avancée : *nouveau, voilà un mot qui voulait dire pour elle ce que ciel signifiait sans doute pour la plupart des femmes.* Elle cherche sa voie spirituelle avec une bonne volonté quelque peu brouillonne. D'abord attirée par la philosophie orientale, elle a, pendant un certain temps, fait de grands efforts pour contrôler son humeur; son associée n'y voyait rien à redire, loin de là; l'étude de l'espéranto lui paraît déjà plus contestable — n'était-il pas alors question d'écrire les menus en espéranto? Actuellement, Angelina est en pleine passion communiste, ce qui terrifie la pauvre Selina qui la trouve plus dérangée que jamais; elle n'a d'intérêt que pour les cours politiques qu'elle suit assidûment. Elle en sort toujours fort échauffée : les clients lui paraissent de *stupides bourgeois* qu'il convient de mépriser.

Néanmoins, c'est Angelina la communiste qui a le plus d'allant et de ressort; elle sauve la situation à maintes reprises. C'est elle qui, dans un transport d'enthousiasme, fait l'acquisition de Beowulf, *bull-dog de plâtre, presque grandeur nature, avec un rictus de pirate peint sur son museau.* Elle veut y voir un emblème de la ténacité et du bon sens anglais et, pour cette raison, elle lui donne le nom du héros destructeur de monstres de la vieille épopée; d'autant plus, pense-t-elle, que Beowulf peut être

accepté par le prolétariat, ayant combattu le dragon qui était, sans doute, *le symbole de la dictature viking.*

J'admire que Bryher ait marqué, dans ce caractère d'Angelina, que l'avant-garde sociale ou littéraire retrouve toujours les totems des clans primitifs, alors que les conservateurs s'en tiennent à un passé beaucoup plus récent, le passé dont ils sont les héritiers directs.

Malgré la réelle sympathie manifestée à Angelina, il est bien visible que Bryher préfère dans son cœur Selina, la Tippett, comme l'appelle irrévérencieusement certaines de ses clientes. Elle ne dissimule aucun de ses travers ni de ses ridicules, mais en même temps elle éprouve un immense attendrissement devant l'honnêteté et la bonté exceptionnelles de la brave femme, héroïne pudique, la plus pudique et la plus humble des héroïnes en vérité; le bombardement qui détruit sa maison et qui la porte au pavois lui fait dire ce mot (qu'Hélène Malvan a remarquablement traduit) : « Je trouve que c'est vraiment bien intimidant d'avoir été bombardée. »

Avant d'arriver à ce mot qui clôt le livre, Selina a vu le colonel Ferguson se pencher vers elle avec un sentiment qui est exquisement noté : mélange de respect, de tendresse et de non-ironie, comme si l'ironie se taisait. Le regard qu'échangent ces vieilles gens est une des choses les plus émouvantes, à mon sens, qu'on ait exprimées en littérature; il y a dans cet instant un poids d'humanité qui est pareil à un diamant.

Bryher a un talent remarquablement fin; elle excelle à saisir toutes les nuances des sentiments et surtout les moindres des comportements qu'ils entraînent. Son humour est original, sans doute est-il dans la tradition anglaise, mais il revêt chez elle des modes qui me semblent peu communs. Personne, je crois bien, n'a jamais montré un esprit à la fois aussi critique et aussi bienveillant, ce qui fait d'elle un peintre délicatement caricatural de ceux qu'on appelle les petites gens : toujours amusants et attendrissants pour qui sait observer.

Les bourgeois sont très drôles aussi, à leur manière (rien n'échappe à Bryher). La conversation des deux

belles-sœurs, au chapitre IV, n'est-elle pas un chef-d'œuvre? C'est fort cruel, bien que discret, c'est acéré comme l'aiguille avec laquelle on fait les tatouages.

Ainsi *Beowulf* nous donne un tableau véridique des middle-classes pendant la guerre. Les scènes finales qui se passent dans l'abri sont, à cet égard, riches en croquis aux traits vifs. Avec les portraits de Selina Tippett et du vieux peintre Horatio Rashleigh, Bryher a atteint la grande création; ces deux bonnes personnes méritent de prendre place parmi les héros familiers du Roman anglais.

Noterai-je ici que l'amour ne joue aucun rôle dans *Beowulf?* On dirait que la plupart de ses personnages, les femmes principalement, n'en ont jamais entendu parler et que, de ce fait, ils seraient incapables de tomber amoureux, comme dit La Rochefoucauld dans une de ses maximes. Même les jeunes gens ne montrent pas qu'ils en soient troublés ou curieux.

J'ai souvent pensé que si la moitié de la population du Thibet vit dans les monastères, le peuple anglais tout entier est, à peu près, dans les ordres : les ordres sociaux. La Société est le vrai dieu d'Outre-Manche; il n'est pas de sacrifice qu'on ne lui fasse. La retenue dans les mœurs n'est pas tant naturelle aux Anglais qu'elle ne leur est fortement apprise, en vue du meilleur rendement social — comme les ouvrières dans les ruches sont asexuées. Les noms des choses, dans la langue anglaise, ne sont ni au féminin ni au masculin, ils n'ont pas de genre, ce qui est beaucoup plus sensé et beaucoup plus reposant.

On ne voit point chez eux les variétés de sœurs et de moines qui existent en France et dans les pays latins. A quoi bon, puisqu'ils sont en grande majorité citoyens-religieux (ceux qui ne le sont pas participent de l'infernal). Ils portent leurs vêtements comme si c'étaient ceux de leurs ordres, c'est-à-dire, selon moi, de leurs tâches bien comprises. La Coupe est presque un art sacré. Le costume masculin n'a de sens et de beauté que chez eux.

Voilà des réflexions, n'est-ce pas, que pouvait seul m'inspirer un livre parfaitement anglais.

Eh bien, oui, ce nouveau *Beowulf* m'apparait comme un

petit classique. Outre ses qualités littéraires, il montre un patriotisme éclairé qui est assurément exemplaire. Bryher qui aime profondément la France, et qui l'a cent fois prouvé, nous fait vivre le temps des bombardements avec les gens de son pays. Elle sait que l'entente durable ne peut être basée que sur la connaissance.

Il faudrait essayer de lui raconter nos histoires; elles sont beaucoup moins simples — et nous n'avions pour nous soutenir ni tant de mer... ni tant de thé.

BADAMIERS

par ROBERT-EDWARD HART

Les hauts badamiers du jardin Telfair ont commencé leur automne. Mais c'est un automne isolé parmi la verdure tropicale; et c'est un automne qui ne prélude à nulle nudité de l'arbre. A mesure que les feuilles mûres, couleur d'or ou lie de vin, tombent et tournoient au vent de mer, des bourgeons et des feuilles vert tendre surgissent du tronc et des rameaux. On songe à la denture des requins, tapis roulant qui laisse tomber les dents mortes tandis que les dents neuves avancent insensiblement vers le bord de la gueule : un pavé pointu.

Les hauts badamiers du jardin Telfair dominent l'herbe, le sable et la mer glauque. Ils se profilent sur le chenal et sur le cimetière de la rive d'en face, où les cocotiers tourmentés par le vent font la roue et font signe à l'invisible avec leurs palmes. D'ici on entrevoit les petites tombes couleur d'ardoise et de rouille qui se désagrègent à l'embrun. Des bancs de sable apparaissent, à marée basse, couleur de vieil ivoire et de désert, parmi les eaux marines teintées de vert Nil et d'azur. Paysage fatidique par delà l'émeute blanche des brisants, carrefour des vents, des houles, des rumeurs et des silences funéraires. Tellement mortes, ces cendres souterraines, qu'on pourrait danser sur elles sans les profaner. Morts chrétiens, morts indous, morts musulmans, morts chinois, qui gisent dans l'éternité séparés les uns des autres, comme dans la vie, par les races et les religions. A présent, ils se moquent de tout ce qui les a fait s'enorgueillir ou s'humilier. La souveraine et définitive égalité de la mort les confond, cendres anonymes dans la terre et le sable

impersonnels. Il y a des inscriptions que nul ne peut plus déchiffrer dans cette corrosion de la mer qui parachève la corruption du sol.

Mais les hauts badamiers, en leur automne cyclique, laissent tomber avec une nonchalance sûre d'elle les feuilles lie de vin, et croître les feuilles vertes et transparentes à la lumière du matin paisible. Déjà les nouveaux myrobalans verdissent, prometteurs de noix succulentes enrobées de ces pulpes couleur de jades qui semblent inventées par un art chinois très ancien.

Ne me distrayez pas, belles baigneuses de nacre et d'ambre, enfants d'or aux toisons presque d'argent. Je n'ai plus besoin de la beauté humaine. Vos cris de peur et de joie s'élèvent en vain vers moi qui, debout sur ce promontoire enchanté de feuillages en métamorphose, regarde sur l'autre rive la mort légère s'éparpiller, se dissoudre au vent du large, au soleil orphique. Rien ne peut plus me séparer de la vie, moi qui souris sur le néant de la chair et sur le tout de l'âme. Ames errantes sur la mer et sur le sable, vous voici libérées de tout lien charnel, et c'est peut-être vous qui composez l'accord des esprits et des substances naturelles en ce haut lieu mystique où la beauté, surnaturellement, étincelle.

Au déclin du soleil, les houles, cavalcade sauvage, arrivent de l'horizon occidental et se broient sur le roc noir, à la pointe du cimetière, en colonnes d'écume que le vent du large entraîne et dissout rapidement. Mais l'embrun persiste, irisé par le couchant, et la course des houles s'accomplit dans une fantomatique apothéose où participent des houles de lumière blonde. Où est l'eau? Où est la clarté? On ne sait plus. On voit seulement qu'une marée accourt du large vers le cimetière, une marée entretissée d'embruns lumineux et d'écumeuses illuminations. C'est un mirage, un songe, une féerie astrale. Le monde atomique se défait, se désagrège, se dissout, redevient Esprit.

Souillac, île Maurice.

Une intrigante à la Cour de Louis XIV

MADEMOISELLE DE MONTALAIS

(d'après des documents inédits)

par GEORGES MONGRÉDIEN

Au temps de la jeunesse du grand roi, qui est celui de la vogue des grands romans d'amour précieux, la cour de France connut de nombreuses intrigues galantes. Les mémoires et les correspondances de l'époque en font foi. La plupart naissaient dans l'alcôve de la délicieuse Madame, Henriette d'Angleterre, dont la beauté séduisait tous les cœurs et qui inspira même un sentiment très tendre à son royal beau-frère; il fallut l'arrivée de la Vallière pour qu'il détournât ses yeux du gracieux visage de Madame.

On a souvent conté l'origine de la liaison du roi avec La Vallière, destinée primitivement à « couvrir » sa maîtresse et qui bientôt la supplanta dans les bonnes grâces royales. La Vallière était, en effet, demoiselle d'honneur de Madame. Les demoiselles d'honneur des reines et des princesses étaient, en général, des intrigantes forcenées. L'exemple de Mlle de Hautefort est célèbre à cet égard; et l'on sait que les cassettes privées de Foucquet contenaient de nombreux billets galants de Mlles de Menneville et du Fouilloux.

En même temps que la Vallière, entra au service de Madame une autre fille d'honneur, Mlle de Montalais, qui devait faire parler d'elle à la cour et se trouver mêlée aux intrigues compliquées de la petite société qui entourait Henriette d'Angleterre.

Anne-Constance de Montalais était fille de Pierre de Montalais, seigneur de Chambellay, appartenant à une famille angevine, portant *d'azur à trois chevrons de gueules traversés d'un fasce d'azur* (1).

(1) Bib. Nat. Manus. Nouv. acq. franç. 3620, n° 6521, 6526; — dossiers bleus, 456, dossier 12288; — Cabinet d'Hozier, 242, dossier 6424; — Pièces originales, 2005, dossier 46004. Anne-Constance était la seconde des trois

Elle fut d'abord demoiselle d'honneur de la duchesse douairière d'Orléans; elle avait environ vingt-cinq ans lorsqu'elle fut nommée, en avril 1661, avec La Vallière, demoiselle d'honneur de Madame (2). Dénuée de ressources personnelles, il semble que Mlle de Montalais dut en partie sa nomination à ses attaches avec la famille de Bueil. Sa sœur Françoise était en effet devenue en 1660 comtesse de Marans, par son mariage avec René de Bueil, grand échanson de France. C'est sur l'intervention imprudente de Mlle de Montpensier que Mlle de Montalais entra dans la place : « Une autre fille de ma belle-mère, appelée Montalais, me pria de parler à Monsieur pour être à Madame; je le fis; Monsieur la prit; ce qu'il m'a bien reproché depuis, mais je ne la connaissais pas comme elle était; je ne la lui aurais pas donnée (3). »

Mme de Lafayette, qui la connut bien, nous fait d'elle un portrait certainement exact : « Madame avoit une fille appelée Montalais; c'étoit une personne qui avoit naturellement beaucoup d'esprit, un esprit d'intrigue et d'insinuation; et il s'en falloit beaucoup que le bon sens et la raison réglassent sa conduite. Elle n'avoit jamais vu de cour que celle de Madame douairière à Blois, dont elle avoit été fille d'honneur. Ce peu d'expérience du monde, et beaucoup de galanterie, la rendoient toute propre à devenir confidente. Elle l'avoit déjà été de La Vallière pendant qu'elle étoit à Blois, où un nommé Bragelonne en avoit été amoureux; il y avoit eu quelques lettres; Mme de Saint-Rémy s'en étoit aperçue; enfin ce n'étoit pas une chose qui eût été loin (4). »

Mlle de Montalais, en somme, avait commencé de bonne heure sa carrière de « confidente », qualificatif discret que l'on pourrait souvent traduire par celui, plus exact, d' « entremetteuse ». Dès son arrivée auprès de Madame, elle se mit en position de reprendre ses intrigues. Henriette d'Angleterre était une adorable princesse, adulée de tous, courtisée de beaucoup. Elle aimait la galanterie et se montrait fort coquette, comme si elle eût voulu brûler toutes les étapes de la vie, comme si elle avait pressenti son destin tragique. Au seuil de la mort, à l'heure où l'on ne ment plus, au milieu des pires souffrances, elle déclara à son mari : « Monsieur, je ne vous ai jamais manqué. » Et nous devons l'en croire. Il n'en reste

enfants survivants du mariage de Pierre de Montalais et de Renée le Clerc de Sautré (1632). La fille aînée, Françoise, comtesse de Marans, dont nous reparlerons, est née le 28 août 1633. Anne-Constance dut naître en 1634 ou 1635. Une troisième fille, Renée, fut religieuse à la Visitation d'Angers. On trouve une donation de droits successifs faite à Pierre de Montalais par son frère Mathurin, le 8 mai 1643, Arch. Nat. Y 183, f° 14 v°.

(2) Jules Lair, *La Vallière*. Paris, 1907, p. 54.

(3) Mlle de Montpensier, *Mémoires*, éd. Chéruel, III, 528.

(4) Mme de Lafayette, *Histoire de Madame*, éd. E. Henriot, 1925, p. 107-108.

pas moins qu'elle n'était pas femme à écarter les soupirants.

Le plus célèbre d'entre eux était un jeune seigneur, fort élégant et gracieux, mais de mœurs très dissolues, l'aimable comte de Guiche, fils du maréchal de Grammont. Lorsqu'il revint avec la Cour du voyage de Nantes, si funeste pour Foucquet, Mlle de Montalais s'offrit à servir sa passion pour Madame. Elle plaida chaleureusement auprès de sa maîtresse la cause du « mourant ». Mme de Lafayette elle-même, dans son récit un peu embarrassé, souligne bien que Madame ne repoussa pas brutalement, comme elle eût dû le faire, la messagère d'amour. « Ces sortes de discours, écrit-elle, naturellement ne déplaisent pas assez aux jeunes personnes pour leur donner la force de les repousser; et de plus Madame avoit une timidité à parler qui fit que, moitié embarras, moitié condescendance, elle laissa prendre des espérances à Montalais. » Celle-ci s'enhardit. présenta des lettres d'amour. Madame refusa de les recevoir,... mais laissa la demoiselle lui en faire la lecture, savourant en secret l'odeur enivrante de cet encens qui montait vers sa jeune beauté. Bientôt, les lettres d'amour arrivèrent par « volume ». Madame les lisait elle-même, puis les remettait à Mlle de Montalais, qui les confiait elle-même à son amant, un certain Malicorne, personnage fort peu recommandable, qui, écuyer du duc de Guise, lui avait jadis soufflé sa maîtresse, Mlle de Pons (5).

Mlle de Montalais était une femme de tête, propre à nouer plusieurs intrigues à la fois et à les mener de front; dans le temps même qu'elle servait les desseins du comte de Guiche auprès de Madame, elle se mit en tête d'entrer dans la confidence de sa compagne, Mlle de La Vallière, que le roi, pris d'une passion violente, venait voir en secret chez sa belle-sœur. Car il n'osait pas encore imposer la présence de sa maîtresse à sa mère et à son épouse.

Infatigable, évoluant à l'aise dans ces réseaux compliqués d'intrigues sentimentales, elle servait encore le marquis de Marmoutiers auprès de Mlle de Tonnay-Charente, qui n'est autre que la future marquise de Montespan. « Une seule de ces confidences eût pu occuper une personne entière, écrit Mme de Lafayette, et Montalais seule suffisoit à toutes. »

Le Roi cependant se méfiait de cette fille trop habile; Louis XIV n'aimait pas à confier ses secrets à la première venue. Il fit défense à La Vallière de la voir. Celle-ci obéit en public, mais, la nuit, les deux demoiselles d'honneur de Madame continuaient à échafauder mille épisodes nouveaux

(5) Mme de Motteville, *Mémoires*, éd. Riaux, II, 38; — Bussy-Rabutin, *Carte du pays de Braquerie*, dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, éd. Georges Mongrédien, I, 205. Dans le langage figuré de la géographie galante, mis à la mode par la célèbre Carte du Tendre, Bussy-Rabutin parle de Mlle de Pons sous le nom de *Pont-sous-Carogne*.

du grand roman d'amour qu'elles bâtissaient ensemble.

Mlle de Montalais servait toujours fidèlement le comte de Guiche; elle l'introduisait un jour au cercle de Madame, déguisé en diseuse de bonne aventure. De Guiche adorait cette atmosphère romanesque dans laquelle il était plongé; il se sentait prêt à renouveler pour sa dame les exploits de Céladon et de Cyrus; son imagination se plaisait à l'idée des périls qu'il courait à venir ainsi narguer Monsieur jusque dans l'alcôve de sa femme.

Devant tant de succès, Mlle de Montalais, à qui la tête commençait à tourner, songea à tirer parti de la situation en dirigeant une « intrigue qui gouverneroit l'Etat ». Elle révéla à La Vallière la passion du comte de Guiche pour Madame et celle-ci, la passion payée de retour, du Roi pour La Vallière. Elle pensait ainsi prendre figure de personnage important dans cette cour galante et se rendre indispensable aux uns comme aux autres. Elle put croire un moment qu'elle tenait tous les secrets de la cour, que rien ne pourrait plus se faire sans son acquiescement et sa participation. La rusée demoiselle avait si finement joué qu'elle entra dans les bonnes grâces du Roi; celui-ci était trop heureux de pouvoir l'interroger sur sa maîtresse et surtout sur l'ancienne passion de Bragelonne, qui lui donnait une rétrospective jalousie. Mais, dit encore Mme de Lafayette, « comme Montalais savait mieux mentir que La Vallière, il avoit l'esprit en repos lorsqu'elle lui avoit parlé ». Elle s'y entendait comme pas une pour rassurer Louis XIV qui craignait que sa maîtresse aimât encore Bragelonne.

C'est au milieu de ces intrigues compliquées qu'éclata brutalement l'affaire dite de « la lettre espagnole ». En voici l'histoire. La comtesse de Soissons, nièce de Mazarin, grande intrigante elle aussi, avait attiré le jeune roi dans son cercle. Elle était d'une rare beauté et d'un esprit fier. Bientôt elle vit les visites du roi s'espacer et comprit que La Vallière s'était assurée la première place en son cœur. Furieuse et dépitée, elle se concerta avec son amant, le marquis de Vardes, sur la meilleure manière de se venger. Les deux complices décidèrent de faire un éclat : il ne s'agissait de rien de moins que de révéler à la reine la passion coupable et encore secrète du roi pour La Vallière, de faire ainsi disgracier la favorite et peut-être de tenter un retour du roi vers la comtesse de Soissons.

Aidée du marquis de Vardes, elle fit donc écrire par le sieur de Brevant une lettre à la reine, lui révélant la liaison du roi avec La Vallière, — lettre anonyme, bien entendu; Vardes avait demandé au comte de Guiche, qui savait l'espagnol, de traduire la lettre dans cette langue; on ramassa dans la

chambre de la reine un pli provenant de son père, le roi d'Espagne, espérant par ce stratagème détourner les soupçons sur l'origine de la dénonciation. La lettre fut ainsi remise, comme venant d'Espagne, à la première femme de chambre de Marie-Thérèse. Celle-ci, trouvant que le message avait un aspect inaccoutumé, l'ouvrit, le lut et alla tout droit le porter au roi. Louis XIV entra en fureur, chercha le coupable, crut le reconnaître en la personne de Mme de Navailles, dame d'honneur de la jeune reine, qui fut chassée.

Cependant, le marquis de Vardes s'était mis en tête de faire éloigner de la cour le comte de Guiche. Pour ce faire, il alla révéler son commerce de lettres avec Madame à son père, le maréchal de Grammont; insidieusement, il lui représenta les dangers que courait son fils et le poussa à demander pour lui au roi un commandement militaire à Nancy. Le roi accéda à cette demande; « c'était un exil sous un beau titre », dit la Grande Mademoiselle (6). La *Gazette* du 29 avril 1662 annonça le départ du comte de Guiche pour la Lorraine, « Sa Majesté lui ayant témoigné par un si considérable employ l'estime qu'elle fait de sa personne ». Ah! qu'en termes galants...

Loret (7), annonçant la nouvelle, montre qu'il était assez au courant des intrigues de la cour, ou du moins qu'il les devinait, car il ajoute :

Je ne sçay pas bien pourquoy.
On ne me l'a point fait entendre,
Mais le temps nous pourra l'apprendre.

Tout cela s'est fait en dehors de Madame, qui fut aussi étonnée que désolée de l'éloignement du comte de Guiche. Celui-ci protesta qu'il n'était pour rien dans cet ordre fâcheux et qu'il allait de ce pas remettre son commandement entre les mains du roi. C'eût été la dernière folie à faire, Louis XIV n'aimant pas que l'on contrecarrât ses désirs. La comtesse de Soissons, à l'instigation de Vardes, fit entendre raison au comte de Guiche. Celui-ci décida donc de partir pour Nancy, mais non sans avoir fait ses adieux à Madame. C'est encore Mlle de Montalais qui ménagea aux deux imprudents cette ultime entrevue, dans un cabinet dérobé du Louvre. Mais elle avait des ennemies, jalouses de l'importance qu'elle prenait dans toutes ces affaires galantes. Mlle d'Artigny, qui devait plus tard défrayer la chronique scandaleuse sous le nom de comtesse du Roure, révéla l'entrevue secrète de Guiche et de Madame à la Reine-Mère, qui fit aussitôt prévenir Monsieur.

Philippe d'Orléans reporta toute sa colère de mari bafoué sur Mlle de Montalais qu'il accusait, non sans quelque raison,

(6) Mlle de Montpensier, *Mémoires*, éd. Chéruel, III, 549.
(7) Loret, *Muze historique*, 6 mai 1662.

d'être l'instrument de ses malheurs. Il résolut de la chasser, ainsi qu'une autre fille d'honneur de Madame, Mlle de Barbezière, qu'il soupçonnait de complicité, mais sans prévenir sa femme ni le roi, qui voyait d'un meilleur œil Mlle de Montalais depuis qu'elle avait servi sa passion pour La Vallière. Voilà donc Mlles de Barbezière et de Montalais chassées d'auprès de Madame. Montalais eut cependant la précaution d'emporter avec elle la cassette contenant les lettres compromettantes du comte de Guiche; elle se retira d'abord chez sa sœur, la comtesse de Marans, celle que Mme de Sévigné appelle « la fée Mélusine » (8). Monsieur ne chercha pas à faire d'éclat autour de cette affaire où sa position fût vite devenue ridicule. Il pardonna à sa femme, mais exigea d'elle qu'elle ne revît plus Mlle de Montalais. Pour plus de sûreté il la fit mettre dans le couvent des petites Anglaises du faubourg Saint-Marcel. Les chansonniers s'emparèrent de l'événement :

Montalais et Barbezière
Au couvent s'en vont chantant :
Maudit soit la Reine-Mère!
Et d'un ton fort éclatant,
Elles disent à La Vallière :
A l'œil il t'en pend autant (9).

Du fond de son couvent, la demoiselle disgraciée songeait à tirer vengeance de sa rivale d'Artigny, qui l'avait supplantée dans les bonnes grâces de La Vallière et de Madame, et surtout de la Reine-Mère, car c'était elle qui l'avait désignée à Monsieur comme l'artisan principal de la correspondance coupable du comte de Guiche avec Madame.

C'est alors que cette intrigante, dont l'esprit fertile n'était jamais à bout d'expédients, échafauda un plan machiavélique pour compromettre la Reine-Mère avec... Bussy-Rabutin. C'est lui-même qui nous apprend cette folle résolution, et comment il refusa d'entrer dans ce ridicule complot : « Elle m'envoya prier de l'aller voir, et me dit, lorsque j'y fus, que Vardes, Corbinelli et elle avoient fait un projet dans lequel il leur falloit un homme pour faire l'amoureux de la reine-mère, qu'ils avoient d'abord proposé La Rochefoucauld pour cela, mais qu'enfin ils l'avoient trouvé tout cassé et qu'ils m'avoient jugé plus propre pour faire ce personnage. Cette proposition me parut si folle, que je lui éclatai de rire au

(8) Sur Mme de Marans, « la plus folle, la plus médisante et la plus méchante femme du monde », voir Bib. Nat. Manus. fonds franç. 12618, p. 311; voir aussi sur elle, Bib. Nat. Manus. Clairambault, 1097, f° 35, un factum contre le syndic des créanciers de son oncle, Mathurin de Montalais.

(9) Inédit. dans Bib. Nat. Manus. fonds franç. 12639, p. 157. Sur le renvoi de Mlle de Montalais, cf. encore Mlle de Montpensier, *Mémoires*, éd. Chéruel, III, 549; Mme de Motteville, *Mémoires*, éd. Riaux, IV, 370; *La Princesse ou les amours de Madame*, dans Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, éd. Georges Mongrédien, I, 289-304.

nez et je lui dis après que je ne savois point du tout jouer la comédie. Elle me répondit qu'il ne falloit que de regarder, et un peu plus d'assiduité que la cour que je faisois à cette princesse m'obligeoit de lui en rendre d'ordinaire, que c'étoit par là seulement qu'on témoignoit son amour à des reines. Je lui répliquai que j'étois incapable de m'assujettir, que je pourrois bien m'acquitter de ma commission huit ou dix jours durant, mais qu'à la longue je me démentirois et que je tiendrois la place d'un homme qui les serviroit mieux que moi. Ce fut avec bien de la peine que je pus faire consentir Montalais que je n'entrerois point dans cette folle intrigue » (10).

De son couvent, l'incorrigible Mlle de Montalais continuait, de concert avec Vardes, à diriger La Vallière, à lui écrire, à lui souffler ce qu'elle devait dire au roi. Louis XIV, l'ayant appris, décida de la mettre définitivement au secret à l'abbaye de Fontevrault. Le 22 août 1662, il écrivait à l'abbesse de Fontevrault : « Ayant été obligé, par bonne considération, de tirer la demoiselle de Montalais du couvent des religieuses anglaises du faubourg Saint-Marcel et de l'éloigner de Paris, j'ai estimé à propos de l'envoyer dans votre maison. Vous me ferez plaisir de l'y recevoir et de donner ordre qu'elle y soit observée et qu'elle n'ait de communication ni de vive voix ni par écrit avec qui que ce puisse du dehors. »

Voilà donc notre intrigante isolée à Fontevrault, sans relation avec l'extérieur. Mais la rusée avait encore la précieuse cassette, contenant les lettres du comte de Guiche, où le roi était bafoué; elle la fit remettre à Malicorne, son amant.

Malicorne en assurait la garde de concert avec Corbinelli. Ce dernier était fils d'un commis du président de Chevry, autrefois attaché au maréchal d'Ancre. C'était, au dire de Mme de Lafayette, « un garçon d'esprit et de mérite » (11), qui fut aussi grand ami de Mme de Sévigné, de Mlle de Scudéry et d'autres précieuses, pour lesquelles il colligeait des recueils de poésies amoureuses.

Malicorne et Corbinelli, les deux compères, vont tenter de tirer du précieux dépôt qui leur est confié quelque avantage pour Mlle de Montalais. Par l'intermédiaire de Mme de Lafayette et de sa belle-sœur, la mère de Lafayette, supérieure du couvent de Chaillot, on fit parler à Madame de ces lettres. Le marquis de Vardes, lassé de la comtesse de Soissons, et pris à son tour au charme d'Henriette d'Angleterre, songea à faire à son profit la restitution tant souhaitée. C'était le

(10) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, éd. L. Lalanne, 1858, I, 309.
(11) Somaize parle de Corbinelli sous le nom de Corbulon dans son *Dictionnaire des Prétieuses* et loue « la finesse de son esprit ». C'est par Bussy-Rabutin, qu'il a beaucoup flatté et sous les ordres de qui il servit aux armées, qu'il se lia avec Mme de Sévigné.

« meilleur ami », jusque là, du comte de Guiche, mais chacun sait que l'on n'est jamais si bien trahi que par son meilleur ami. Il obtint de Corbinelli les lettres du comte de Guiche et de ce dernier les lettres de Madame. La restitution se fit, entre Vardes et Madame, au cours d'une entrevue au parloir de Chaillot organisée par la mère de Lafayette qui, ayant éduqué Madame, avait des tendresses pour elle. Les deux paquets de lettres furent brûlées par Vardes et Madame. Ainsi croyaient-ils tous deux avoir effacé toute trace de cette correspondance amoureuse et de cette passion coupable. Mais on sut plus tard que Mlle de Montalais, habile manœuvrière et peu disposée à brûler ses dernières cartouches, avait fait un tri dans ces lettres et gardé « toutes celles qui étaient d'importance »...

Vardes, qui commençait à faire « quelques progrès » dans l'esprit de Madame, ne s'était pas montré ingrat pour Mlle de Montalais, à qui il fallait bien payer la restitution, même partielle, des lettres. Celle-ci fut en effet « élargie » de Fontevrault le 20 novembre 1662 (12).

Mais le marquis de Vardes se montra trop empressé auprès de Madame; Monsieur, à qui l'affaire du comte de Guiche avait ouvert les yeux, s'en plaignit au roi et Vardes fut emprisonné en 1663, ainsi que son complice Corbinelli. Mlle de Montalais s'inquiéta et craignit d'être comprise dans cette nouvelle charrette. Elle crut prudent de se faire oublier et demanda d'elle-même à retourner à l'abbaye de Fontevrault. Moyennant cette retraite volontaire, le roi consentit à écrire à l'abbesse — qui était une fille naturelle de Henri IV et de Charlotte des Essarts — cette lettre de recommandation : « Ma tante, la demoiselle de Montalais ayant souhaité d'elle-même de retourner auprès de vous, son désir m'a paru si louable que j'ai bien voulu y joindre ma recommandation. Je vous prie donc par ces lignes de la recevoir dans votre maison et de la traiter comme les personnes que vous honorez de vos bonnes grâces, vous assurant que la faveur que vous lui ferez me sera très agréable (13). »

C'était la retraite, mais non plus la réclusion; le roi autorisa même Mlle de Montalais à suivre l'abbesse aux eaux (14), car Mme de Fontevrault lui avait donné les meilleurs renseignements sur « la continuation des bons sentiments » de sa pensionnaire.

Pendant ce temps, le comte de Guiche est revenu de son exil en Pologne; il apprend la trahison de son ami Vardes, ses tentatives pour le remplacer auprès de Madame. Les voilà

(12) *Œuvres de Louis XIV*, 1806, V. 103.
(13) Lettre du 24 mars 1664, dans Ravaisson, *Archives de la Bastille*, I, 279-280.
(14) *Ibidem*, lettres des 9 et 23 juillet 1664.

brouillés à mort, mais tous deux évitent le scandale; c'est pourquoi « cette affaire-là est assoupie et n'a point trop paru dans le monde » (15). En vain le prince de Condé s'entremet-il; les deux anciens amis « sont encore trop aigris de part et d'autre pour pouvoir en venir sitôt à bout ». Mais le roi leur a donné des ordres formels pour ne pas faire éclater publiquement leur querelle (16). Peu de temps après, pour une nouvelle imprudence, Vardes est arrêté, mis à la Bastille, puis exilé dans son gouvernement d'Aigues-Mortes (17).

Pendant ce temps, l'enquête sur l'affaire de la « lettre espagnole » a avancé; par Madame, Louis XIV a appris le rôle qu'y ont joué Vardes et Mlle de Montalais. Le comte de Guiche est à nouveau éloigné de France, vers la Hollande cette fois; Mlle de Montalais est extraite de Fontevrault, amenée à Paris et interrogée par Louvois. Vardes est arrêté de nouveau et emprisonné à Montpellier où M. de Bezons, intendant du Languedoc, est chargé de l'interroger (18). L'imprudent marquis restera en prison júsqu'en avril 1667, date où il sera renvoyé, en disgrâce définitive, dans son gouvernement (19).

Quant à Mlle de Montalais, elle reste suspecte, mais on craint, en haut lieu, un nouveau chantage de sa part; le roi l'autorise, sur sa demande, à aller dans sa famille régler les affaires de la succession de son oncle qui vient de mourir (20). Devenue prudente, elle consulte le roi sur une offre de gratification, provenant sans doute de son ancienne maîtresse, Henriette d'Angleterre. Le 30 mars 1666, Le Tellier lui écrit : « Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dire hier que vous pouvez accepter la gratification qui vous a été offerte, et que vos avantages lui donneroient toujours de la joie » (21).

Comme son ami et complice Corbinelli, Mlle de Montalais

(15) Lettre du duc d'Enghien à la reine de Pologne, 22 août 1664 (éd. Emile Magne, 1920, p. 63).

(16) Lettres du prince de Condé et du duc d'Enghien à la reine de Pologne, 9 et 10 octobre 1664. *Ibidem*, p. 76-77.

(17) Décembre 1664. *Ibidem*, pp. 113-117.

(18) *Mémoire du Roi pour servir d'instruction à M. de Bezons pour l'interrogatoire du marquis de Vardes*, 27 mars 1665, dans Lemoine et Lichtenberger, *De La Vallière à Montespan*, 1902, p. 333. Voir aussi les lettres précitées du prince de Condé à la reine de Pologne, mars 1665 (éd. Emile Magne, pp. 153, 158, 167); Lefèvre d'Ormesson, *Journal*, éd. Chéruel, 1862, II, 331; Ravaisson, *Archives de la Bastille*, I, 287-288.

(19) Lettres du prince de Condé à la reine de Pologne précitées, pp. 307, 332. Corbinelli fut emprisonné avec lui à Montpellier. Le 7 septembre 1665, de sa prison, il écrivait à Mlle de Scudéry, lui reprochant de l'oublier (Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry*, 1873, p. 445). A cette date, le roi lui a accordé une « liberté presque entière »; il n'est plus « prisonnier que vraisemblablement et par métaphore ». Plus tard, il rejoignit Vardes dans son exil; le marquis lui faisait 1.200 livres de pension. Il tomba dans le mysticisme — Mme de Grignan l'appelait « le mystique du Diable » et mourut en 1716, centenaire, dit-on.

(20) Lettre du Roi à l'abbesse de Fontevrault, 19 décembre 1665. Ravaisson, *loc. cit.*, I, 294.

(21) *Ibidem*, I, 297.

est devenue dévote; la retraite à l'abbaye de Fontevrault a porté ses fruits. Elle fait même du prosélytisme, avec le zèle un peu indiscret des néophytes. Un certain M. Van Bunninghe, protestant, qu'elle avait exhorté à se convertir, à l'exemple de Turenne, l'éconduit poliment, mais fermement. « Je vous suis très obligé de cette ardeur si charitable avec laquelle vous souhaitez qu'un jour Dieu me face la grâce de profiter de l'exemple de M. de Turenne, puisqu'elle naist d'un désir très-chrestien pour mon salut, mais puisque je ne serois ni plus saint, ni plus charitable, ni plus persuadé de la vérité de la religion chrétienne dans la communion de l'Eglise romaine que hors d'elle, croyez-moi que je ne suis pas plus méchant dans l'état où je me trouve que dans celui où vous désirez de me voir; et laissez-vous persuader, je vous en prie, que nous sommes d'une même rel'gion, puisque nous adorons un mesme Dieu, que nous cherchons nostre salut par la mesme voye, en Jésus-Christ, etc. (22). »

Cette dévotion, trop neuve et agressive pour être tout à fait sincère et désintéressée, n'avait pas trop mal réussi à Mlle de Montalais. Bussy-Rabutin note qu'elle reste en excellents termes avec le maréchal de Grammont, de crainte sans doute, dit-il, « qu'elle ne dise ou qu'elle ne montre quelque chose contre le comte de Guiche qui n'a pas été vu ». Car elle avait conservé, comme dernière arme, quelques-unes des lettres du comte. De toute manière, elle était rentrée en grâce : « Il est constant qu'elle a reçu de la cour trente-cinq mille écus, à compter les vingt-cinq mille que M*** (Madame) lui donna un peu avant que de mourir (23). » Il y a des silences qu'il faut acheter.....

Il semble d'ailleurs que l'incorrigible intrigante ait fait preuve de plus de sens pratique que de fidélité, car, à ce moment, elle paraît servir Mme de Montespan; c'est du moins ce qui ressort d'une lettre de Bussy-Rabutin à Mme de Scudéry : « La dévotion de la M(ontalais), mêlée avec toutes ses autres manières, font un beau tripotage, mais je ne savais pas qu'elle fût amie de Mme de Montespan. Il me semble que cela n'étoit pas quand elle étoit à la cour et qu'elle n'étoit alors amie que de Mme de La Vallière (24). » Sa toute fraîche dévotion ne l'empêche pas de suivre la mode; comme sa sœur, Mme de Marans, elle s'était fait couper les cheveux à la Ninon, mais « couper en vrai fan-

(22) Lettre *inédite* de Van Bunninghe à Mlle de Montalais du 27 décembre 1668, Bibl. de l'Arsenal, *Recueil Courart*, t. XI, p. 961 (manus. 5420).

(23) Bussy-Rabutin, *Correspondance*, éd. L. Lalanne, 1858, I, 403, 407, lettres à Mme de Scudéry des 17 et 22 mai 1671.

(24) Lettre du 25 juin 1671, *ibidem*, I, 418.

fan » (25), au grand scandale de La Rochefoucauld, de Mme de Sévigné et de Mme de Lafayette qui accueillait la comtesse de Marans par cette apostrophe :

— Vraiment, il faut que vous soyez folle; mais savez-vous bien, Madame, que vous êtes complètement ridicule?

C'est à cette époque que les vaudevillistes s'acharnèrent sur Mme de Marans :

Je serois étonnée
Si cette enragée de Marans
Avecque ses années
Trouvoit un pauvre amant;
Elle aura beau se requinquer,
Il faudroit être un insensé
Pour faire avec elle un péché.
Sa mine effarouchée
Les feroit bientôt écarter;
Ainsi, laide et fardée,
Tu n'as qu'à te gratter (26).

Comme sa sœur, Mme de Marans avait fait une carrière galante; veuve depuis 1665, elle eut en 1668 une fille de M. le Prince, qui fut élevée à l'abbaye de Maubuisson, par une tante de Fagon, sous le nom de Mlle de Guenani (anagramme d'Enghien, ou plutôt Anguien) et que le prince de Condé fit légitimer sous le nom de Mlle de Chateaubriand en 1693; trois ans plus tard, la bâtarde du prince épousait le fameux Lassay, aide de camp du roi, célèbre par ses galanteries (27).

Bussy-Rabutin, que nous avons vu longtemps l'ami de Mlle de Montalais et qui la recevait dans sa retraite bourguignonne — retraite forcée, dont il essayait alors de se faire rappeler — se fâcha avec elle, à cause de ses médisances sur La Rochefoucauld et sur une dame qu'elle accusait Bussy d'aimer. Celui-ci rompit brutalement avec elle, en 1673, en lui envoyant ce billet anonyme, recopié d'une main complice : « Pour Mademoiselle de Montalais. Une personne de qualité a eu avis que vous parliez mal d'elle dans le monde; elle vous prie de ne plus le faire, vous promettant aussi ne ne pas nommer votre nom, et ce qui l'obligera le plus, c'est qu'en cas que la prière qu'elle vous fait aujourd'hui ne fasse aucun effet, elle veut être en état de se pouvoir venger de vous, sans qu'on la puisse convaincre de l'avoir fait (28). »

Elle avait compris la menace à demi mot et ne tenait pas

(25) Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan du 28 avril 1671. *Lettres*, éd. Monmerqué, II, 179. Mme de Marans finit dans la dévotion, à la grande joie de sa sœur qui, d'ailleurs, « ne l'aimait pas ». *Ibidem*, III, 180 (30 décembre 1672).

(26) Bib. Nat. Manus. fonds franç. 12618, p. 311.

(27) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. de Boislile, III, 29.

(28) Bussy-Rabutin, *Correspondance* précitée, I, 304 et 309.

à ce que l'on fouille indiscrètement son passé. Jamais plus Bussy-Rabutin n'entendit parler de Mlle de Montalais.

Celle-ci vit alors tranquillement à Paris où elle se prend d'amitié pour une anglaise, Mme Stuart, qu'elle loge chez elle et dont elle fait une amie inséparable (29). Elle paraît avoir perdu son goût pour les intrigues, qui lui avaient jadis coûté cher. Mémorialistes et chansonniers oublient jusqu'à son nom; on n'entend plus parler d'elle; nul ne sait quand l'amie de La Vallière et de Madame quitta ce monde; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle vivait encore en 1680. En effet, à cette date, Louvois écrit à La Reynie d'interroger Mlle de Montalais sur une coquine, compromise dans un projet d'assassinat de l'archevêque de Paris, qui avait été un moment retirée dans le même couvent que notre héroïne. Mlle de Montalais entend garder sur cette affaire, comme sur toutes les autres, une parfaite discrétion, car Louvois précise au lieutenant de police : « La demoiselle de Montalais désire fort que, lorsque vous irez au lieu où elle sera, vous ne fassiez point nommer votre nom, s'il se peut et que vous ne soyez point suivi de gens de livrée. Un valet de chambre qui demeure chez moi à Paris, nommé Laclos, ira, lorsque vous le jugerez à propos, concerter avec elle le lieu où vous la pourrez voir, et je lui mande de faire sur cela tout ce que vous lui ordonnerez (30). »

Mlle de Montalais, assagie, ne songe plus qu'à passer inaperçue.....

(29) Abbé Arnauld, *Mémoires*, 1838, p. 553 (année 1674). — Mme Stuart entra aux Carmélites en 1680 et mourut en 1722. Voir une lettre de Mme de Sévigné à sa fille du 5 juin 1675 (*Lettres* précitées, III, 479).

(30) Lettre de Louvois à La Reynie du 14 février 1680. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, VI, 148 et IV, 391, 415.

DES CARROSSES OFFICIELS AU CHAMEAU DES CARAVANES

ANTONIO TEIXEIRA GOMES

par ARMAND GUIBERT

Cette vie limpide et si proche de nous a par certains côtés des airs de légende, ces légendes de jadis où l'on voyait des rois déguisés en bergers et des grandes dames filant la laine dans une humble chaumière. Moins dramatique que scénique, mais sans rien de forcé, elle s'inscrit cependant dans une tradition bien ibérique à la suite de ces tableaux saisissants : le connétable Nun'Alvares allant mourir sur un grabat du Carmel qui domine Lisbonne, après avoir conquis à la pointe de l'épée provinces et richesses; et le plus grand empereur de la terre se retirant avant le soir de la vie dans la paix glacée de son Escurial. Notre contemporain, qui laissa si bien les vertus du *gentleman* prendre le pas sur celles du *condottiere*, risque fort, il est vrai, de laisser une empreinte plus fragile dans la mémoire des hommes.



Antonio Teixeira Gomes naquit en 1860 à Portimao, petite ville du sud du Portugal, dans ce « Sahel » européen qui est l'exacte réplique de la côte africaine. La province d'Algarve conserve jusque dans son nom l'estampille moghrebine; Al-Gharb, on le sait, c'est pour les Arabes l'Occident. Les Portugais ont gardé le terme depuis l'époque où Alphonse V conquit au Maroc les places fortes de Tanger et d'Arzila, s'attribuant le titre de roi du Portugal et des Algarves. Tout près de là, blottie dans un cercle de collines, survit la cité de Silves, capitale déchue d'un ancien royaume sarrazin, où repose sous les orangers le poète Al-Motamid.

Toute cette côte est un jardin de délices où s'est implantée la civilisation de l'huile; une enclave méditerranéenne sur la côte atlantique. L'olivier s'y mêle aux figuiers géants dont les branches retombent jusqu'au sol, la masse ronde des caroubiers voisine avec les réseaux grêles de l'amandier. Ces traits physiques, qui apparentent son pays natal, plus qu'à l'Andalousie voisine, à l'Afrique du Nord et aux parties les plus riches de la Grèce, ne sont pas sans éclairer les goûts, le tempérament et la carrière de Teixeira Gomes.

Son père avait été élevé en France, où il fut témoin du coup d'Etat de 1848. Son grand-père paternel avait servi en qualité de capitaine dans les armées de Napoléon. Blessé à Wagram, il fut parmi les vaincus de Waterloo. Il y avait dans une telle ascendance de quoi tourner les yeux de l'enfant vers le monde extérieur (n'oublions pas qu'à quelques lieues de Portimao se trouve le port de Lagos, d'où firent voile les caravelles des « descobridores » vers les mondes inconnus). Très tôt, il rêva de voyage et d'aventure; à l'entrée de la baie de l'Arade il voyait sur sa pyramide, éblouissant de blancheur comme un nid de corsaires barbaresques, le village de Ferragudo. Au delà, se dressent les hautes falaises de Praia de Rocha, où j'ai entendu plusieurs nuits d'été le poète Roy Campbell chanter en s'accompagnant de la guitare, au-dessus d'un océan zébré de phosphorescences turquoise, les hymnes cosmogoniques du peuple zoulou. C'est bien là le berceau d'élection de la grande aventure tragico-maritime des races ibériques.

Les années d'étude éloignèrent l'enfant de ce cadre de merveilles mais le voyage était encore assez ardu pour en faire naître à chaque instant sous ses pas. Le train du Sud n'allait pas au delà de Beja, le pays calciné où vit à jamais le souvenir de la Religieuse Portugaise. Dans une auberge de cette rude capitale du blé, l'écolier de quatorze ans rencontra un jour un couple étrange qu'il devait retrouver sur les routes de sa province : deux musulmans convertis, à l'accoutrement biblique, qui vendaient des chapelets rapportés de Jérusalem, et qui se lamentaient sans arrêt sur les tristesses de la monogamie chrétienne. De Beja la diligence descendait à Mertola, après quoi c'était le bateau qui transportait les voyageurs sur les eaux tourmentées du Guadiana jusqu'à Vila Real de Santo Antonio. Une nouvelle patache longeait ensuite la côte, en passant par Olhao, la « ville cubiste ».

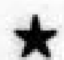
Décidément rebelle aux études médicales que lui avait fait entreprendre à Coimbre sa bourgeoise famille, A. Teixeira Gomès s'en fut mener quelque temps à Porto la vie de bohème qui correspondait à ses goûts non-conformistes. De la société des écrivains et des artistes il fit ses délices, mais les ressources d'une ville provinciale en un petit pays sont forcément limitées, et le jeune homme prit un jour la résolution de se ranger. Son père avait amassé dans le commerce des figues sèches une confortable fortune; il prit tout naturellement la succession, et suivit la pente du négoce.

Pendant la campagne de la figue, il restait au pays, surveillant la cueillette, le séchage et l'emballage. Il faisait ensuite, et très consciencieusement, sa tournée annuelle; ses clients, qui connaissaient sa haute silhouette racée, étaient dans le Nord de la France, en Belgique et en Hollande — l'aire ancienne des Flandres, où sont restées bien vivantes les influences ibériques. Pour quelques semaines il retournait en Algarve, où il apurait ses comptes et, Mercure satisfait, il se tournait alors vers Apollon. Six mois durant, il voyageait, Barnabooth amoureux des formes les plus subtiles de la beauté du monde. Il eut à foison « des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amour », et sa discrétion ne doit pas nous faire oublier qu'il eut aussi des souvenirs d'amour qui s'encastraient assez bien dans ceux des villes.

Tous les musées de l'Europe lui furent bientôt familiers; il y avait ses points de repère, la grâce d'un visage, le galbe d'un corps. Sur notre continent, l'Italie était sa passion dominante; à l'âge de vingt-six ans, il passa quatre mois en Toscane, où il devait faire par la suite de fréquents séjours. Il nourrissait pour la Méditerranée un culte à peu près exclusif; à Syracuse, au Levant, en Asie Mineure, et, avec une ferveur jamais lassée, son dilettantisme trouvait mille occasions de se manifester. En fait, il est le seul Portugais du temps présent que la Méditerranée ait à ce point subjugué — on pense à Eça de Queiroz, qui se trouvait dépaysé hors de Paris et de Londres, et à Ferreira de Castro, qui inversement est à son aise à Hong-Kong comme en Amazonie, en Insulinde comme au Japon. On s'en étonne moins lorsqu'on est à même d'apprécier la vivacité de ses réactions, le sel de ses propos, la cadence de son style, la parfaite harmonie de ses images : tout ce qu'il trace évoque l'hellénisme le plus authentique, le sens du verbe et la passion du beau.

Il se trouve, en effet, qu'il écrivait. San hâte, certes, comme sans ambition : il ne publia son premier livre, *Inventaire de Juin*, qu'aux approches de la quarantaine. A une cadence assez paresseuse, d'autres devaient suivre; en dehors d'un drame, *Sabine Freire*, c'étaient, plutôt que des œuvres de création, des essais voltairiens, des reflets du monde changeant, des lettres brillantes, le précieux vide-poche d'un homme de goût qui propose ses vues plus qu'il ne les impose. Certaines de ces pages athéniennes lui seront un jour imputées à crime par les envieux que suscitera son élévation; ainsi, le chapitre d'ouverture d'*Agôsto Azul*, où il peint avec toute la sensualité de son tempérament latin les matelots de l'escadre britannique en visite dans les eaux de l'Algarve, qui se répandent dans un état de nudité adamique parmi les vignes littorales et les mettent au pillage; de même, le titre d'un ouvrage cependant fort anodin : *Lettres sans morale aucune.*

Il donne cependant des gages à l'ordre établi, interrompt pour un temps le cours de ses vagabondages — le voyageur solitaire n'est-il, selon le proverbe arabe, un diable? — s'adjoint une compagne dont il aura deux filles, et semble prêt à couler entre les quatre murs d'une demeure provinciale « le reste de son âge ». C'est le moment tardif que choisit le destin pour précipiter le cours d'une vie jusque là dénuée de grands événements. Il a cinquante ans lorsque éclate la révolution du 5 octobre 1910, qui abolit la monarchie des Bragance. Les opinions républicaines de cet aristocrate étaient de notoriété publique. Il fut choisi, malgré son désir de repos et ses dénégations, comme premier représentant diplomatique de la jeune république auprès de la Cour de Saint-James.



Il se présenta le 10 avril 1911 au Foreign Office, mais ne fut admis à remettre ses lettres de créance au roi Georges V que six mois plus tard. L'effondrement de la monarchie dans son pays avait en fait sonné le glas de l'ère victorienne, et les milieux diplomatiques de Londres montraient une réluctance certaine à sanctionner de leur aval le fait accompli. Le Portugal, en raison du traité de Methuen, est le plus ancien allié de la Grande-Bretagne; d'où l'importance significative, et peut-être menaçante, de cet éboulis politique. Il

fallait aussi compter avec la présence en Angleterre de Don Manuel et Dona Amelia, les souverains détrônés, et de leur ancien ambassadeur, le marquis de Soveral, à qui des dons insignes avaient valu d'être fort bien en cour.

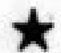
Teixeira Gomès sut être à la hauteur d'une tâche autrement délicate que la vente des fruits secs. Sans aucune préparation, cet homme étranger aux intrigues et aux finesses des chancelleries vainquit toutes les réserves avec les seules armes de son prestige personnel et de sa subtilité. En sa faveur militaient les éléments les plus propres à mollir des cœurs anglais : une impeccable garde-robe, de l'aisance, une culture sans montre, le goût du voyage, et un intérêt réel pour les sports. Petit à petit le gel des premiers jours fondit devant ce parfait *gentleman*, à qui le Roi accorda une amitié dont il n'était pas prodigue.

Pendant les treize années que dura sa mission, il fut requis par elle au point d'abandonner ses travaux littéraires : « Je n'écrivais pas de romans; je les vivais, avec des succès auxquels je n'aurais jamais pu aspirer dans la littérature écrite. » Il avait affaire à forte partie; les monarchistes exilés, à court d'armes loyales, firent traduire les passages les plus lestes de ses écrits et les portèrent jusque dans les cercles les plus fermés. Sir Edward Grey, craignant de voir sa confiance entamée, se refusa à les lire. Georges V, par contre, y prit un tel plaisir qu'il resta sur sa faim et demanda la suite; la victoire du diplomate était acquise, et son crédit assuré. On le vit lors du mariage de la princesse Mary et du vicomte Lascelles. Dans la corbeille de noces, un cadeau portait cette mention : *Manuel, roi du Portugal*. Une intervention énergique du ministre, qui la jugea offensante pour son gouvernement, eut pour effet de la faire supprimer. A la veille de la guerre de 1914, il déjoua les intrigues de l'ambassadeur d'Allemagne, qui tendaient à faire dépecer l'empire colonial portugais.

Le conflit ayant éclaté, le gouvernement portugais, à l'instigation de Teixera Gomès, affirma sa position de non-belligérance, tout en rappelant les devoirs que lui imposait son alliance avec la Grande-Bretagne. L'opinion était fortement divisée, les négociations en vue de l'intervention directe furent lentes et laborieuses, si bien que la rupture des relations diplomatiques entre le Portugal et l'Allemagne tarda jusqu'au 9 mars 1916. On connaît la suite : le débarquement

du Corps Expéditionnaire à Cherbourg, et des sacrifices pour lesquels les cimetières d'Armentières portent témoignage.

A Lisbonne, l'opposition n'a pas cessé d'intriguer. Elle reproche au diplomate le luxe de ses réceptions au Carlton, cette magnificence à laquelle elle ne peut se hausser. Sidonio Pais, dictateur éphémère qu'une des révolutions de l'époque vient d'installer au pouvoir, convoque Teixeira Gomès, et lui reproche à brûle-pourpoint d'avoir méconnu les devoirs de sa charge. Sur un ton autoritaire, il exige sa démission, lui retire son passeport diplomatique, et le fait garder à vue dans sa chambre d'hôtel. Tenu en disgrâce pendant l'année 1918, il reçoit une réparation à la révolution suivante : le voici ministre plénipotentiaire à Madrid. Un peu plus tard, il prend la tête de la délégation portugaise à la Conférence de la Paix, puis le jour vient où il recouvre ses anciennes fonctions à Londres.



Il passait en qualité d'hôte du roi Georges, au château de Balmoral en Ecosse, des vacances peu banales, qui furent écourtées de façon moins banale encore. A Lisbonne, le 6 août 1923, le Parlement s'était réuni et, malgré l'abstention des nationalistes, qui avaient déposé dans l'urne soixante-huit bulletins blancs, Teixeira Gomès avait été proclamé Président de la République. Le vieil homme d'Etat accueillit la nouvelle sans excessifs transports : « La monarchie a été abattue mais la République est encore à créer... La préparation du peuple était nulle, et quant aux dirigeants... »

Après un brillant banquet d'adieu, il prit passage à Plymouth à bord du croiseur « Carysford », mis à sa disposition par le gouvernement de Sa Majesté. Le prince Léopold de Belgique et son frère le Comte de Flandre, collégiens poussés par la curiosité, s'étaient glissés parmi la foule assemblée pour les adieux. Le nouveau Président de la République ne devait plus jamais revoir l'Ile qui lui avait été si hospitalière.

L'ivresse de l'arrivée triomphale sur le débarcadère du Terreiro do Paço où se dressent deux colonnes de granit de style vénitien, ne devait pas tarder à se dissiper. Derrière les murailles du palais de Belem, le Président percevait les

mouvements de foule, la lutte des partis, le gâchis croissant, le déficit de plus en plus désespéré. Dans cette servitude dorée il devait vivre, selon ses propres termes, « prisonnier, tourmenté et écœuré ». Tous les partis ayant refusé leur concours aux combinaisons qu'il mettait en avant, il se vit dans l'obligation de constituer un cabinet nationaliste, partant de s'appuyer sur ses ennemis politiques de toujours.

Emeutes et soulèvements se succèdent; il semble que les fusils partent tout seuls, et dans les quartiers hauts, les façades des maisons se constellent de mitraille. Un jour de décembre, éclate un soulèvement à bord d'un contre-torpilleur ancré dans le Tage, ainsi que dans une caserne de marine. Au milieu de la nuit, le Président se rend seul à la caserne des insurgés, s'entretient avec le sous-officier de garde, va se coucher, se lève de nouveau, et rejoint les membres du Cabinet qui le pressent de dissoudre le Parlement. Dans son respect de la Constitution, il se refuse à prendre une mesure aussi autocratique. Dans le mascaret de remous et de passions qui achèvent de plonger son pays dans l'anarchie tout en le discréditant à l'extérieur, il conserve l'imperturbable dignité du sage.

La simplicité de sa vie est légendaire. Dédaigneux de l'étiquette et du service d'ordre, il descend à pied le Chiado, qui est en miniature la rue de la Paix de Lisbonne, et s'arrête longuement devant les bijouteries et les magasins d'antiquités. Il lui arrive aussi de prendre le tram, l'un de ces étonnants « electricos » qui se faufilent dans les venelles les plus resserrées d'une capitale toute en montagnes russes. Bientôt trahi par ses gants clairs, ses guêtres de piqué, et son éternelle orchidée, il est salué par le peuple qui s'incline devant cet homme « immobile, obscur, d'un dandysme de cyprès, toujours coiffé de son chapeau Cronstadt ». On a reconnu la prose de Paul Morand, qui aurait buriné au vitriol, pour camper le peu édifiant personnage de Lorenzaccio, quelques-uns des traits extérieurs du vieil homme d'Etat (1).

Il n'en faut pas plus pour donner à la calomnie un regain de malignité. D'innombrables lettres anonymes affluent au

(1) En 1943, comme le poste de Ministre de France au Portugal se trouvait vacant, l'auteur de « L'Europe Galante » obtint de Vichy une mission et se rendit à Lisbonne incognito pour solliciter un agrément qui lui fut naturellement refusé : les peuples oublient moins vite qu'on ne croit.

Palais de Belem, dont l'hôte se voit comparer à ces empereurs romains qui se mêlaient à la foule dans le dessein de provoquer leurs sujets. Le voit-on bavarder sur les quais du Tage avec les pêcheurs de sa province natale, dont il manie le dialecte, voici qu'on parle aussitôt de dépravation et de démagogie. Assiste-t-il à une manifestation sportive (des années plus tard, il mettra encore un nom sur le visage des coureurs et des nageurs, dont il fait jouer en esprit la musculature et les peaux bronzées), il n'en faut pas plus pour qu'on le taxe de goûts libidineux. Sur le plan diplomatique, l'offensive n'est pas moins âpre. Si la Chine fut préférée au Portugal au sein du Conseil de la S. D. N., c'est que son rival Chagas le représenta à Briand comme un valet de la Grande-Bretagne. On dénature ses gestes, ses intentions, ses regards : ayant embrassé au cours d'une manifestation populaire une jeune ouvrière de la Compagnie des Tabacs, il est aussitôt couvert d'une boue nouvelle...

Vint le jour où, malgré sa tendance au pardon et à la pitié, il toucha le fond du dégoût. Les émeutes se succédaient, les fonctionnaires n'étaient pas sûrs, la sédition était la rougeole de ce peuple encore mal adapté à la démocratie. Que pouvait ce Grec de grande époque contre les forces de l'irrationnel? Il choisit de quitter cette vie publique à laquelle il devait d'avoir connu, à côté d'authentiques triomphes, d'amères révélations sur la bassesse des hommes. Le 11 décembre 1925, le Président du Conseil lut devant le Congrès la lettre par laquelle il donnait sa démission « pour raisons de santé ». Le pays délabré était dès lors mûr pour un régime autoritaire.



Une vedette arracha l'ancien Président aux quelques intimes venus le saluer. Un cargo hollandais attendait dans le bassin aux sous-marins son unique passager. C'était le « Zeus », dont le nom le rattachait déjà à cet univers méditerranéen vers lequel il émigrait à jamais. Après l'escale de Setubal, qui sent la sardine et la fleur d'oranger, il vit s'estomper pour la dernière fois les côtes du Portugal. Hâtivement, il s'était allégé des acquisitions d'une vie bien remplie : livres et tableaux, notamment des toiles de Columbano, le Sargent et le Jacques-Emile Blanche de son pays.

Il en avait fait largesse à des collectivités, à des musées et à des amis. Par ce geste, qui avait rompu symboliquement les liens anciens, il s'était définitivement détaché du passé. Dans son bagage il n'emportait pas une note.

A partir d'Oran, où il foula la terre d'Afrique, il connut une nouvelle et merveilleuse jeunesse, celle d'un dieu qui a retrouvé l'Olympe longtemps perdu. Seule la page blanche du souverain loisir se déroulait devant lui, vierge des charges de la vie publique et des soucis du négociant qu'il avait été. Ces derniers fruits de la vie allaient être pour lui les plus savoureux. En dehors de la stricte hygiène à laquelle il s'astreignait : une heure de gymnastique et dix kilomètres de marche chaque jour, il ne devait plus connaître la moindre obligation. Sous les amandiers en fleurs de Tlemcem il promena un visage radieux. L'« aguedal » de Meknès fit couler en son cœur une rivière de délices; à chaque nouvelle étape il sentait la joie démentir l'âge de ses artères.

En dehors de quelques incursions en Italie, les trois provinces de notre Afrique du Nord furent le théâtre de ses vagabondages ininterrompus. De Constantine, trente ans après Milosz, il goûta les « ravins sauvages ». A Cherchell, il éprouva une manière d'éblouissement : « Le musée de Cherchell, dès l'entrée, paraît une succursale des collections de sculpture antique de Rome, de Naples, ou d'Athènes, son examen ne démentant pas l'impression première. Et la lumière qui se reflète de la mer, sur laquelle ouvrent ses grandes galeries, augmente le prestige de toutes ces formes de divine nudité... » Si Bône lui inspire la méditation rituelle sur la vie passionnée de saint Augustin, il revient toujours à Alger, qu'il salue comme « la ville la plus coquette de l'univers » (nous faisons les plus expresses réserves en ce qui concerne les odeurs de la kasbah et l'atroce architecture qui déshonore la côte de Saint-Eugène aux Bains-Romains). Des mois durant, il vécut à l'Hôtel Terminus, les yeux fixés sur la rade incomparable que prolongent au loin les monts de Kabylie. Il les portait aussi, cet observateur malicieux qui cultivait le don d'un humour assez caustique, sur les spectacles de la rue, dont il peint les types locaux d'une plume fort alerte. Les rochers de Pointe-Pescade l'attirent, et la végétation tropicale du Jardin d'Essai nous vaut de sa part cinq pages de description enthousiaste.

En Tunisie, il n'est qu'une élévation à la divinité du beau

— sans doute parce que la lumière y a l'incomparable pureté de celle de l'Hellade. Refusant de choisir, il admire avec une égale chaleur le grouillement de vie de la Médina, le lac El Bahira peuplé de flamants roses, le nid de colombes de Sidi-bou-Said (où Gide devait un jour parfaire sa traduction d'*Hamlet*), évocateur de cette Ferragudo qui a charmé ses rêveries d'enfance, et, au Bardo, les frémissantes statues grecques dont les visages rongés de sel ont dormi de longs siècles dans les eaux de Mahdia. A l'intérieur des terres, Kairouan la Sainte, que cernent ainsi que des vagues ces cimetières ensablés qui sont comme les Alyscamps du monde islamique, comble sa soif de méditation et de silence.

Sur l'instinct qui l'attira vers ces terres comblées et l'y retint jusqu'à son heure dernière, nous avons une lettre à Columbano qu'il écrivit à Tunis : « Né et élevé dans l'Algarve, en un temps où les nourrices contaient encore aux enfants des légendes de Mauresques enchantées, et où l'on respire jusqu'à ce jour quelque chose de musulman dans l'atmosphère, dans le langage, dans les us et les coutumes, et peut-être aussi ataviquement préparé par de lointains aïeux à apprécier les données de la sensualité et de la poésie arabe, ce fut de tout temps mon aspiration de visiter les terres moghrébines... Aujourd'hui, en dépit de mon âge, si j'avais à changer de nationalité, c'est parmi les Sarrasins que de préférence je la chercherais. Tout m'incite et me convie à prendre une pareille résolution. A mon âge, avec le visage ratatiné, le poil blanc, les mouvements gourds, le vêtement européen, qui donne au corps une silhouette de mannequin apollinien, est souverainement ridicule. Il n'en va pas de même avec la tunique, le burnous et le turban, qui au contraire communiquent au vieillard un aspect de noble gravité, propre à inspirer respect et vénération... »

Ce n'était pas là littérature : un jour, incapable de résister à cet appel du Sud dont ne sauraient plaisanter ceux qui l'ont une fois éprouvé, il se joignit à une tribu de nomades qui s'enfonçait au désert. Au pas houleux des chameaux, il suivit la ligne des puits, connut la paix des palmeraies, le thé à la menthe bu à petites gorgées et les propos des anciens auxquels sa connaissance des idiomes lui permettait de s'associer. Les préventions de l'Arabe contre le Roumi tombent en présence de l'homme d'âge, surtout lorsqu'à la sérénité de l'expérience il ajoute la prestance du chef. Tout nous

porte à croire que cette adoption difficile réjouit secrètement l'ancien homme d'Etat au même degré que ses succès mondains et diplomatiques à la cour du souverain le plus puissant de l'Occident. Teixeira Gomes se sépara à regret de ses Bédouins pour reprendre le chemin des villes dans une nouvelle caravane, et ne consentit à descendre de son chameau qu'aux portes de Tunis.



L'Europe le revit encore; c'est ainsi qu'en 1926 il vit trois mois durant couler la Seine de ses fenêtres de l'Hôtel du Quai Voltaire. Qui rencontra-t-il à Paris au cours de ce séjour? Nous manquons de documents sur cette période, où il dut faire l'inventaire de mille relations brillantes dont insensiblement il se détachait. Incomparable épistolier, il prodiguait son esprit dans ces lettres dont les destinataires étaient des souverains, des femmes du monde, des hommes politiques, comme la Princesse Bibesco, Marie Bonaparte, Paul Cambon. Ces lettres, dont il conservait la copie, enrichiront, lorsqu'elles seront publiées, notre connaissance de l'homme et de l'époque. Cet ami des humbles, qui s'entretenait familièrement avec les portefaix de Bône et les pêcheurs napolitains, était lié d'amitié avec Edouard VII, Georges V, Léopold de Belgique, Alexandre de Yougoslavie, Alphonse XIII et l'impératrice Elisabeth d'Autriche. Son humanisme poussait de profondes racines dans l'humus populaire comme dans l'univers des livres et dans la fréquentation des êtres éminents. Au cours de sa résidence, il éblouit le commandant d'une escadre grecque par sa connaissance de la Grèce moderne et ses vues sur l'hellénisme traditionnel. Il était, dans le plein sens du terme, un citoyen du monde.



Vint le jour où le nomade se fixa. Le 5 septembre 1931, Teixeira Gomes arriva à Bougie. La première image qui frappa son regard fut celle du cimetière, auquel il trouva un air de sérénité. Il ne se doutait guère qu'il devait, dix ans plus tard, y dormir de son dernier sommeil. La ville, qu'il connaissait déjà, le retint par la douceur de l'air et l'harmonie du cadre : sans doute aussi sentait-il flotter dans l'arrière-pays riche en figues quelques effluves de son Algarve natale.

Sur un terre-plein qui fait face au golfe se dresse l'Hôtel de l'Etoile, où il occupa sans interruption la chambre n° 13. Il eut pour unique domaine cet espace banal qui bientôt s'emplit de papiers, de coupures, de notes, de projets littéraires. Il rédigeait des souvenirs, rassemblait un choix de lettres en vue de leur publication, et travaillait à une pièce de théâtre dont le titre nous laisse entendre qu'il y avait une part d'amère autobiographie : « Le Destin du Juste ».

Les propriétaires de l'hôtel, M. et Mme Berg, furent les seuls êtres vivants à recueillir jour après jour les propos du grand exilé. Il est difficile d'imaginer solitude plus complète : loin des musées qui enrichissaient son esprit, rendu incapable par un début de cécité de poursuivre ses voyages errants, il ne vivait plus que pour imprimer le sceau de la perfection à une œuvre athénienne, dont le paganisme souriant coulait de source.

L'ordinaire de ses journées était parfaitement calibré : lever à 4 heures du matin, exercices de gymnastique, petit déjeuner qu'il prépare de ses mains. La matinée est consacrée à la correspondance et aux travaux littéraires; après le déjeuner du midi, il s'octroie le luxe d'un cigare et d'une coupe de champagne, après quoi il va retirer son courrier à la poste restante. A 4 heures il prend un tilleul, et se couche; cet organisme n'offre plus de résistance à la torpeur qui l'envahit.

Jamais il n'avait l'occasion de parler sa langue maternelle. La bonne madame Berg se désolait de ne pouvoir lire ses écrits; en dehors d'elle, ses seules relations étaient le médecin, le pharmacien, la marchande de journaux et la pâtissière de *La Corbeille Fleurie,* car, en bon Portugais, il avait un faible pour les gâteaux. Nul dans la ville ne se posait de questions sur le compte de cet étranger bien mis qui suivait toujours le même itinéraire : anonyme et silencieux, il semblait faire partie du paysage.

Il reçut en dix ans une unique visite, celle de son compatriote le journaliste Norberto Lopes, qui l'alla voir en 1938, autant par admiration que par curiosité professionnelle (2). Ce lien vivant entre l'exil et la patrie ne suffit pas à faire revenir le vieillard sur sa décision : il entendait demeurer

(2) Sous le titre : *O exilado de Bougie* (Parceria A. M. Pereira, Lisbonne), M. Norberto Lopes a publié un excellent volume qui nous a été un guide précieux pour cet essai, et dans lequel il a relaté ses entretiens avec l'ancien Président de la République.

là où il avait trouvé la paix. Comme son interlocuteur s'émerveillait du nombre de documents accumulés entre les quatre murs de la chambre, Teixeira Gomes lui donna à entendre à quel point il était détaché : « Imaginez que j'en avais bien plus dans ma maison de Portimao. L'humidité, cependant, s'est mise à tout ronger. Un beau jour, j'ai fait faire un *autodafé*... Croyez bien que je ne me suis jamais repenti d'avoir fait brûler cette paperasse. Je n'ai jamais eu la faiblesse du repentir. Pour réparer des fautes, cela, oui, je l'ai fait maintes fois; de repentir, il n'est pas question. Le repentir est vain. De même, je n'ai jamais menti — sauf dans les cas de grande nécessité, de ma part, de l'Etat, ou d'un ami... »

Il eut également cette parole mémorable, qui n'est pas un mauvais testament à léguer aux anxieux, aux sceptiques, aux sectateurs des divinités éphémères : « Il y a un thème : l'amour. Le reste n'est que décor. » Amer et enjoué, cordial et un peu lointain, il fut l'image fidèle de ce qu'il avait toujours été, cet être mouvant qui, plus que celui d'Anatole France, avait été en esprit le contemporain de Socrate et de Montaigne. Plus tard, alors qu'il était sur le déclin, et qu'on le pressait d'aller finir ses jours parmi les siens, il eut une parole de gratitude pour le pays qui l'avait accueilli. Ce pays souffrait, matériellement et moralement, des circonstances nées de l'armistice; il ne voulait pas le fuir à l'heure de l'épreuve.

Il est mort à Bougie, dans sa chambre d'hôtel, le 18 octobre 1941, d'une mort que le fracas des armes rendit plus discrète encore que les dernières années de sa vie. Celui qui avait gouverné un Empire, vécu dans l'intimité de plusieurs rois, et produit une œuvre littéraire sans défaut, fut accompagné au cimetière qu'il aimait par un cortège de sept personnes. Parmi elles se trouvait Amokrane, le fidèle serviteur arabe, qui pleurait à chaudes larmes sur le départ du grand *marabout* d'Al-Gharb, dont les destins étaient accomplis.

L'ARCHIULE

par PIERRE MATHIAS

SOMMES-NOUS DE CE MONDE

Sommes-nous de ce monde cherché
Dans leurs entrailles par les pythies?
Ames dans quelle mer englouties
Insectes grouillant sous quel rocher?

Rouge ma soif, mais ma faim si noire!
Ni les fougères de tes cheveux
Ni tes baisers de flouve, je veux
Mordre dans ta chair et boire, boire.

Au zénith des possibles, j'ai nom
Alcor cavalier de la Grande Ourse.
Tortueuse raison de Zénon
J'attraperai la biche à la course.

Tes algues pour lier ton amant
Que tu rouis dans ta rêverie
Tes lacs, je les dénoue en dormant
Femme, ô douloureuse holothurie.

Je ne suis plus de ce monde-ci
Même plus de celui des vampires.
Assez disputé mon pain ranci
Aux Seigneurs Charançons des empires

Nul souvenir. Ne tenir à rien
Même plus au galop aérien
Pour saisir dans l'avoine des nues,
Houleuses, les amazones nues.

J'arracherai la peau des mots morts
On verra pendre à ma devanture
Les noirs cadavres de l'aventure
Où comme un loup fou de faim, je mords.

Soutier de ma furieuse fournaise
J'aurai des flammes de sang doré
J'aurai des feux faits de chair, j'aurai
Ma Fumée et j'aurai ma Genèse.

DISTRACTIONS

Je suis l'Archiule aux ailes d'alizés
Je porte dans mon sein mes oiseaux blessés
Maître de mon temps, maître de mon espace
Au-dessus des océans hagards, je passe.
Mes chevaux sans yeux galopent dans la nuit
Au-devant d'une aurore qui toujours fuit.
Je suis le cavalier de l'ombre aux cent portes
Et des vents fous qui hantent mes villes mortes.
Mortes : c'est un gâchis de choses sans nom
Plus qu'un labour des bombes et du canon.
Mortes : c'est un hachis de choses mâchées
Par quelles gueules et pour quelles nichées
De petits monstres, je le sais bien — qui les
Vomissent. Mortes, plus qu'Ys et que Thulé
Nulle lune n'y lustre sa chevelure
Nul rêve n'y traîne sa blême voilure.
Mes peuples mort-nés qui n'ont plus qu'un seul droit
La haine, hennissent de faim et de froid.
Seule, ma Justice comme une sirène
Factice, majestueuse et triste, reine
Des avortements et des remords que j'ai
Tués, y cherche sans fin les insurgés.

Qu'une autre aux prunelles de mûres broyées
Cherche dans les cieux les révoltes noyées
Elle va dans ses voiles couleur de loir
Avec la douceur des âmes sans espoir.
Qu'une autre hurlant à quelque fausse lune
Insultant aux dieux, accuse la fortune
Elle va dans ce qui fut palais, taudis
Muette mère des vaincus, des maudits.
Des filles fuyant le poing du tortionnaire
Offrent leur poitrine terreuse au tonnerre
Pour ne plus disputer leur pitance aux rats.
Quand j'y penserai race, tu périras,
Souveraine de mes Sodomes de cendre.

J'ai mes distractions de pirate au cœur tendre.
Si je ris, ce sont des tigres; je souris
C'est un vol velouté de chauves-souris.
Les mots deviennent fruits dans ma bouche, psaumes
Les cris de sang que j'écrase dans mes paumes
Rosiers de chair, torches fumeuses des ifs
Etoiles, les cris noirs des écorchés vifs.
Mes villes nouvelles, levures superbes
Rongeraient la paix niveleuse des herbes.
Je sifflais et c'était une femme, né
D'elle, l'homme — qui m'eussent assassiné.
Que d'enfants pourtant frémissent dans mes hanches!
Craquent, si j'étire les bras, tant de branches!
Je pense un désert et c'est un vol d'oiseaux.
Je sommeille, des fleurs s'ouvrent sur les eaux
Des îles, des navires, si je m'énerve
Je ne songe à rien, la pouilleuse Minerve.
Je songe. C'est le bruit d'un peuple au travail
De soudards victorieux dans un sérail
Ou de rats sur ma peau de vaisseau fantôme.
Je chante. Je chante! Tout fuit. Mon royaume
N'est pas de ce monde impossible des pleurs.
Je chante. Ce sont des cadavres en fleurs.

AMANITES

J'ai prodigué mes couleurs
Non aux féminines fleurs
Mais aux mâles amanites.
Seins suaves, corrompus
D'où suinte le blanc pus
Délice des Sélénites

Jaunes comme des sanglots
Dorés comme des notaires
Mes volvaires, mes lactaires
Reptiles à peine éclos
Bossus comme des consciences
Faux comme toutes les sciences

Faces vertes de noyés
Toutes mousseuses d'écume
Danseuses qui tournoyez
En robe couleur de brume
Doigts de cendre, doigts de sang
Du charnier gras dépassant

Crânes bleus, grises méninges
Chairs des automnes pourris
Fesses d'anges et de singes
Lèvres de marmots nourris
Au lait de bibliothèque
Longs phallus couleur d'évêque

Noirs comme un avortement
Blêmes comme un fils qui ment
A son père, vos grimaces
Cachent tellement de vers
J'inventerai des hivers
J'inventerai des limaces.

Ame qu'un rêve enivrait
Trouves-tu pas le vent vrai
Et la pourriture exquise
D'une amanite à côté
Du vide où l'éternité
T'embarque sur sa banquise?

FAUNE

Holà! mes troupeaux d'animaux
Extirpés du ventre des mots
Pantelants, stupéfaits, comiques
Adultes sans avoir connu
Le museau rose du sein nu
Je m'amuse de vos mimiques
Lamentables, comme ces dieux
Qui ne prennent rien au sérieux
Et se gaussent de leurs sottises
Ou se délivrent de hantises.

Brontosaure! monstre touchant
Tu promènes dans le couchant
Tes retentissantes entrailles
De bronze, lézard de haut vol
Puis tu t'écrases sur le sol
Avec le fracas des ferrailles
Folles du jugement dernier.
Ne sens-tu pas dans ton charnier
Nouvelles, tes ailes d'aurore
Te démanger, ô Brontosaure!

Négalaune! Né de mes lourds
Songes sans lune et sans amours
Pour toi dans mon âme fangeuse
Je fais fleurir les fleurs du gel
Je sème les steppes de sel
Du gazon bleu de Bételgeuse.

O poulain fauve, si les flots
T'enveloppent de blancs galops
Je te transforme dans ma faune
En poisson-lune, ô Négalaune!

J'appelle chatte l'eau qui bout
J'appelle chance les images
La haine aux ailes de hibou
Hante la nuit même des Mages.
La perdrix grise des pudeurs
Et la tendresse aux yeux de caille
Connaissent mon fusil de paille
Qui fixe dans les profondeurs
L'épervier blanc de l'impossible
Vertigineuse, unique cible!

Mes disciples, si mes cris fous
Gèlent les blés, hachent les roses
Cassent les hommes aux genoux
C'est que les mots sont chair des choses.
Recréez tout, mes Compagnons!
Notaires, jaunes champignons
Amours, batraciens de Saturne
Serpents, parades du néant
Eurypharynx et chat-huant
Moi, l'Archiule taciturne.

L'INCONNU

Ma Nuit! Dormir. Dormir dans tes bras de ténèbres
Dans tes cheveux de nébuleuse noire, dans
L'oubli du blanc fatras de tes fausses algèbres
Ces astres fracassés si tu grinces des dents.

Dormir. Longue, de qui cette plainte échappée?
Quel chien, de quel abîme aboie au désespoir?
Quel cri, tison sifflant et fulgurante épée
Quel ongle de sanglot déchire l'azur noir?

Je quitterai pour toi le bourbier de mes songes
Je viens. Je t'ai compris, ô mon oiseau navré.
J'écraserai la vermine de mes mensonges
Les tiques grasses auxquelles je t'ai livré.

Fait pour le vent ce front qu'attirera la terre
Pour le ventre de l'eau ces mains qui sécheront
Pour l'aurore ces yeux que l'ombre désaltère
Va! je les sauverai du squameux Achéron.

Les femmes au regard doré d'oiseau de proie
N'exciteront ta soif de leur baiser salin.
La tavelure humaine épargnera ta joie.
J'embrasse tes pieds purs comme des fleurs de lin.

Que sifflent d'Yggdrasil les sèves furibondes
Ces serpents consumés. Rien ne peut assourdir
L'appel de mes oiseaux frémissants de partir
O monde à la dérive, étoiles vagabondes!

Fuyons! Voici Mizar. Ailleurs! Voici Rigel.
Aux jardins d'Orion mes vignes sont fleuries.
Le Cygne a préparé dans ses miroiteries
L'éblouissement des alouettes du gel.

As-tu peur? L'Archiule a jeté sa défroque
De Pitre ténébreux aux ronces du chemin.
Par la fraternité des astres que j'invoque
Mage! j'effacerai les lignes de ta main.

J'inventerai pour toi des paradis limpides
Où souffleront des vents doux comme des lilas.
Tes yeux, puits pleins de l'eau noire de l'au-delà
Prendront le bleu marin du ciel des Hespérides.

Par ce ciel, par ce soir de l'éternel printemps
O frère de l'oiseau sauvage de mes fièvres
Ouvre tes ailes, bois longuement sur mes lèvres
L'azur élyséen de l'essence du temps.

Le foin de l'absolu parfumera ta couche
Sur toi, je fermerai, quand tu voudras dormir
Mes bras vertigineux. Qu'as-tu? Pourquoi gémir?
Mon enfant! mort de froid au souffle de ma bouche.

ANCHISE

Archange lunaire, Archiule
Ton théâtre de monstres brûle
Et tu chantes un chant radieux
René non des cendres fumantes
Mais de l'âme fraîche des menthes
Et de la chair d'iris des dieux.

Tes plumes blanches devenues
Flottent parmi les blanches nues
Ton œil amoureux des charniers
Tremble dans l'azur des pervenches
Crimes, noirceurs, forfaits, revanches
Renaissent neige des pruniers.

Les chairs pourrissantes chéries
Engraisseront les théories
Odorantes des mousserons.
Ah! du sanglant humus des gloires
Un hymne d'églantines noires
Se nourrisse, dont nous serons.

Du cœur des fontaines rentrées
Dans les plus profondes contrées
De leurs songes, belle à crier
Monte une blancheur tranquille. Est-ce
Ta chair translucide qui laisse
Ton âme d'astres scintiller?

Je suis une simple mortelle
Une femme d'argile, telle
Que la modela ton désir.
Que ton souffle me donne l'âme

Que consume aussitôt la flamme
Irrésistible du plaisir.

Nageuses de l'azur, que n'ai-je
Suivi vos sillages de neige!
La nuit vole nous enlever
Pour le pays de la Grande Ourse
Nous qui venons près de la source
Primevères pâles, rêver.

Quand Aphrodite la souriante
Sur ta couche molle et brillante
Heureux Anchise à toi s'offrit
T'apparut sous les derniers voiles
Le corps tout blanchissant d'étoiles
D'un immense poirier fleuri.

Oflag IV D, 1941.

QUELQUES ASPECTS ABERRANTS DU SACERDOCE

par PIERRE GORDON

LES « FILS DE DIEU » ET LES « FILLES DES HOMMES ».

L'époque préhistorique et proto-historique fut marquée par une lutte entre la civilisation théocratique, celle des *anges* ou des *fils de Dieu* (*Genèse,* IV, 2) et la civilisation matriarcale, celle des « filles des hommes », où la femme était le principe de l'économie, du pouvoir et du droit. Hésiode relate le même antagonisme lorsqu'il montre la Terre — la Terre Mère —, porte-parole des « filles des hommes », se révoltant contre Ouranos, le « Roi du monde », qu'elle fait châtrer par Kronos, puis contre Kronos lui-même, auquel elle substitue Zeus.

Cette opposition du mana masculin et du mana féminin reposait sur de profondes divergences entre le complexe mental des pasteurs *nomades* et celui des femmes *cultivatrices.* Le travail du sol fut, en effet, pendant longtemps, aux âges néolithique et subnéolithique, une besogne exclusivement féminine (comme il l'est encore chez diverses peuplades de l'ethnographie), et la femme, qui enracinait le groupe social à la terre en même temps qu'elle produisait des réserves de nourriture, détenait, dans les petites communautés agricoles, la prépondérance, ce qui entraînait, sous le point de vue religieux, *une féminisation du sacré.*

En face de l'Etre Suprême masculin propre aux éleveurs nomades et aux chasseurs, se dressait ainsi la Mère, — la Mère Divine du matriarcat. C'est elle qui, lors des cérémonies initiatiques propagées par la théocratie, communiquait son essence transcendante, et elle ne pouvait l'impartir qu'à des femmes. Comme conséquence, un sacerdoce féminin s'opposait au sacerdoce masculin de la théocratie, et, la royauté se confondant alors avec le sacerdoce (autrement dit avec les qualifications que conféraient les rites initiatiques), des *reines-prêtresses* répondaient, chez les « filles des hommes », aux *rois-prêtres* des « fils de Dieu ».

La substitution d'une entité féminine à un Etre Suprême ne changeait d'ailleurs en rien *la substance* de la liturgie, et c'est pourquoi elle fut acceptée par les civilisateurs pastoraux, qui, aussi bien, n'eussent pu, autrement, diffuser dans les groupes de droit féminin le rituel initiatique. Mais cette dualité introduisait, *au sein même du sacré*, un principe de différenciation sexuelle, qui fut la principale cause de la dégénérescence polythéiste.

Tout en étant contrainte de hisser au pinacle, dans les collectivités matriarcales, une personnalité féminine, la théocratie s'empressa au surplus de la combattre et s'efforça de la résorber, ou, à défaut, de la subordonner. C'est pourquoi l'on assiste, dans l'antiquité, après le néolithique, à une décadence progressive de la Mère Divine.

LE SACERDOCE DES EUNUQUES.

L'un des principaux, et des plus anciens moyens, utilisés pour remplacer la femme par l'homme dans les fonctions sacrées fut la castration, qui, en dépouillant l'homme de sa virilité, le rendait apte à recevoir en lui l'énergie transcendante féminine. La tradition phrygienne d'Attis nous montre que la grande mutilation intervenait à la suite de la réclusion initiatique constitutive de la mort rituelle, et qu'elle s'appliquait originairement non seulement aux *prêtres* de la Grande Mère, *mais au roi du pays*. — Le sacerdoce des eunuques se retrouve dans l'ancienne Chaldée, sous l'espèce du *Kurgarû* (= castrat), et, par atténuation, de l'*assinnu* (= efféminé) : d'après la légende, c'est Ishtar, la Mère Divine, qui avait changé leur virilité en féminité, ce qui correspond indubitablement, nous venons de voir en quel sens, à la vérité historique. La différence entre le Kurgarû et l'assinnu (appelé aussi *Kulu'u*) semble être que le premier avait subi l'émasculation, tandis que le second se contentait de porter des vêtements féminins (en vertu de la mentalité ontologique, le vêtement *rituel*, aussi bien que le masque *liturgique*, déterminait l'*essence* dynamique de celui qui le portait). A une date tardive les *eunuques* et les *efféminés* incorporés au personnel sacré des temples mésopotamiens n'avaient guère pour fonction que de jouer de la musique, principalement de la flûte, au cours des cérémonies. La méthode comparative permet toutefois d'induire qu'au début leur rôle sacerdotal était beaucoup plus étendu. — Les eunuques sacrés subsistent encore de nos jours en certaines régions de l'Inde. Mais ils se sont ravalés, le plus souvent, au niveau de prostitués, et ils comptent parmi les plus ignobles.

LE SACERDOCE DES « EFFÉMINÉS ».

A un second stade, l'homme put devenir prêtre de la divinité féminine sans se soumettre à la castration; il lui suffit d'endosser les vêtements rituels de la Mère transcendante; en d'autres termes, il se changea en *efféminé,* sans être un *eunuque.* Le *Kurgarû* et l'*assinnu* babyloniens marquent ainsi *deux étapes différentes* dans la masculinisation du sacerdoce féminin. En divers pays, notamment en Grèce, nous rencontrons des hommes qui se déguisent en femmes pour exercer leurs fonctions sacerdotales : c'est toujours l'indice que l'on est en présence d'un culte primitivement féminin. Par cette voie se décèle, nous l'avons signalé ailleurs, qu'Heraklès lui-même fut, tout à l'origine, en certains lieux, une *héroïne* (la « *Gloire d'Hera* »), et non un héros.

Si, au surplus, l'on recherche de quelle manière l'on aboutit, dans le sacerdoce matriarcal, à une simple féminisation *par le vêtement rituel* après avoir exigé l'*émasculation,* l'on constate que cela tient à l'évolution des modalités liturgiques : vers la fin du néolithique, le culte se pratiquait *en état de nudité,* comme le prouvent les plaques religieuses de Lagash, d'Ur, de Nippur, le vase d'Uruk, certaines statuettes de Khafadjeh, etc..., etc... : il était donc normal que l'homme ne pût accéder à la prêtrise, dans la religion de la Mère Divine, qu'en se dépouillant de sa virilité. Plus tard, la nudité rituelle disparut peu à peu presque partout, et s'implanta la coutume des habits métamorphosants, qui identifiaient le prêtre ou la prêtresse à la divinité desservie : il suffit dès lors à l'homme de revêtir les ornements transcendants de la Grande Mère pour devenir un *efféminé* et être habilité à son sacerdoce.

Cette prêtrise des hommes déguisés en femmes a laissé de nombreuses traces dans l'ethnographie, par exemple dans le chamanisme, où il n'est pas rare que des garçons, se croyant possédés par le mana surnaturel de l'autre sexe, adoptent le vêtement féminin et prétendent être des filles. Ils passent pour particulièrement puissants, et sont très redoutés (voir Bogoraz, *Shootingtrip to kamchatka,* p. 75). D'après le P. J. Marquette (*Récit des Voyages et des Découvertes,* Albany, New-York, 1855, pp. 53 seq.), chez les Illinois et les Naudowessis, dans l'Amérique du nord, les *efféminés* assistaient à toutes les jongleries sacrées et à la danse solennelle en l'honneur de la pipe sacro-sainte (ou *calumet*), pour laquelle les Indiens témoignaient d'un tel respect qu'on pouvait en toute vérité la nommer « déesse de la guerre et de la paix, arbitre de la vie et de la mort ». Ils étaient, en outre, convoqués aux conseils; rien ne se tranchait sans eux, car ils étaient regardés comme des êtres surnaturels, ou manitous. — De leur

côté, les Indiens Sioux, Sacs et Renards, célébraient au moins une fois l'an une fête pour le *Berdache* ou *I-cou-cou-a,* c'est-à-dire pour l'homme qui, toute sa vie, avait été habillé en femme; c'était là un personnage sacro-saint, et un « homme-médecine ». Cette fête servait de couronnement à une grande danse initiatique, à laquelle prenaient part les jeunes gens qui avaient eu des relations intimes avec l'I-cou-cou-a (*Catlin North American Indians,* II, pp. 214 seq.).

Presque partout ce sacerdoce des *efféminés* s'est, à la longue, dégradé en sorcellerie, et, par surcroît, lié à des mœurs sexuelles contre nature. « Il advient fréquemment, écrit le Dr Bogoraz, dans l'ouvrage que nous venons de citer (pp. 74 seq.), que, sous l'influence surnaturelle d'un chamane, un jeune Tchoukihi de seize ans quitte soudain son sexe et se croie une femme. Il adopte un vêtement féminin, laisse pousser ses cheveux, s'adonne entièrement à des occupations de femme. Allant plus loin, ce contempteur de son sexe prend un mari dans le *yurt* et assume toutes les besognes qui incombent normalement à l'épouse, s'imposant une servitude volontaire, la plus contraire du monde à la nature. Il arrive ainsi très souvent que, dans le *yurt,* le mari soit une femme, et l'épouse un homme! Ces changements anormaux de sexe entraînent l'immoralité la plus abjecte dans la communauté, et semblent fortement encouragés par les chamanes, qui interprètent les cas de ce genre comme autant d'injonctions de leur divinité particulière. » — *C'est là au surplus l'une des voies habituelles pour devenir chamane.* — Beaucoup de tribus sibériennes possèdent des institutions du même genre (Jochelson, *Koryak Religion and Myth,* pp. 52 seq.). Les *Kéyev* des Koryaks, par exemple, sont tout à fait analogues aux *Koe-Kcuc* des Kamtchadales, qui portent des habits de femmes, accomplissent des besognes de femmes, occupent la position d'épouses ou de concubines, et sont regardés comme magiciens, devins, interprètes des rêves, etc..., etc... — Dans l'archipel malais, les *basirs,* des Dayaks, sont également des hommes qui font métier de sorcellerie et de débauche; habillés en femmes, ils interviennent dans les fêtes et sont mariés à des hommes (Schwaner, *Bornéo,* I, p. 186). — A Tahiti, les *manous* sont, eux aussi, des *efféminés* (Ellis, *Polynesian Researches,*I,pp.246, 248). — A Madagascar, les *Tsecats* croyaient de même servir les dieux en se transformant en femmes (De Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar,* Paris, 1661, p. 86). « Il y a, rapporte cet auteur, quelques hommes qu'ils appellent Tsecats, qui sont hommes effeminez et impuissans, qui recherchent les garçons, et font mine d'en être amoureux, en contrefaisans les filles et se vestans ainsi qu'elles, leur font des présents pour dormir avec eux, et mesmes se donnent des noms de filles,

en faisant les honteuses et les modestes... Ils haïssent les femmes et ne les veulent point hanter. » — En Afrique, les *efféminés* se découvrent chez les Ondonga (Afrique sud-occidentale), et chez les Diakité-Sarrakolais du Soudan français (Steinmetz, *Rechtsverhältnisse von eigeborenen Völkern in Afrika und Ozeanien*, 1903, pp. 38, 111, 333).

Nous ne croyons pas que les nombreux faits de ce genre puissent s'expliquer autrement que par la survivance, et la dégénérescence, des anciennes modalités sacerdotales, inaugurées par les hommes dans les groupes matriarcaux. Nous constatons ainsi une fois de plus que les « filles des hommes » furent au principe des plus lourdes aberrations qu'enregistrent les annales humaines.

Nous avons mentionné au surplus ailleurs la coutume initiatique si fréquente qui consiste à habiller les garçons en filles, et les filles en garçons, au cours des cérémonies rituelles. Cet usage, dont nous avons dit l'origine dans un autre travail, aboutit à faire ressortir avec plus de plénitude la puissance de la création liturgique terminale, qui *opère jusqu'à un changement de sexe*. Un mythe célèbre de l'antiquité, celui d'Heraklès et d'Omphale, prouve que ce travestissement sacré était de règle dans les rites archaïques. Il montre, en outre, que le garçon déguisé en fille se livrait à des besognes féminines. L'histoire d'Achille à Scyros apporte la même démonstration. Le déguisement est signalé aussi à propos de Leukippos, fils du roi d'Elide et amant de Daphné. Il intervenait dans la procession des *Oschophores* à Athènes, dans les *Endymatia* d'Argos, etc..., etc... L'ethnographie est donc bien, en l'espèce, la survivance et la dégradation de l'histoire et de la préhistoire.

LES TRAVESTISSEMENTS SACRÉS ET L'HOMOSEXUALITÉ.

L'habitude du travestissement, jointe à un autre usage initiatique qui consiste à donner pour guide ou mentor à un jeune novice un camarade plus âgé, déjà initié, a renforcé les modalités sacerdotales que nous avons mentionnées, et conduit ultérieurement, par dégénérescence progressive du sacré en profane, à des mœurs comme les suivantes : à Kadiak, on habillait certains garçons en filles, et on les élevait comme telles, en ne les dressant qu'à des besognes féminines, et en ne leur donnant pour camarades que des femmes. A dix ou quinze ans, on les mariait à quelque homme riche; ils recevaient alors le nom de *shoopan* ou d'*achnuchik* (Lisiansky, *Voyage round the world*, p. 199). C'étaient, on le voit, les anciens *efféminés* sacrés chus au rang d'efféminés profanes. — Chez les indigènes de la région de Kimberley, en Australie,

quand un jeune homme, en âge de se marier, ne trouve pas de femme, il prend un *choukadou,* c'est-à-dire un jeune garçon; les règles exogamiques doivent être observées en l'occurrence tout comme s'il s'agissait d'une épouse véritable; le *mari* doit notamment éviter à tout prix sa *belle-mère.* Le choukadou est un garçonnet de cinq à dix ans, en cours d'initiation; et son protecteur, ou *billalou,* joue auprès de lui le même rôle que jouait à Sparte l'*inspirateur* auprès de l'*écouteur*, l'*aimant* auprès de l'*aimé.* Les Australiens n'en repoussent pas moins avec dégoût toute idée de relations sodomiques.

L'homosexualité se présente bien, cependant, comme le résultat du complexe social que nous venons d'analyser. En certaines régions polynésiennes, par exemple aux Iles de la Société, elle est considérée comme se calquant sur les mœurs mêmes des dieux (Ellis, *loc cit.*, I, p. 258). Il en allait pareillement dans l'ancien Mexique (Las Casas, dans Bancroft, *The native races of the Pacific States of North America,* II, p. 467) : ce qui n'empêchait point de punir de mort ceux qui s'y livraient.

Pour entendre ces contradictions, il suffit de songer aux règles admises relativement à l'inceste : celui-ci constitue une abomination dans le domaine ordinaire, bien qu'il soit une modalité normale dans le domaine sacré (voir sur ce point notre ouvrage l'*Initiation Sexuelle et l'Evolution Religieuse*). Pareillement, l'homosexualité fut souvent envisagée comme inhérente aux rites, *c'est-à-dire à une période vécue au sein du sacré, mais comme strictement interdite par la suite.* Tous les cas mentionnés ci-dessus relèvent, en fait, de situations qui s'apparentent aux rapports initiatiques, ou qui s'y apparentaient au début, car le lien, en beaucoup de cas, est devenu très lâche; en Australie, par exemple, où les vieillards interdisent les délits contre nature aux novices dès qu'ils ont quitté le camp d'initiation, on n'en voit pas moins à l'occasion, chez les Chingalis (Australie du Sud), des hommes âgés, qui, au lieu de cohabiter avec des femmes, vivent avec des garçonnets de cinq à dix ans, qu'ils protègent jalousement (Ravenscroft, *Some habits and Customs of the Chingalee Tribe,* dans *Transactions Roy. Soc. South Australia,* XV, p. 122); en certains districts australiens ces jeunes enfants s'appellent des *mullawongas* (Purcell, *Rites and Customs of Australian Aborigines,* dans *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* 1893, p. 297). — C'est là prolonger jusqu'à la mort le temps sacré de l'initiation. L'on n'éprouve aucune surprise en face de telles mœurs lorsqu'on connaît la coutume indigène des *choukadou.*

Au Japon, vers le milieu du XIX[e] siècle encore, se rencon-

traient des maisons de thé où les *geishas* étaient de sexe masculin. C'était également la suite des lointaines coutumes initiatiques. En Canaan et chez les Hébreux, les *Qedêshîm*, dont parle à plusieurs reprises la Bible (I *Rois*, XIV, 24; XV, 12; XXII, 46; II *Rois*, XXIII, 7; *Job*, XXXVI, 14; *Deutéronome*, XXIII, 17) étaient des prostitués sacrés, de même origine; mais rien n'établit qu'ils s'habillaient en femmes. — En diverses localités du Pérou, les temples avaient pour prêtres de jeunes garçons, que les nobles, assurait-on, venaient rejoindre lors des fêtes (Cieza de Leon, *Segunda parte de la Cronica del Peru*, chap. XXV). Nous retrouvons, en l'occurrence, avec netteté le sacerdoce, comme inhérent aux rites initiatiques. Mais aucune indication, ici encore, ne prouve qu'ait été en cause une prêtrise de source féminine.

A Babylone, le code de Hammurabi mentionne, parmi les *prêtresses*, une personnalité singulière, la *zikrum*, autrement dit *le mâle*. Elle constituait le pendant *féminin* du *castrat* et de l'*efféminé*, avec cette différence *fondamentale* qu'elle n'exerçait aucune fonction dans le culte des divinités masculines. D'après E. Dhorme (*Les Religions de Babylonie et d'Assyrie*, 1945, pp. 212-213), il s'agissait d'une virago, tenant, parmi les prêtresses, le rôle de l'homme; sans doute portait-elle le costume masculin. Elle occupait un très haut rang, puisqu'elle est nommée immédiatement après l'*entu* (= grande prêtresse), en sumérien *nin-dingir* (= dame de dieu), et après la *naditu* (sumérien *sal-me*), dont on ignore le rôle exact, mais qui était vouée à l'antique *Vierge* Mère néolithique, au point que, même si elle se mariait, elle ne devait point avoir d'enfant, sinon par adoption ou par l'entremise d'une servante.

La masculinisation de la femme se diffusa infiniment moins que la féminisation de l'homme; elle ne répondait point, en effet, aux mêmes exigences religieuses (transformation du sacerdoce). Elle reposait uniquement sur des usages aberrants introduits dans les pratiques initiatiques; elle avait, d'autre part, pour base, dans les groupes de type amazonien, formés de femmes vivant séparées des hommes, l'utilité de posséder des personnes prenant sur elles les travaux masculins. Les femmes-hommes qui existaient chez certaines tribus brésiliennes rentraient dans cette dernière catégorie : elles s'abstenaient de toute occupation féminine; elles portaient leurs cheveux comme les hommes, allaient à la chasse et à la guerre; elles se fussent laissé tuer plutôt que d'avoir avec les hommes des rapports sexuels; chacune d'elles avait une femme qui la servait, et avec qui elle se disait mariée; toutes deux vivaient ensemble conjugalement (Magalhanes de Gandavo, *Histoire de la province de Santa-Cruz*, pp. 116 seq.).

— Des femmes-hommes similaires se découvrent chez certains Esquimaux, et, en Afrique, à Zanzibar. — Le plus souvent, toutefois, la masculinisation de la femme se manifeste simplement par l'homosexualité (Hottentos, Hereros, Inde, certaines îles malaises, etc., etc...); elle apparaît alors, dans son principe, comme la suite et la déviation des anciennes initiatives féminines. L'homosexualité n'est-elle pas en quelque sorte un rite dans les harems, qui, nous l'avons signalé ailleurs, prolongent les antiques sanctuaires des prostitutions sacrosaintes; ceux-ci eux-mêmes continuaient les cavernes ou les camps de réclusion initiatique.

Est-il, au demeurant, besoin d'ajouter que, dans l'ensemble, les pratiques homosexuelles ne relèvent que pour une part de l'explication sociologique. A divers égards, elles se rattachent à la psychophysiologie, puisqu'elles se rencontrent chez les animaux; lorsque est en cause l'inversion congénitale, c'est à la pathologie qu'elles ressortissent. Même quand elles rentrent dans le domaine de la sociologie, il s'en faut que soit toujours originairement en jeu une déviation de lointaines coutumes religieuses; c'est le plus souvent la cohabitation prolongée de personnes du même sexe qu'il faut incriminer. Mais il n'est pas douteux que les usages initiatiques les ont, chez beaucoup de peuples, consolidées, en les pourvoyant d'un caractère institutionnel régulier, et en les incorporant au sacré.

LA FONCTION SEXUELLE DU SACERDOCE.

Le sacerdoce des *eunuques* et des *efféminés* n'offrait certainement, dans son principe, aucune note d'immoralité. Il s'intégrait, selon toute vraisemblance, dans le plus noble ascétisme néolithique. Ce qui l'a dégradé, ce sont les rites phalliques dont il devint peu à peu inséparable. Ces rites eux-mêmes, nous l'avons exposé maintes fois, ne présentaient, au début, rien que de très élevé, puisqu'ils se proposaient de restaurer l'unité dynamique de l'être humain, antérieure à la dissociation spatio-temporelle. Ils constituaient une union sacrosainte, une hiérogamie, autrement dit un sacrement véritable, de tous points analogue au mariage chrétien. La dégradation se manifesta de deux manières : 1° à un premier degré, par la prostitution sainte, qui, dans les groupes matriarcaux, astreignit la femme à se faire déflorer par un personnage sacré différent du mari, et qui, d'autre part, transforma en courtisanes les jeunes filles durant leur période de réclusion initiatique; l'on aboutit ainsi au *sacerdoce de prostitution,* qui fut celui des « saints » et des « saintes » (la *qedêshâh* des Sémites occidentaux, la *qadishtu*

akkadienne, la *qadiltu* assyrienne, etc...); après avoir constitué une liturgie initiatique, dont l'union sexuelle était le couronnement, la hiérogamie tourna en simple luxure; certaines « îles de femmes » semblent toutefois, en divers pays, avoir conservé très longtemps aux rites un certain caractère divin; — 2° à un second degré de dégénérescence, l'on glissa vers les pratiques sodomiques, du fait que les *eunuques* et les *efféminés, étant identifiés ontologiquement à des femmes, devaient se comporter comme telles au cours de la liturgie phallique.*

L'on pressent ainsi, une fois de plus, de quelle manière des usages initialement pleins de grandeur se sont insensiblement dénaturés, et mués en débauche. Dans tout le domaine du matriarcat s'enregistrent des régressions du même ordre, tenant à ce que la civilisation féminine bouleversait, sur beaucoup de points, l'ordre des choses et allait à l'encontre des lois de la nature. Il importait néanmoins de ne pas omettre, dans une vue d'ensemble sur le sacerdoce antique, la *fonction sexuelle* des prêtres et des prêtresses, avec les diverses aberrations dont elle s'accompagne; cette fonction, qui a persisté jusqu'à nos jours dans l'ethnographie, n'avait rien de « magique »; elle découlait en droite ligne des rites religieux néolithiques et se confondait, originairement, avec la *fonction initiatique.*

LA MASCULINISATION DU SACERDOCE FÉMININ PAR UN CHANGEMENT DE SEXE INTERVENU AU SEIN DU SACRE.

Dans les sociétés où la théocratie garda une influence suffisante, la masculinisation du sacerdoce féminin s'opéra par la même voie que la substitution d'un *dieu* à la *déesse* matriarcale. L'adolescent qu'initiait la Mère divine s'imprégnait de la substance de celle-ci; et, comme conséquence normale, il en prenait le nom (ce dernier se confondant alors avec l'essence). L'on en vint ainsi à avoir *des hommes* portant le même nom que la Grande Mère. En Chaldée, par exemple, des jeunes gens furent *Anou,* vocable qui désignait sans nul doute, à une date lointaine, en Mésopotamie comme chez les Celtes, non une divinité *mâle,* mais la *Nourrice* des rites matriarcaux (celle qu'on nommait Anna, Innina, Innnni, l'Anna Purnâ de l'Inde, l'Anna Perenna de Rome, etc.). *Anou* ou *Anu* se retrouve encore de nos jours dans la toponymie de Grande-Bretagne; et, dans notre Bretagne armoricaine, elle est devenue Sainte Anne. L'on eut peu à peu, par cette voie, chez les Sumériens, à Uruk, le grand dieu du ciel *Anou,* au lieu de la Mère céleste de ce nom, en même temps que,

parallèlement, le sacerdoce était confié à des hommes. Le plus vénérable temple d'Uruk continua, au surplus, de s'appeler E-anna (= Maison d'Anna), et resta la demeure de l'antique Anou féminine, nommée aussi Nanâ, Ninni, Nin, Irnina, Irnini, et ultérieurement, en akkadien, Ishtar. — En Grèce, *Heraklès* (la Gloire de Hera) se masculinisa très anciennement par le même processus; et, de son côté, *Hê Phaistos* (= la Brillante), cessant de désigner la Mèré Divine lunaire, devint le dieu *Hêphaistos*.

En ce qui concerne le célèbre dieu sumérien Sin, le cas est un peu moins net, parce qu'il s'est produit un changement de vocable. Il n'en est pas moins vrai que l'appellation primitive du dieu-lune d'Ur fut *Nanna,* ce qui l'identifie incontestablement à une Mère néolithique. Ultérieurement, les Sémites akkadiens forgèrent le mot *Nannar,* qui se traduisit par *lumineux,* et servit d'autre désignation à *Sin.* Quant à ce dernier vocable, il proviendrait, d'après Thureau-Dangin, de *En-zu,* qu'on lisait *Zu-en* (d'où Si-in, Si-en-nu). C'est donc grâce au dieu oiseau Zu, à l'oiseau du ciel, à l'oiseau-tempête, à l'oiseau *grand prêtre* (= *en*), que se serait effectuée, en l'occurrence, la masculinisation. Nous avons dit ailleurs l'antique importance rituelle de l'homme-oiseau, personnage céleste à la fois antagoniste et complémentaire de l'homme-serpent; l'un et l'autre, également sacrés, jouaient un rôle de premier plan dans les rites initiatiques de Chaldée.

Relevons, en outre, que le dieu soleil Shamash se nommait *Babbar,* lorsque était en cause le *soleil levant.* Son temple, à Sippar, s'appelait d'ailleurs E-Babbar (maison de Babbar); à Larsa également, où l'astre diurne était vénéré sous la désignation sumérienne d'*Utu,* le temple était connu officiellement comme l'E-Babbar. Nous avons donc très probablement affaire, ici encore, à une ancienne Mère néolithique, à une *Baba* (vocable aussi courant que Nanna, Anna, Mamma ou Mamie pour désigner la Grande Déesse du matriarcat). Cette Baba de Sippar et de Larsa s'est masculinisée, tandis que la Baba de Lagash, rendue célèbre par Goudéa, est restée Mère Divine, et a continué de résider dans son *E-ninnû,* où elle pratiquait l'union hiérogamique avec Ningirsu.

Ces divers exemples montrent que, dès une distante époque, l'évolution du sacerdoce féminin en sacerdoce masculin s'appuya sur un transfert de sexe, effectué au sein même du sacré, grâce aux rites initiatiques. Quelques siècles plus tard, ce changement était totalement oublié, et l'on était persuadé d'avoir affaire à des divinités qui n'avaient jamais évolué. Seule la méthode comparative permet présentement de rétablir la vérité des faits.

Les cas de ce genre offrent ceci d'intéressant que le prêtre

n'est plus contraint de se déviriliser. C'est lui, au contraire, qui impose son sexe au sacré; par là même, il restreint peu à peu l'empire et l'emprise de la Mère Divine; il refoule le matriarcat.

On voit fréquemment, dans l'antiquité et l'ethnographie, de jeunes garçons ou des adolescents en compagnie de la Grande Déesse. C'est là, essentiellement, une scène d'initiation : le groupe Aphrodite-Adonis en fut une représentation schématique dans les derniers siècles du paganisme classique. Ces figures nous permettent d'entendre l'évolution envisagée dans la présente section de notre travail.

N'oublions pas, au demeurant, que la divinité lunaire du matriarcat fut très souvent flanquée de deux enfants célestes; la lune claire ou ascendante, et la lune obscure ou descendante. Dans les communautés bipartites ou dualistes, ces enfants, qui étaient primitivement de sexe féminin, présidaient chacune à l'un des sous-groupes constitutifs de l'ensemble. Quand se déroula le processus initiatique dont nous traitons, ce sont elles qui d'abord se masculinisèrent, sous l'influence de l'attraction théocratique. La transformation du sacerdoce féminin s'accomplit ainsi sans bouleversement, par glissement insensible; la lune fut le plus utile des points de rencontre entre les « fils de Dieu » et les « filles des hommes ». Ce n'est nullement un hasard que la famille d'Abraham, les Térachites, ait relevé primitivement de la divinité lunaire.

L'INVESTITURE PAR HIÉROGAMIE.

Il va sans dire que les jeunes gens initiés par la Mère Divine, lorsqu'ils ne perdaient point leur sexe par intégration dans le mana transcendant féminin, accomplissaient avec elle l'union hiérogamique : le sacrement phallique couronnait la liturgie des initiations. L'établissement de cette coutume eut une extrême importance : c'est elle qui dépouilla peu à peu la divinité néolithique de son caractère fondamental de *Vierge* Mère. La Mamma, la Nanna, la Baba, etc..., eut désormais un parèdre. Elle devint l'*épouse* ou la *concubine* de son « fils », puis, fréquemment, sa sœur. C'est ainsi, par exemple, que la Mère Divine Isis, de source lunaire, fut à la longue tenue pour la sœur et la femme d'Osiris, qui était primitivement son enfant (il s'identifiait à la lune claire ou ascendante). Le dieu égyptien Min, toujours représenté comme ithyphallique, était appelé officiellement « le taureau de sa mère », en même temps que l'*enleveur des femmes* et le *seigneur des filles :* ce qui indique clairement la fonction sexuelle remplie par ses prêtres ou ses hypostases humaines. Il n'est pas douteux que ce dieu fut originairement un person-

nage sacrosaint ayant pour rôle de procéder, dans la caverne sacrée d'une hauteur, à l'union sexuelle divinisante, et c'est d'abord avec sa mère — autrement dit avec la femme en qui s'incarnait la Mère transcendante — qu'il célébrait le rite. Les effigies de Min montrent fréquemment, derrière son image, une chapelle taillée dans un rocher pointu : ce sanctuaire n'est autre que l'antique grotte dans laquelle se pratiquait, au début, la liturgie locale de sexualité. Le nom de Min (racine MN) indique, au demeurant, que nous sommes en présence d'un personnage initialement apparenté à la lune (Men). Nous avons approfondi cette question ailleurs.

Dans l'ancienne Chaldée, nous constatons, d'après les célèbres documents de Goudéa, à Lagash, que la Mère Divine, appelée, en l'occurrence, Baba, était figurée par la reine, et que le dieu Ningirsu (l'ex-grand initiateur du pays) était représenté par le roi. Parmi les présents offerts par Goudéa au temple nouvellement bâti, figure en bonne place le lit, posé « dans le lieu qui inspire la crainte » (c'était le saint des saints, l'endroit inaccessible et inviolable, l'*abaton* des Grecs); sur ce lit, nous signale un texte, Baba « s'accroupissait » avec Ningirsu, tandis que se déroulaient des sacrifices et que se répandaient des libations. Nous voyons ici avec netteté : *a*) l'antique Mère ravalée, par le rite hiérogamique, au rang d'épouse; *b*) le rôle de la reine comme hypostase et prêtresse de la divinité féminine; *c*) le rôle du roi comme hypostase et prêtre du dieu; *d*) l'union sexuelle de la reine et du roi identifiée à l'unité dynamique de la déesse et du dieu au sein de l'univers transcendant; *e*) le sacrement de sexualité ou union hiérogamique *comme partie centrale* des cérémonies religieuses; *le lit devient le véritable autel,* l'endroit surnaturel où la terre se fond dans le ciel, *le lieu par excellence du culte.*

A l'origine d'un tel état de choses, se situe indubitablement l'initiation des jeunes gens par la Mère néolithique. Ningirsu était alors le « Grand Chasseur », qui rabattait ou entraînait les néophytes vers le « monde souterrain », c'est-à-dire vers la caverne ou le camp initiatique. Ce « monde souterrain » est devenu peu à peu l'*E-Ninnû,* en d'autres termes la *Maison des Cinquante,* attendu que ce dernier chiffre, en Chaldée comme ailleurs, exprimait la *totalité* des novices *de même sexe* constituant une « classe d'âge ». Cette *Maison des Cinquante,* analogue à ce que fut ailleurs la *maison des hommes,* le *club des hommes,* l'*andreion,* le *prytanée,* puis la *regia,* a évolué ultérieurement en *temple;* quand les rites initiatiques s'amenuisèrent ou cessèrent, elle servit, en effet, de *sanctuaire* à l'ex-initiateur Nin-girsu, mué en entité divine. Ainsi s'explique l'appellation, de prime abord incompréhensible, attribuée au

célèbre lieu saint du Baal qu'adorait et représentait Goudéa. — Notons au surplus que la désignation de *Ninnû* (cinquante, akkadien *Hansha*), s'appliquait également, en Chaldée, au grand dieu Enlil, nommé par ailleurs la Grande Montagne (Shadû rabû), et à Ninurta, un autre « Chasseur » initiatique, devenu, par métathèse, *Ninrut, Nimrut,* le *Nemrod* biblique.

La confusion du début entre le sacerdoce et la royauté, comme fruit du séjour dans le monde souterrain et de l'initiation, eut pour résultat, même quand fut instituée la prêtrise professionnelle, que l'investiture du roi s'effectua par une hiérogamie avec la Grande Déesse. Pour régner, le monarque, en beaucoup de lieux, devait *épouser sa Mère* (chez d'autres peuples, il se contentait de s'asseoir sur ses genoux et de la téter : l'ancienne notion matriarcale de *maternité* gardait ici la priorité). Par cette voie, nous l'avons vu ailleurs, s'entend le fameux inceste d'Œdipe, qui fut, dans sa réalité, un simple rite d'accession royale, et un inceste *ontologique,* sans aucun rapport avec les broderies du freudisme. — Il va sans dire que ce rite hiérogamique faisait du souverain un détenteur éminent du sacerdoce, en même temps qu'un roi.

Les *géants,* qui furent assez souvent des rois-prêtres, appartiennent, nous l'avons signalé plusieurs fois, au cycle culturel du matriarcat. Leur gigantisme était essentiellement *rituel,* et tenait : 1° au port d'une tête animale sacralisante, qui surmontait la tête humaine; plus tard l'exhaussement de la stature fut produit par le port d'un masque, ou d'une armature métallique; 2° en second lieu, des *constructions sacrosaintes,* de bois, de pierre, ultérieurement de métal, furent identifiées ontologiquement à la personnalité géante; elles étaient soit mobiles, soit fixes; elles atteignirent parfois de vastes dimensions, et ce sont celles-ci qui furent, suivant la règle, attribuées au géant que l'on confondit avec elles; c'est ainsi qu'Antée avait soixante-quatre coudées, et que le corps de Tityos couvrait neuf arpents, en d'autres termes au moins quatre hectares; ces vastes constructions servaient de caverne ou de camp initiatique : le géant, personnage alors divin, recevait les novices dans ses entrailles, où il les transsubstantiait en son essence; nous avons nommé *Digesteurs divinisants* les individualités transcendantes de cette sorte. — La tradition antique relative à Antée offre un bon exemple de l'investiture accordée au roi-prêtre géant — qui était en même temps, à l'occasion, un guerrier — par la Mère Divine; *toutes les fois qu'Antée reprenait contact avec la Terre-Mère, il recouvrait des forces; c'est pourquoi Heraklès parvint difficilement à l'éliminer.* Il s'agit, sans nul doute, de rites accomplis par le géant après chacune de ses défaites, rites grâce auxquels son pouvoir lui revenait; nous ne nous trom-

pons vraisemblablement pas en envisageant ici des unions hiérogamiques avec la femme sacrée en qui s'hypostasiait l'antique Mamma. Le récit ajoute qu'Heraklès, après avoir triomphé d'Antée par trois fois, l'étouffa *en l'air*, en l'empêchant de toucher *la terre* : c'est manifestement là la transcription d'un *drame sacré*, montrant en œuvre, d'une manière schématique, la victoire du héros grec. En fait, il est probable qu'après un *troisième* échec, le géant n'avait plus le droit de se faire introniser de nouveau grâce à l'union hiérogamique. C'est donc une procédure régulière qui était en cause. Le triomphe d'Heraklès fut, dès lors, avant tout, l'inauguration d'un nouveau facies culturel dans un coin de Libye; des modalités politiques et juridiques moins barbares furent établies; la Mère Divine recula. Antée, ne l'oublions pas, était un coupeur de têtes; son grand rêve était de construire un temple avec des crânes humains, — idéal qui s'est perpétué jusqu'aux temps modernes chez les peuplades matriarcales de l'ethnographie. Pour le demeurant, c'était une personnalité sanctissime, qui présida à la fondation de Tingis, sur le détroit de Gilbraltar. Son exemple est une parfaite illustration de la piété très sincère mais dégénérée propre à la civilisation féminine; il met en relief les luttes civilisatrices qu'eut à soutenir la théocratie; il montre, en outre, qu'à partir d'une certaine date les sacrifices humains se greffèrent, dans le matriarcat, sur les combats initiatiques.

L'INVESTITURE ROYALE DANS L'ANCIENNE CHALDÉE.

Dans la Chaldée ancienne, on constate que les rois, qui étaient, répétons-le, des rois-prêtres, étaient investis du pouvoir par trois divinités principales :

1° Par la Mère (Baba), ou la Nourrice, divine (Innina, Nânî, Ishtar) : c'est ainsi qu'Eannadu se déclare l'*époux chéri d'Innina* et se dit investi de la royauté de Kish par *Innina qui l'aime*. C'est Ishtar qui tire Sargon l'ancien (Sargon d'Akkad) d'une condition modeste pour l'asseoir sur le trône. C'est elle également qui va chercher *dans les montagnes* Assurnasirapli et l'installe sur le trône d'Assyrie. Elle est « celle qui donne le sceptre, le trône, les années de règne à tous les rois ». Une peinture de Mari la représente dans l'exercice de cette fonction; elle investit le roi, en lui offrant le bâton et le cercle qui sont les insignes du pouvoir.

2° Le dieu Sin appelle, de son côté, les hommes à la royauté et leur donne le sceptre, de même d'ailleurs qu'il les dépouille du trône. Le roi est « la semence de royauté que le dieu Sin (En-zu) a créée ». Le dieu-lune est, par excellence, le « seigneur de la couronne » : le premier quartier de l'astre

nocturne n'est-il pas assimilé, par le Poème de la création (*l'Enuma elish*) à une demi-couronne dessinée dans le ciel? Lors de la pleine lune, c'est, au contraire, la couronne entière qui resplendit. — Lorsqu'on se souvient que le dieu-lune Sin (En-zu, Zu-en) fut d'abord, à une date lointaine, la Mère Divine Nanna, l'on se rend aisément compte que l'investiture est ici foncièrement *de même source* que celle du paragraphe précédent. Sin a pris tout naturellement la suite de la Déesse matriarcale.

3° Le maître suprême du pouvoir, dans le panthéon chaldéen définitif, est Anou (ou Anum); c'est lui qui détient les insignes de la royauté, et en investit les hommes. Le sceptre, le diadème, la coiffe, et la houlette du pasteur des peuples sont, dans les cieux, devant lui. Un vocable spécial, *Anûtu,* désigne au surplus la *dignité d Anou,* la prérogative suprême de celui qui est le Roi des dieux et le Roi du Monde. — Comme c'est le cas pour Sin, la puissance royale provient évidemment, en l'espèce, de ce que le dieu Anou a succédé à la Mère Anou. Mais la suréminence de ce Maître souverain est telle qu'elle déborde manifestement pareille explication. Nous sentons nettement ici l'intervention d'un autre facteur, qui a *transformé le fait en droit,* et élevé *théologiquement* l'évinceur de la Mère Divine au sommet de la hiérarchie céleste. Ce facteur, c'est, sans nul doute, l'*influence théocratique;* c'est à elle qu'Anou doit de s'être identifié au plus haut dirigeant du sacerdoce, au Seigneur de l'Olympe, au Roi-Prêtre par excellence de la terre.

Ce bref aperçu met en lumière, sous un nouvel aspect, d'une part la *dualité* introduite par l'opposition des « filles des hommes » (civilisation féminine) et des « fils de Dieu » (civilisation masculine théocratique), d'autre part le refoulement progressif, après le néolithique, de la divinité matriarcale.

SURVIVANCES SACERDOTALES DU MATRIARCAT.

Celle-ci n'en subsista pas moins, pleine de sève, chez de nombreux peuples, ainsi que l'attestent à la fois l'histoire, l'ethnographie et le folklore. En Europe, les *fées,* ou les personnalités analogues, sont la dégénérescence des prêtresses-reines anciennes. Si elles se retrouvent fréquemment par trois, c'est qu'elles incarnaient à l'origine la Mère Divine et ses deux enfants célestes : voilà pourquoi l'une d'entre elles, correspondant à la lune claire, ascendante ou bénéfique, était la *bonne fée,* tandis qu'une autre, répondant à la lune obscure ou descendante, était tourmenteuse et maléfique. Elles se spécialisèrent fréquemment dans la *voyance;* et c'est à titre

de prophétesses qu'elles intervinrent pendant des siècles lors des naissances ou des mariages. Elles churent finalement, suivant la loi générale de dégradation, au rang de sorcières. Après avoir occupé une place insigne dans les initiations rustiques (source des « contes de fées »), elles figurèrent dès lors dans les *sabbats*, où elles accomplirent l'antique liturgie hiérogamique avec le « Diable », qui n'était rien d'autre, lui, que le Grand Chasseur ou le Grand Initiateur du paganisme, l'équivalent de Ningirsu et de Ninurta (Nemrod). L'on suit avec netteté, en l'espèce, la survivance et la régression de certaines modalités sacerdotales et royales inhérentes au distant matriarcat (1).

(1) Si l'on ignore le lointain sacerdoce des castrats, nombre de faits historiques deviennent malaisément explicables : par exemple, le rôle insigne joué, dans l'empire byzantin, par les eunuques, envisagés comme des anges, seuls digne d'approcher le ba ileus, reflet terrestre de la lumière divine. De même, l'on ne comprend qu'avec difficulté les chanteurs mutilés de la Rome papale si l'on songe qu' ls continuaient de distants prédécesseurs, exerçant, comme le *Kurgarû* chaldéen, une fonction liturgique. L'ancien usage, consistant à s'a surer qu'un pape nouvellement désigné possédait sa virilité — usage dont l'authentic té est en général admise et qui se lie à la légende de la papesse Jeanne — n'a pu d'ailleurs s'instaurer que par réaction contre le sacerdoce des eunuques.

En ce qui concerne les prêtres dégu sés en femmes, leur importance historique, totalement oubliée de nos jours, est attestée par beaucoup de récits. C'est ainsi que l'Inde nous montre Vishnou se travestissant en déesse pour reprendre aux « démons » le breuvage d'immortalité, qu'il rapporte ensuite chez les dieux. Dans un ouvrage qui paraîtra prochainement (*La Mythologie et l'Histoire*), nous avons étudié ce thème, qui se rencontre, sous une forme plus ou moins dégradée, en quantité de pays. Il se réfère, schématiquement, à l'évolution que nous avons mentionnée dans le précédent article, et il en fait très clairement saillir la portée. L'idée fondamentale est : *a*) qu'il ne faut point abandonner le sacré aux « filles des hommes » et à leurs enfants, les « géants », — *b*) que, jadis, pour le leur reprendre les « dieux » ou « fils de Dieu » ont dû se déguiser en prêtres-es.

Dans *Le Sacerdoce à travers les âges* (Edit. de La Colombe) nous examinons d'autres modalités singulières du sacerdoce.

UNE LITTÉRATURE D'AGRÉGÉS

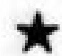
par RAOUL AUDIBERT

Puisque tout le monde écrit (ce que savent bien les « lecteurs », héros lassés et persévérants des maisons d'édition, qui supportent le premier choc de l'énorme marée des manuscrits), pourquoi le professeur n'écrirait-il pas? Il a, pour le faire, le sentiment d'une bonne conscience littéraire, formée aux meilleurs auteurs, armée, grâce à Dieu, d'une correction évidente de style et flattée secrètement par la rédaction de ses vieilles dissertations sorbonnardes. Aussi bien, le professeur a-t-il toujours écrit et les quinze Académies sont peuplées de manuscrits distingués, mélancoliques et refusés. Refusés? Même pas. Car le plus souvent la faculté d'auto-critique, hypertrophiée par le métier, et la peur du juge, châtiment de tant de copies par soi-même jugées, ont bientôt laissé retomber, chez le professeur, cette crise d'impudeur et de narcissisme nécessaire au fait d'écrire. Un sens extrême de la relativité lui a appris qu'on n'est pas un écrivain par la seule raison qu'on a « tout ce qu'il faut pour écrire ». Les choses ont été remises à leur vraie place — la velléité de roman comme l'idée de poème — et le manuscrit fourré au tiroir d'où il n'est plus tiré que pour des lectures lucides et désabusées. Il y a toujours eu ainsi beaucoup de Dominique chez les professeurs.

Or voici que, dans la génération actuelle (et qu'on appellera plus tard, je pense, la génération des Arts décoratifs parce qu'elle a eu en gros vingt ans en 1925, l'année où une Exposition fameuse et déterminante concrétisait pour elle pas mal de tendances éparses dans l'air intellectuel) une forte équipe universitaire se fait jour, qui ne garde plus ses manuscrits au secret mais se manifeste, parfois au premier plan, dans la lumière la plus vive et la plus remuante et contribue pour une bonne part à infléchir le cours, à modifier le ton des lettres françaises, au moins dans le domaine du roman.

Thibaudet, qui aimait bien les formules, dirait sans doute ici : *Montée des agrégés*. Sa formule serait à la fois juste et fausse comme toutes les formules. C'est que tous ne sont pas officiellement agrégés dans l'équipe universitaire de 1925 et

si Sartre et Simone de Beauvoir le sont, si Julien Gracq et plusieurs autres le sont aussi aux alentours des *Temps Modernes*, il aurait fallu voir avec quel détachement souverain et définitif Thierry Maulnier apprit son échec, l'an 1931, un jour que nous jouions aux boules comme Jean Paulhan. Et Roger Vailland, prix Interallié 1945 (*annus mirabilis* pour les universitaires puisqu'un agrégé de Mulhouse y avait le prix Goncourt et Henri Bosco, professeur marocain et d'ailleurs plus âgé, le Renaudot), n'a jamais préparé le concours, bien qu'il ait fait trois ans de Khâgne. Et je ne me rappelle plus si Paul Gadenne a persévéré après nous avoir quittés. Et Saint-Cloud et son professorat fournissent autant à la jeune littérature que la rue d'Ulm ou la Sorbonne. Mais cette qualification agrégative et générale résumerait du moins fort bien le caractère commun d'un bon nombre d'écrivains actuels qui est d'avoir été formés par la Khâgne ou par tout autre entraînement scolaire, d'être souvent sortis du service actif dans les collèges plutôt que des cafés d'autrefois et d'un quartier latin sans concours et de garder de tout cela une certaine marque qui ne trompe pas quand on la flaire. C'est bien une « littérature d'agrégés » devant quoi on se trouve alors.



Il n'est pas question ici du domaine de la critique et, plus généralement, du journalisme politique ou littéraire. Depuis La Harpe et Fontanes, l'Université y a toujours été présente. Tout au long du XIXe siècle, le même Thibaudet l'atteste dans sa *Littérature* lorsqu'il enregistre par des formules, authentiques cette fois : *primauté des professeurs, déclin des professeurs*. Avec lui, Louis Gillet et André Bellessort sont les derniers et plus remarquables témoins disparus de cette espèce. Aujourd'hui elle occupe encore normalement la province critique ou journalistique : le polyvalent Thierry Maulnier lorsqu'il s'y tient, Armand Hoog, Caillois, C.-A. Magny, Aron, Merleau-Ponty, Jean Blanzat, Paul Guth (pour ne citer qu'au hasard) la perpétuent. Dans l'intervalle des hommes comme Géhenno, René Lalou et, beaucoup plus proche des premiers par l'âge, Raymond Las Vergnas témoignent de sa continuité. Mais ce qu'il y a au contraire de remarquable dans le cas présent, c'est l'irruption véhémente et réussie des professeurs dans le vrai monde de la *création* littéraire, du poème au roman en passant par le Théâtre, en tout lieu, en tout genre. C'est là qu'ils ne sont plus des Dominique mais plutôt des Rastignac conquérants et assurés.

★

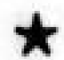
Le palmarès n'est pas annuel pour eux. On y verra clair dans vingt ans seulement. Pour l'instant on ne peut qu'avancer des éléments d'explication au phénomène et qu'éclairer par le dedans l'attitude de ces professeurs entrés en littérature.

Une fois le bilan fait, j'imagine que les manuels de l'avenir pourraient ainsi rapporter la chose. Il y eut d'abord, diront-ils, le fait d'ordre économique et social que, la vie devenant difficile et le monde des lettres perdant progressivement ses frontières heureuses, plus encore qu'au temps de Péguy et d'Alain Fournier, un grand nombre de jeunes gens brillants et destinés à l'esprit, au lieu d'attendre librement et longuement comme jadis l'appel de la littérature, se rassemblèrent dans des classes à concours et préparèrent comme un en-cas un métier sans charmes pour eux mais assez ouvert à l'évasion. Or, à cette date, — fait capital auquel on ne songera jamais assez — deux maîtres exceptionnels les enseignèrent d'une façon merveilleusement propre à former l'intelligence et le goût en dehors des vieilles normes et des antiques attitudes : l'un, à Louis-le-Grand, était Bellessort, l'autre, à Henri-IV, Alain. Dans des domaines différents leurs cours, aérés et prodigues, parlaient de tout, conduisaient à tout, et n'oubliaient que les choses desséchantes. Pour eux, qui étaient déjà des écrivains, les élèves étaient tentés de transformer toute copie en essai et ils se sentaient narquoisement soutenus dans cette manie d'écrire.

En même temps, lorsqu'ils sortaient de leurs Lycées, ils trouvaient le Montparnasse de la belle époque, la meilleure N. R. F., la surprise de Joyce et de Faulkner : jamais, dans les classes, on ne songea moins aux vieux classiques étudiés de la façon traditionnelle et plus aux livres vivants. Enfin, pendant leurs années d'études, ces jeunes gens assistaient à la réussite exceptionnelle de deux agrégés, dont l'un avait enseigné jusqu'à son dernier poste à Nice où il avait connu la « douceur de la vie » et dont l'autre n'avait utilisé son agrégation d'allemand que pour entrer dans la diplomatie et aux Réparations en Turquie : ils s'appelaient Jules Romains et Jean Giraudoux. Tout devenait ainsi pour leurs cadets attirance et exemple; tout contribuait à développer chez eux le rêve de l'écrivain, inhérent à la jeunesse, mais autrefois moins actif et moins véhément dans le groupe des bêtes à concours. Aussi, lorsque après 1930, ils furent éparpillés dans les provinces, les meilleurs et les plus forts d'entre eux, au lieu de se laisser prendre par le métier et de devenir de petites usines à leçons particulières, préférèrent vivre à leur guise, en marge des collègues, et surtout écrire, le regard fixé sur Paris où ils

avaient laissé des mythes, une camaraderie compliquée, le souvenir de leurs promesses mutuelles. Leurs premiers ouvrages parurent en 1936. Les lycées parisiens où Jean Zay les avait nommés cette même année (ou à peu près) les rapprochèrent de leur but.

Puis la guerre vint, avec le soudain vieillissement des choses d'avant, les places laissées vides par le silence et les retraites de l'occupation, un grand brassage des valeurs. Pour ceux qui avaient la chance de n'être pas prisonniers la brèche était ouverte. Au milieu des médiocrités ou des infamies collaborantes, chacun de leurs livres marqua, même si on ne l'aimait pas tout à fait. Et, comme ils furent irréprochables dans leur conduite et souvent même activement résistants, les années 44-45, au moment des retours et des reprises, les trouvèrent au premier plan. Ils furent alors rejoints par un groupe de prisonniers, leurs anciens camarades parfois, qui ramenaient des camps, où l'on eut hélas! le temps d'écrire, les manuscrits de l'exil. C'est ainsi que l'équipe des professeurs prit sa place. Tout ceci a l'air d'un conte. Les témoins de la génération, s'ils y songent, en pourront dire la vérité. Autre chose encore : ces professeurs avaient du talent. Mais il a fallu d'abord comprendre comment ils ont eu le goût et l'occasion de le montrer.



Quant à la façon dont ils s'en servent et qui donne à leurs livres ce je ne sais quoi qui les fait reconnaître, elle s'explique par deux attitudes opposées dont la contradiction est curieuse.

La première règle est en effet pour eux de paraître le moins possible professeurs dès qu'ils écrivent. C'est un fait que les universitaires mâtinés d'écrivain rencontrent toujours deux patrons qui se trouvent par hasard tous deux poètes. Il y a le type Mallarmé et le type Eugène Manuel. Le premier fut très peu professeur et songea avant tout dans sa création artistique à s'éloigner de l'atmosphère entourant ses heures de Condorcet. Le second, d'ailleurs inspecteur général, respire pour l'éternité (lorsqu'elle le lit) la férule, le bien pensé et la correction du devoir français dans son moindre vers : il y gagna en son temps l'Académie. Il faut bien le constater : même en dehors du monde poétique, c'est au type Mallarmé que, par leur refus de traîner derrière eux leur métier et sa marque, se rattachent unanimement les professeurs d'aujourd'hui. Leur désir de débarbouillage se traduit seulement d'une autre façon qui est bien de notre époque. De là, dans le choix du sujet, du ton, des milieux, des épisodes, dans la langue et le dédain des conséquences toute une manière affranchie de rejeter les contraintes, d'afficher une morale et un style

propres à effaroucher les associations de parents d'élèves. Jamais mieux que dans leur groupe ne se retrouvent, par exemple, les habitudes de violence et d'audace du roman présent et aussi la surenchère des titres : les deux têtes sartriennes, auxquelles on songe naturellement, n'ayant pas en ceci de privilège exclusif. Etiemble avec son *Enfant de chœur;* Georges Magnane et quelques autres sont là pour réclamer en ceci leur part.

Cependant, alors que cette première attitude tend à faire naître chez le commun des lecteurs — et non chez ceux qui les connaissent — un étonnement sur l'origine première de l'écrivain, leur passé universitaire et l'indéfectible sérieux de leurs études s'attachent au contraire à eux dès qu'on envisage la façon dont ils considèrent l'œuvre et sa portée. Jamais de littérature gratuite ni de véritable jeu, chez eux. Jamais le simple enchantement de raconter et de créer pour la vie. Mais toujours une pensée tendue, un constant contrôle intellectuel, le désir de faire quelque chose de « valable » et qui puisse intéresser non pas le lecteur innombrable mais leurs égaux par l'esprit et la formation. De là, chez les uns, la présence en filigrane de toute une philosophie, certainement estimable, mais qui, commandant les épisodes ou les répliques, contamine inutilement le récit. De là, chez l'autre, le désir d'une tragédie trop sèche et trop armée de pensée, et chez celui-ci encore des inventions techniques qui ne se comprennent qu'en vertu d'une théorie sur le mécanisme de l'intelligence, et chez les deux agrégés-députés-noirs-poètes, Sengkor et Césaire, les plus hautes obscurités du poème. N'est-ce pas, au surplus, l'un de ces professeurs qui somme le critique de ne juger le romancier qu'en fonction de sa métaphysique?

C'était déjà vrai pour Proust, mais une ou deux idées sur le temps et la mémoire suffisaient à Pierre ou Paul pour y trouver son plaisir. Il en va bien plus philosophiquement aujourd'hui et les agrégés de l'équipe sont en grande partie responsables de cette déviation où se reconnaît leur premier état. Ceci n'enlève d'ailleurs rien, on le répète, à leur talent qui est grand et parfois assez démoniaque pour faire accepter avec tant d'intérêt par ce détour la substance des cours qu'ils ne professent plus. Mais on regrettera toujours que leur mue reste inachevée et que, passés dans l'autre camp, ils n'aient pas accepté d'y jouer le jeu de la pure et simple littérature. Ce sont des clercs qui n'ont pas assez trahi.

UN DÉJEUNER SOUS L'OCCUPATION[1]

par HENRI QUEFFÉLEC

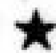
La concierge entr'ouvrit la porte pour signaler à Mme Pierrat qu'elle se trompait : *ils* ne rendaient le courant qu'à onze heures et demie! La vieille dame hésitait à comprendre. L'ascenseur, comme elle aurait dû s'en douter, ne marchait pas encore, n'empêche qu'elle avait obtenu ce matin un quart de lait sans que ce fût son tour... Quand elle eut saisi, enfin, qu'il n'y avait aucun rapport entre les deux phénomènes, elle refusa, en termes courtois, les offres de la concierge qui proposait une chaise. Elle ne voulut même pas se débarrasser de son sac. (On n'avait qu'à y fouiller et à y découvrir le quart du lait.) Elle parla de *profiter pour faire des courses.* Elle sortit et, dans la rue, se dit qu'elle irait à l'église, mais, au premier carrefour, changea d'idée. Elle se mit en marche vers le jardin public.

L'air était doux. Une brume tiède cachait le haut des arbres. Mme Pierrat tricotait joyeusement. Un balayeur dressait en tas les feuilles et les branchages morts, tandis qu'au loin, assis sur son pliant traditionnel devant la porte de sa cabane, le seigneur-gardien lisait le journal. Elle guetta le passage du balayeur pour s'enquérir si l'on ne risquait pas une alerte, le bonhomme hocha la tête. Est-ce que, par hasard, elle aurait peur? Mon Dieu, sans être une poltronne, elle n'aimait pas, que voulez-vous, tous ces bruits d'avions.

Il rit. Il ne s'inquiétait jamais, lui, de tout ça.

Les vingt minutes passèrent comme un enchantement. Un couple de vieillards, qui arriva s'installer sur le banc voisin, se révélait d'un intérêt considérable. Ils parlaient à tue-tête. (Un peu à la manière de Charles. Ils devaient être sourds.) Le numéro un se plaignait de l'inspection médicale dans les écoles, qui tendait à faire croire aux Français qu'ils étaient tous malades. Le deux critiquait le balayeur, homme « au

cœur dur », qui l'avait empêché, la semaine dernière, de cuire ses pommes de terre dans la cendre des feuilles mortes. « Tu en dis trop », songeait-elle. « Tu as donc des pommes de terre! » Elle fit un retour sur le quart de lait extorqué au Ravitaillement général et qui lui réchauffait, lui semblait-il, la jambe droite. *On voit la paille* etc. Qui se procure de la nourriture sans tickets, il ne lui reste plus qu'à se taire. Comme elle avait une peur horrible du mot *marché noir,* elle écarta toutes ces idées, mais on ne l'eût pas tellement surprise en lui reprochant de donner dans le marché noir.



L'ascenseur grimpait d'une allure suave, dès lors que le courant électrique lui avait rendu son amitié. Tranche après tranche, il rejetait les foyers vers la terre et, avec correction, non sans ponctuer la manœuvre d'un bruit qui jouait le rôle d'une phrase, il s'arrêta au septième...

Mme Pierrat, joyeuse de sa présence d'esprit, appuya sur le bouton de la porte, de nouveau en bons termes, lui aussi, avec le courant. Elle entendit un son grêle et se dépita d'être si vieille pour être si étourdie! Charles, muré dans sa surdité une fois pour toutes, ne bougerait pas plus que d'habitude... Elle sortit ses clefs et, tout en fourgonnant dans la serrure, elle se remémora ses deux éternels griefs, le refus obstiné de Charles de se procurer un appareil acoustique, et les contradictions d'une infirmité qui entendait ce qu'il ne fallait pas entendre, mais n'entendait pas ce qu'il fallait.

Elle pénétra dans la cuisine et, derrière la porte, par la baie vitrée, elle aperçut son mari, qui lisait le journal. Elle vida son sac, ce qui, mon Dieu, fut bien rapide! Le quart de lait, tout extraordinaire et illégal qu'il fût, ne mit point de façons à gagner la table, non plus que les trois cents grammes de pain. Assurément, le déjeuner, de quelque manière qu'on dût s'y prendre, serait magnifique. Le quart de lait illuminait la cuisine avant d'illuminer les bouches. Il était là, fragment de vraie campagne, qui avait atteint la capitale en dépit des mitraillages et la cuisine Pierrat en dépit des règlements. Quelle brave chose, la campagne, et quel dommage de ne pouvoir téléphoner aux vaches pour les remercier! Il y en aurait trop, aussi, qui mériteraient reconnaissance. Dans ce quart de lait s'était peut-être associé l'effort de cent tétines? Mme Pierrat refusait sa voix à ceux et à celles qui préten-

daient, après la guerre, ériger une statue au lapin, bienfaiteur public, et, si une bête se montrait digne de l'hommage, c'était la vache, et pas une autre...

Il importait de fournir au lait un accompagnement à la hauteur. Elle inspecta le garde-manger et le placard et demeura indécise. Ce reste de nouilles à la margarine, évidemment il faudrait le manger, mais pourquoi, justement, dans ce déjeuner-ci? Et ce fond de rillettes — qui commençaient à moisir, les pauvres — demain ne serait pas plus mauvais. Elle eut un regard presque méchant pour sa collection de farines alimentaires, où elle avait puisé, à maintes reprises, de hautes joies, mais, en comparaison du lait, produit pur de l'animal vivant, abandonné, offert par lui dans sa vigueur, qu'était donc, s'il vous plait, une farine alimentaire?

Si Mme Pierrat n'avait eu pour immuable principe d'interdire à son mari un droit de conseil, même en ces temps de guerre trop difficiles, sur l'élaboration des menus, elle aurait ouvert la porte et imploré une idée. Elle entendait Charles, qui se croyait toujours seul, froisser le journal, soupirer, tousser. Le brave homme! Le ménage, seulement, l'attirait trop. Si elle avait eu le malheur de recourir à lui une fois, il n'aurait plus démarré de la cuisine. Elle ne doutait pas que, sous prétexte de l'aider, il n'eût réclamé, par exemple, le droit de faire la soupe. Un mari qui fait la soupe! Il pouvait s'estimer mille fois trop gâté, déjà, qu'on lui eût laissé le droit de mettre le couvert. (Il le mettait bien, d'ailleurs, il ne fallait pas non plus lui enlever ses qualités...)

Mme Pierrat sourit. Elle tenait son repas. Folie ou non, rien de trop beau avec le quart de lait. Elle ouvrit le robinet de la gazinière pour s'assurer que la pression était forte, et le referma. Par le couloir, sans prévenir Charles, elle se dirigea vers la chambre...



Le déjeuner tirait à sa fin. Les deux vieillards, chacun devant soi un bol presque vide, se faisaient face en silence. « Dehors », comme disait Mme Pierrat dans son vocabulaire intérieur, il y avait une alerte, elle s'était bien gardée d'avertir son mari. A quoi bon, du moment qu'ils ne descendraient pas paisible, car l'on n'entendait aucun bruit, et, de part et à la cave? Tout semblait se dérouler de la manière la plus

d'autre, les ennemis, brusquement, avaient peut-être oublié l'existence de la guerre.

Il y avait vingt minutes que l'alerte était commencée. Mme Pierrat sortit de son rêve de réconciliation universelle et considéra, l'œil triomphal, le ravier, où se dressait un minuscule pan de beurre. Elle se sentait toute gavée par la nourriture. Ce café au lait, ces tartines, quelle magnificence. Autrefois... Il ne convenait plus jamais de dire « autrefois », il fallait vivre dans le présent. Dans le présent, ce café au lait, ce pain, ce beurre, possédaient une valeur si haute. Elle avait touché, pour arranger le repas, à ses réserves de café, le proverbial dernier kilo d'avant-guerre (dont il ne devait plus rester qu'une livre) et, d'autre part, si le paquet de Mlle Jeanne n'arrivait pas aujourd'hui ou demain, le beurre manquerait une semaine. Pour ces mêmes raisons, aussi, le déjeuner méritait un second coup de chapeau, étant admis que le premier était dû à la présence du lait...

— Alors, Charles, nous avons bien déjeuné aujourd'hui!...

Il releva la tête, l'air au supplice. Du café au lait lui souillait la barbe.

— Qu'est-ce que tu dis, Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis?

Elle aurait mal articulé ses mots. Avec calme, elle redit sa phrase, qu'il continuait à ne pas entendre.

— Qu'est-ce que tu dis, Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis?

Sans réfléchir et bien qu'elle sût, d'instinct et d'expérience, qu'il était inutile de parler fort, elle cria :

— Nous-a-vons-bien-dé-jeu-né!

Charles eut le petit geste honteux de la main gauche qui signifiait qu'il entendait quelque chose, mais il ne savait quoi. Il baissa la tête, elle supposa l'incident terminé... Soudain, il reprit de plus belle :

— Qu'est-ce que tu dis, Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis?

— Je ne dis rien.

— Mais si, mais si, tout à l'heure!

Naturellement, quand il n'était plus nécessaire pour lui d'entendre, il entendait! Faisait-il exprès ou non d'être sourd? Sans doute n'allait-il pas jusqu'à s'efforcer de ne pas entendre, il avait sûrement l'oreille dure puisque les alertes se passaient en dehors de lui, elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'il ne s'appliquait pas à entendre autant qu'il l'aurait dû.

— Mon pauvre Charles, ça n'avait pas d'importance!

— Mais si, mais si, ça avait de l'importance, et tu le sais bien! Tout a de l'importance, d'ailleurs!

Il avait donc entendu, une fois encore, quand ce n'était pas indispensable. Diable d'homme.

— Qu'est-ce que tu disais, Marie-Louise, qu'est-ce que tu disais?

Au moins sur un point, elle avait cent mille fois raison contre lui. Pourquoi refusait-il un appareil acoustique? Il voulait encore passer pour un jeune homme!

— Je disais, Charles, que nous avons bien déjeuné.

— Tu as l'intention d'inviter quelqu'un à déjeuner?

L'existence, vraiment, était dure. Choses et gens s'associaient comme larrons en foire pour gâcher une journée qui avait commencé trop bien. Le destin voulait se faire payer en désagréments le quart de lait...

— Mais non, je disais que...

Les sirènes s'élevaient, fin de l'alerte, elle avait arrêté sa phrase net et considérait le visage de Charles. Il n'entendait pas, évidemment, les sirènes. Il participait à un univers réduit. Pauvre homme. Une certaine quantité de dédain se mêlait à la pitié de Madame. Entendre ce tohu-bohu à un mètre du mari, qui n'entend rien! Elle accomplissait des infidélités acoustiques et la faute en revenait à la déficience de Charles. Elle connaissait à plein la vie même et pouvait rendre hommage à la fureur des sons. Ce hurlement de fin d'alerte, c'était vulgaire, mais jeune et sain. Là fleurissait la jeunesse du monde et, non, diable d'homme, dans ce pauvre Charles, qui se serait cru déchu de porter un appareil.

N'entendait-il donc absolument rien, ou si le visage de Mme Pierrat reflétait d'effrayantes mauvaises pensées? Il laissait en suspens la phrase de Marie-Louise, il ne jetait pas son : « Qu'est-ce que tu dis? » Il devait se rendre compte, pensa-t-elle, qu'elle écoutait un spectacle sonore qui lui échappait à lui, pauvre sourd. Les oreilles de Marie-Louise auraient frémi d'une certaine façon quand les sirènes avaient commencé le hurlement, et une certaine lueur, une certaine présence d'âme, seraient apparues dans ses yeux. L'attention des sourds devait être exquisement sensible à ces signes légers...

En tout cas, lorsque chut le bruit des sirènes, et comme elle s'étonnait que des oreilles humaines pussent ne pas suivre l'immense courbe, le bombardement de Charles reprit, fidèle et mesquin.

— Qu'est-ce que tu disais, Marie-Louise, qu'est-ce que tu disais?

— Je disais que nous avions bien déjeuné!

— Qu'est-ce que tu dis, Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis?

— Mais non, ça n'a pas d'importance.

— Mais si, mais si, qu'est-ce que tu dis, Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis?

C'était un véritable enfant. Elle songeait, après coup, qu'il l'avait humiliée en n'entendant pas les sirènes. Un homme de soixante-quatorze ans ne s'amuse pas à des farces de collégien!

— Mon pauvre Charles, tu es insupportable, on ne peut pas avoir une conversation avec toi.

S'il s'était emporté en brandissant l'excuse d'une surdité contre laquelle il ne pouvait rien et que les gens, sa femme plus que les autres, étaient cruels de lui jeter à la figure, elle aurait tenu tête et brodé sur le manque d'imagination maritale. Ah! bien sûr, il ne pensait qu'à lui! Toujours l'égoïsme des hommes! Il y avait quand même une condition plus triste que d'être sourd, c'était d'être la femme d'un sourd! Discussion ridicule, et que la surdité de Charles eût engagée dans des détails grotesques, absolument imprévisibles... Charles avait baissé la tête. Ses mains tremblaient. Elle attendit une minute, il ne disait rien, rien. Pauvre cher homme. Elle se leva pour l'embrasser. Elle lui eût bien demandé pardon, mais aujourd'hui, vraiment, elle n'avait pas de chance quand elle parlait à son mari, Charles était encore susceptible de ne pas entendre et d'ouvrir un échange de phrases bête et pénible comme tout à l'heure. Ecrire sur un morceau de papier ce qu'elle désirait lui dire? Impossible! M. Pierrat convenait qu'il avait l'oreille dure, mais il refusait d'être sourd. Correspondre avec les gens par l'écriture, pourquoi pas, plutôt, un appareil acoustique? Et il sautait aux yeux qu'un homme valide comme lui se déconsidérerait en s'affublant d'un de ces odieux systèmes, une espèce de râtelier à sons! Merci bien...

Elle revint à sa place, plia sa serviette et la mit dans son rouleau. Charles se levait. C'était lui, aussi, qui desservait, il aimait cette occupation précise et ne se hâtait pas d'en finir. Penser que cet homme avait été magistrat. Il raclait lentement les miettes, peut-être essayait-il de les compter. Dehors le soleil perçait la brume. Il éclairait sans doute, quelque part, où donc, mais cela ne pouvait ne pas être, des pays heureux, il éclairait sûrement des campagnes heureuses. Des pâturages suintant de bonne boue vitamineuse, où les

vaches, en train de ruminer, se vautraient dans le bien-être de vivre. Leurs mamelles se gorgeaient de lait comme les lacs reçoivent l'eau des montagnes. Du lait qui resterait lait ou deviendrait beurre ou fromage. Du lait. S'encrasser les lèvres de lait contre un bol de ferme. Fraîcheur originelle. Marbre vivant...

De quelque manière, au moins, qu'on examinât le jour présent et si dur qu'il fût, parfois, d'avoir un homme sourd pour mari, une chose ne se discutait pas : c'était un déjeuner excellent — un « fameux » déjeuner, comme disaient les jeunes générations. Afin d'en prolonger la joie, Mme Pierrat se traçait des plans. Quand ses petits raccommodages seraient finis, et avant de poursuivre la paire de chaussons entreprise pour le troisième bébé de Suzanne, elle se ferait faire, par Charles, une lecture et un commentaire des principaux articles du journal (journal odieux, mais un journal), cependant qu'elle écrirait deux lettres. La première à sa sœur. Elle essaierait, avec des mots, d'exprimer le contentement profond où le café au lait la plongeait corps et âme. Le sentiment de revenir aux savoureuses et reposantes ressources d'avant-guerre et de planer quelques instants par-dessus cette monotonie misérable, ces hontes et ces deuils. Pauvre Charles! Tous les êtres humains étaient un peu sourds à leur manière. Quand il s'agissait d'expliquer à un autre une idée, une impression un peu fines, il fallait longtemps, durement peiner avant de réussir... La seconde lettre serait pour Mlle Jeanne. On lui raconterait comme son beurre, ce matin, avait été à l'honneur sur la table. Ce qui l'encouragerait, espérons-le, à de nouveaux paquets, mais en soi la description ne serait pas négligeable. Loin de là. Comme les vaches ruminent la matière et le plaisir de leurs repas, Mme Pierrat reprendrait son bonheur. Elle disserterait lait et café au lait tant et si bien qu'elle se croirait de nouveau devant son bol, le visage flatté d'une fumée tendre, en liaison mystique avec plantations et pacages, et, là-bas, derrière sa propre fumée tendre, Charles s'extasie dans sa longue barbe sourde...

EDMOND DE GONCOURT ET " LA FILLE ELISA "(1)

par R. RICATTE

A la mort de Jules de Goncourt, *La Fille Elisa* n'était qu'un projet. J'aimerais montrer Edmond seul devant les notes glanées à deux : comment va-t-il réagir maintenant aux obligations traditionnelles du romancier et régler avec son frère ces poussées informes que le roman ébauché en commun lui propose? Par ailleurs, *La Fille Elisa* affiche une telle nudité documentaire, une telle allure de stricte démonstration sociologique! On a envie d'aller voir les dessous de l'enquête, de démonter le mécanisme et de chercher la liberté du créateur sous le procès-verbal du reporter ou du rapporteur, comme on voudra l'appeler.

On savait qu'Edmond et Jules eurent l'idée d'écrire un roman sur le silence continu dans les prisons de femmes après avoir visité en 1862 celle de Clermont d'Oise. Mais qu'étaient ces « bas-fonds judiciaires » auxquels « ils se passionnèrent », d'après Ajalbert? Où en était le dossier qu'il dit classé avant la mort de Jules? Deux carnets inédits de la collection Gimpel (2) permettent de faire le point. J'ai dit ailleurs (3) comment l'œuvre se dessinait quand Edmond la reprit : on y voit déjà une prostituée, fille d'une sage-femme, tuer, puis mourir en prison. Deux masses de fiches se détachent, deux directions où l'on sent partir le roman.

C'est d'abord le cycle de la sage-femme centré autour de Maria, la maîtresse de Jules : sa jeunesse aventureuse, venue s'échouer chez une accoucheuse dont elle embrasse l'état;

(1) Je tiens à marquer ici ma gratitude à Mme René Gimpel et à M. Jean Gimpel à qui je dois d'avoir pu consulter et copier les documents rassemblés par M. René Gimpel, déporté politique, mort pour la France.
Préparant un ouvrage d'ensemble sur les romans des Goncourt, je fais appel aux lecteurs du *Mercure* qui posséderaient des documents inédits relatifs aux Goncourt et qui consentiraient à m'en donner communication.

(2) Il s'agit d'un carnet intitulé *La Fille Elisa* et d'un autre qui est fait d'extraits de la *Gazette des Tribunaux*, de l'année 1825 à l'année 1850.
Dans les références, je désigne le premier par *fe*, le second par *gt*, et par *FE* le roman lui-même, pris dans l'édition de l'Académie Goncourt.

(3) Cf. *Revue d'Histoire littéraire*.

cet état, ses types et ses histoires, tout cela défile en notes répétées et confuses, et s'achève en une fresque de la misère populaire vue par la sage-femme et contrastant avec le luxe et la débauche d'un banquier à la Rothschild.

D'autre part, une tragédie judiciaire se constitue, avec le crime et le procès. Les amours meurtrières du lignard Lorentz et de la fille Gabrielle préfigurent celles de la fille Elisa et du lignard Tanchon, en inversant les rôles et en mettant en jeu une passion aussi pure, mais moins rare. La *Gazette des Tribunaux* fournit en outre, par d'autres affaires, bien des détails curieux que les Goncourt retiennent pour les circonstances du crime, situé déjà dans le vieux cimetière de Boulogne. Enfin, ils suivent eux-même de bout en bout l'affaire Firon, marquant les effets de toutes les scènes d'Assises.

L'héroïne, baptisée déjà Elisa, tient de la fille de Maria son caractère premier de fillette indocile et de jeune prostituée. Quelques notes sur la typhoïde, d'autres sur l'hystérie d'après Brachet, ébauchent sa fiche physiologique, et les Goncourt prévoient déjà son agonie gonflée de mots à l'infirmerie de la prison.

Mais point encore de peinture de la prostitution; quelques croquis de matrulles, quelques lettres tirées d'une maison de la Cité; rien sur la vie pénitentiaire, et, surtout, aucun détail sur l'évolution qui doit mener Elisa au crime par la prostitution, à son agonie par le silence.

Or c'est le but essentiel d'Edmond. Sa préface le dit; il veut prouver que le silence continu, en prison, rend fou ou imbécile. Il a lu les études des criminalistes, de J. Mallet, de d'Haussonville, de Lélut et de Baillarger, de Moreau-Christophe et de Delattre (4) : elles ne lui ont pas fourni, contrairement à ce qu'il laisse supposer dans sa préface, une démonstration en règle, mais elles lui en ont donné le goût et fait sentir le besoin. Il faut que le roman soit conduit selon une stricte fatalité qui ne laisse d'autre issue à la malheureuse prisonnière que la retombée en enfance.

On s'explique dès lors qu'il coupe court aux deux développements amorcés avant 1870. Conter la jeunesse de la mère

(4) Les fiches de lecture d'Edmond sont insérées dans le carnet de *La Fille Elisa :* sauf pour l'article *Prison*, de Delattre, dans le *Dictionnaire général de la Politique* de Maurice Block (2 vol. Paris, 1863-1864), on trouve là des notes sur les études mentionnées par Edmond dans sa préface : Lélut, *De l'influence de l'emprisonnement cellulaire sur la raison des détenus. — Revue Pénitentiaire*, t. II, 1845, p. 9-31; Dr Baillarger, *Not. sur les causes de la fréquence de la folie chez les prisonniers, ibid.*, t. II, 1845, p. 33-37. Les fiches portent en outre sur les travaux de d'Haussonville, *Les établissements pénitentiaires en France* (Paris, 1875), de Joséphine Mallet, *Les Femmes en prison* (Moulins, 1843), de Moreau-Christophe, *Défense du projet de loi sur les prisons. — Revue pénitentiaire*, t. I, 1843, et sur le *Code des prisons* (Paris, 1870). Enfin, sur la prostitution, on trouve trace de la lecture de Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris* (Paris, 1857) et de C.-T. Lecour, *La prostitution à Paris et à Londres* (Paris, 1871).

d'Elisa, ce serait distraire d'Elisa; et peindre en diptyque la misère du peuple et le luxe d'un banquier, ce serait poser la question sociale en son entier au lieu du problème plus précis, et seul en cause, du silence continu : aussi, de ce diptyque, le volet des superbes disparaît et celui des humbles se réduit au récit d'un accouchement chez des miséreux. D'autre part, le compte rendu intégral du procès non seulement enlèverait de l'espace à la peinture de la détention, mais il égarerait le lecteur sur une difficulté qu'Edmond ne veut pas soulever : Elisa a tué dans une sorte de crise d'hystérie, par horreur du mâle, et les juges la condamnent pour crime crapuleux. En insistant sur le procès, Edmond risquerait de faire de son œuvre le drame d'une erreur judiciaire, et non la tragédie d'un système pénitentiaire.

Edmond, dans le couple fraternel, était le constructeur : il semble que maintenant il recherche encore plus volontiers les astuces d'architectes et toutes les dispositions susceptibles de servir son dessein démonstratif. Il hésite sur le plan, songe à trois parties chronologiquement ordonnées : la prostitution, les Assises, la prison. En 1874, tout se ramène à la prison : Elisa y évoquera son passé de prostituée et d'accusée (5). Enfin il se résout à un plan à la fois mécanique et subtil, propre à souligner la rigueur de l'évolution qu'il décrit et dénonce : un épilogue (Elisa agonisant à l'infirmerie sous les yeux du sous-préfet) répond au prologue judiciaire, maintenant écourté (Elisa venant recevoir sa sentence de la bouche des juges), et, entre les deux, la double règle de la Fatalité, les claustrations symétriques de la maison close et de la prison, peuplées d'échos qui se répondent. Mais ces deux fatalités parallèles entrelacent leurs fils par deux retours en arrière : Elisa en prison évoque sa promenade tragique avec Tanchon, puis sa petite enfance au val d'Ajol, et l'évolution de la prisonnière, qui a provoqué ces souvenirs, s'en trouve à son tour accélérée. De plus, Edmond, par une présentation *ex abrupto* des moindres épisodes comme des plus importants, fait de chacun d'eux une sorte de *fiat* prononcé par la fatalité et démonté seulement après par l'auteur. Enfin il a soin de ne faire agir qu'une fatalité strictement canalisée : tout se ramène dans la vie de la prostituée à une conséquence unique de la prostitution, l'hystérie misandrine, tandis que tout part dans la prison d'une cause unique, le silence. Les causes diverses qui dans l'*Assommoir* dégradent Gervaise font boule de neige : on songe plutôt ici à la goutte d'eau qui tombe inlassablement sur la tête du supplicié. A l'aide de ses chapitres coupés court, Goncourt scande les étapes de la dégradation d'Elisa, en les situant,

(5) *Journal*, 20 nov. 1874, t. V, p. 124.

comme les stations d'un calvaire, dans un emplacement chaque fois nouveau, jalonnant les paliers de la déchéance par la série des maisons closes et par celle des lieux de la prison. Il répète au besoin la même scène, qui prend un sens différent selon le palier où elle se produit : rien ne marque mieux le crescendo pathétique du silence que ce même effet, Elisa invitée à parler, voulant parler et n'y parvenant pas, répété en fonction de causes différentes, au parloir, au prétoire, à l'infirmerie.

★

La même préoccupation qui guide Edmond dans la construction de l'œuvre agit sur l'idée qu'il se fait de l'héroïne. Au départ, les traits communs à la fille de Maria et à Elisa enfant dessinent une figure contractée, assez curieuse et originale. Mais une fois passé le seuil de Mme Alexandre, Elisa n'est plus que l'objet abstrait d'une expérience conduite par l'auteur, une sorte de terrain neutre où se jouent les forces maléfiques qu'il veut dénoncer.

Elisa n'est qu'une ombre grise et silencieuse, la plus taciturne des héroïnes des Goncourt : tout le roman semble pris dans cette gaine de silence qui enveloppe la prison. Où est la traditionnelle loquacité des prostituées, signalée comme leur trait dominant par un des guides d'Edmond, Parent-Duchâtelet (6)? Où est même ce verbiage sur fond de bêtise qu'une note antérieure à 1870 prête à la première Elisa : « paresseuse, vide bête avec des mots » (7)? Edmond, réduit à lui seul, ne sait-il plus faire parler ses créatures? Tout se passe comme s'il avait à réapprendre cette partie de son art. Après le mutisme de *La Fille Elisa,* dans *Les Frères Zemganno,* Nello et Gianni ont seuls la parole et leur dialogue n'est que l'écho, transposé, et parfois maladroitement transposé, des conversations de Jules et d'Edmond. Celui-ci semble enfin savoir à nouveau, avec *La Faustin,* prêter à ses personnages un langage suffisant, mais voici qu'avec *Chérie,* il retombe : quelques mots d'enfant ont peine à meubler le silence quasi total du roman. Cette série de romans, où le dialogue ne bat que d'une aile, laisse rêver à la part du mort, au bénéfice que ce dialogue retirait des colloques du soir : les deux versions d'un même passage, en s'y affrontant rendaient plus sensibles peut-être les trous de silence que le romancier solitaire franchit maintenant sans les sentir, porté par son récit.

(6) Parent Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris* (Paris, 1857).
(7) *fe* f° 4.

Ce roman muet renferme deux curieux comparses, l'amant et la mère d'Elisa, qui se mettent à vivre, l'un dans une lettre, l'autre dans un long soliloque, et là seulement : partout ailleurs, ils restent des « idées » de personnages plus que des personnages vivants. Tanchon, le tourlourou mystique, l'ancien berger qui s'agenouillait aux sonnailles de son bouc, croyant entendre les clochettes de l'élévation, paraitrait improbable, s'il n'y avait sa lettre d'amour écrite avec son sang (sauf « le mot *mort*, tracé par une crainte superstitieuse avec de l'encre ordinaire »), une lettre un peu folle, incorrectement phraseuse et pleine de saveur. Comme Goncourt parle un peu plus haut (p. 136) des lettres de soldats qu'on lui a apportées lors de la démolition d'une maison close de la Cité, on est tenté de croire qu'il a calqué une de ces lettres, séduit par son étrangeté et peut-être même qu'il a reconstruit autour d'elle le personnage qu'elle supposait. Mais non : parmi ces lettres aucune trace de celle de Tanchon. Elle est faite de pièces et de morceaux, que nous possédons, glanés dans la *Gazette des Tribunaux.* L'essentiel en est fourni par un vieux hussard, qui écrit à sa maîtresse de venir le voir en prison, où il a été jeté pour l'avoir brutalisée : le post-scriptum, écrit de son sang, sauf le mot *mort,* figure presque textuellement dans le roman :

> « Louise, tes caresses sont gravé dans mon cœur. Ta bouche par ses serments leur a posé un cachet ardent. Le creuset qui contenait laliage était si pure, tu la fait dissoudre dans tous mes sens. Rien au monde ne puit faire oublier tes caresses et tes baisers brulan. La mort seule me les feraie oublier. Ton amie pour la vie, pour la vie. » (8).

Au cours des débats, il assurait que Louise lui « avait fait jurer sur un crucifix de n'aimer jamais qu'elle » : c'est le religieux Tanchon, au contraire, qui a exigé ce serment d'Elisa. Muer en jeune berger mystique, ce vieil habitué de la correctionnelle, ce roquentin peu sincère, c'est plus qu'on en attend d'un auteur dont on loue plutôt la fidélité que l'imagination. Le romancier altère ses modèles, c'est de règle. Mais il suit ici un processus plus rare : il part seulement d'un bout de la lettre, et, comme si c'était un message à plusieurs clefs, cherche quel autre personnage ce fragment pourrait bien impliquer en dehors du modèle que fournit la réalité, puis il s'en va glaner dans les faits divers d'autres morceaux de phrases étrangers à la situation et au personnage, mais qu'il trouve en consonance avec le fragment dont il est parti. Voici, en effet, un centon d'expressions éparses

(8) *gt* 27-1-1829.

sorties des tomes de la *Gazette* et qui contribuent à tisser cette lettre en apparence si unie de Tanchon :

« Le vieux était dans un grand délire amoureux » (*g. t.* 1. 2. 1839). « Ah, que son âme lui dit de remords » (*g. t.* 1836). « Jé hut la migraine quand je t'ai quitté parce que ça me fait trop de plaisir quand je te vois. Sa me ran tous sans su de sou, c'est malheureux pour moi de ne pouvoir métriser mes sangs » (*g. t.* 26. 6. 1836).

Même les formulettes magiques, dont usait le sorcier de Saint-Symphorien pour éviter un mauvais numéro aux conscrits de son village, trouvent leur emploi dans cette fameuse lettre (9).

Devant cette contamination si parcellaire et qui construit un personnage avec d'infimes fragments de langage, grappillés de droite et de gauche, on songe à la patience de ces collectionneurs qui font un paysage avec des bouts de timbres-poste.

Déjà, avant qu'Edmond eût fait son choix parmi la centaine d'expressions cueillies dans le carnet, les deux frères y avaient noté au crayon les premières variations que leur suggérait la lettre du vieux hussard :

« Ton amant pour la vie, pour la vie | Tu as juré sur un crucifix de n'aimer que moi | Je suis à toi pour la vie | L'engagement que tu m'avais juré | Tu lui fais la figure du bon Dieu de pitié. »

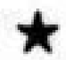
Enfin le nom de Tanchon figure, parmi d'autres, relevés dans la *Gazette,* à la date du 28 octobre 1836 : « Courtine et Tanchon ».

L'origine de la lettre de Tanchon nous rend défiants à l'égard du soliloque de Mme Alexandre. Celle-ci vient voir sa fille dans la prison; et comme Elisa ne dit mot, la vieille sage-femme conte ses malheurs, s'excuse, implore, se fâche et remercie avec une verve, un naturel dans les mots, les gestes et le ton, qui font de ce monologue, plus encore que de la lettre de Tanchon, une sorte d'enregistrement phonographique où Goncourt semble écouter et transcrire sans hésitation les moindres inflexions de son personnage. Le lamento de Mme Alexandre rappelle les confidences, dans *Voiture de Masques,* de cet ancien modèle de Gavarni, Mme Alcide, *alias* Mme Hercule (10) : même patronyme glorieux, même style parlé, mêmes réactions abruptes d'une « riche nature peuple ». Mais cela ne suffit pas à nous persuader que le soliloque Alexandre soit, comme les confidences d'Alcide, un « enregistrement direct » d'un modèle authentique et unique, ni même une belle coulée homogène de l'inspiration. Goncourt en tout cas n'a pas « enregistré » ici la voix de

(9) *gt* 27-3-1826.
(10) Cf. *Quelques créatures de ce temps* (Second titre de ce recueil d'articles intitulé d'abord *Voiture de masques*), p. 239.

Maria que nous connaissons par le *Journal*, et, dans *La Fille Eli a*, par le récit d'un accouchement, et qui est tout autre. Deux indices minuscules nous font soupçonner un travail analogue à celui qui a produit la lettre de Tanchon : au moins deux des expressions de Mme Alexandre viennent des notes de la *Gazette*, car son « foncièrement, c'est un cœur d'or » évoque cette plaignante qui dit sans cesse « foncièrement » « foncièrement escroqueuse, foncièrement beau » (*g. t.* 1829); et son « fais un beau serviteur à ta bonne sœur » le « fais un beau serviteur à Madame » pris dans la *Gazette* de 1836.

Edmond qui sait si mal faire dialoguer ses personnages excelle donc dans le monologue, écrit ou oral, qu'on croit couler de source, et qui, en fait, est un centon d'emprunts. Et ces monologues, ce sont les moments où ces deux comparses prennent le plus de relief et de réalité. Car les deux silhouettes savoureuses ne sont qu'un instant hors des coulisses. On comprend que le menu fretin des figurants ne fasse que des apparitions encore plus épisodiques. Cette vie brève des personnages secondaires marque également *les Frères Zemganno* et *Chérie*. Ils retrouvent seulement dans *La Faustin* un peu de la solidité qu'ils avaient dans *Germinie Lacerteux* ou *Charles Demailly*. On se demande là encore s'il ne faut pas mettre en cause le « veuvage » d'Edmond.



Suivons un peu Edmond lancé à la recherche de ces comparses. Il a parcouru Noirlieu, il a parlé au directeur, relevé peut-être une ou deux silhouettes de détenues, et ce doit être tout, car ces figurants de la prison arrivent par couples antithétiques disposés comme pour un ballet monotone : la désillusion mélancolique de la supérieure et le jovial désenchantement de l'aumônier, le directeur, petit méridional brun, colérique, despotique et borné, et l'inspecteur, un grand Flamand blond, flegmatique et humain. Autour d'Elisa, un couple de détenues se répète : à l'atelier, une vieille assassine impavide et une jeune adultère larmoyante; à la cordonnerie, une aïeule toute droite, toute desséchée, et une femme jeune, flasque et grasse. Après tout, cette disposition mécanique lui semble peut-être convenir à la mise en scène de ce mécanisme implacable qu'est pour lui la Fatalité pénitentiaire. Au contraire, s'il s'agit de pourvoir de compagnes la prostituée, il retrouve sa liberté et sa richesse d'invention. Il va chercher les noms de ces filles dans la *Gazette des Tribunaux*, qui lui donne Marie Coup-de-Sabre, fille publique (novembre 1840), Gobe-la-Lune, criminel (24-7-1836), le prévenu Peurette (20-8-1836), Mélie dite la Chenille (1-2-1841). Derrière ces noms

d'emprunt, on voudrait connaître les originaux; on se doute qu'Edmond a puisé à ses souvenirs de mauvais lieux, surtout après l'enquête systématique qu'il y fit pour son roman (11). Certains pourtant de ses personnages ont une source plus lointaine et plus pure. Edmond fouille dans le *Journal.* Il y découvre, par exemple, Gros-Sou, qui enchantera de son violon, de sa cuisine et de ses conseils les beaux dimanches des « pensionnaires » de Bourlemont : c'est un Barois, mort en 1869, et qui, comme son homonyme du roman, fabriquait en principe de l'huile de navette, mais le plus souvent braconnait et ripaillait, fier d'êtrepetit-fils naturel de l'abbé de Molesmes (12). Et voici une des pupilles de Gros-sou, Divine. La maîtresse d'un gentilhomme en séjour à Gretz, près de Fontainebleau, lui a prêté ses pommettes fardées de brique, qui annoncent « un mauvais estomac. une nourriture de « cochonnerie », son goût des fruits verts pris à l'arbre et sa manie de vous faire cligner des yeux pour voir dans la lune Judas et son panier de choux. Comme Divine, la petite paysanne pillarde qu'elle était a donné tout le lard de la maison à une tireuse de cartes. Mais cette femme qui était pour les Goncourt en 1864 le type physique de la fille de maison, est maintenant poétisée; elle n'avait pas à Gretz « l'ombre follette de cheveux tombant sur le sourire cerné de ses yeux et répandant dans toute sa physionomie quelque chose de sylvain et d'égaré », ni « ces attaches mystérieuses aux astres de la nuit ». Edmond la délivre de vulgarités qu'il va prêter aux « femelles » de Bourlemont : le fichu jaune des filles soumises, ces absences de charretier somnolent, ce besoin de dormir dès la première bougie allumée, ce « trôlement » matinal dans la chambre et le litre sur la table pour y boire au goulot (13). L'inconnue de Gretz s'appelle maintenant Divine : « N'est-ce pas un joli nom de baptême pour un romancier? » se dit Edmond en notant ce nom d'une Baroise dont les Allemands ont tué le mari (14). Divine a hérité des côtés poétiques de la fille anonyme dont les vulgarités ont servi à peindre le troupeau banal sur quoi elle se détache; cette utilisation bipartite d'un modèle vivant est intéressante, d'autant que ce n'était pas le premier avatar de l'inconnue de Gretz dans l'imagination de l'auteur : Edmond et Jules, dans leurs notes, se proposaient de donner à la prostituée-type que devait être Elisa :

beaucoup du moral de la femme vue à Grey (*fe* f°).

Je suis persuadé, à cause des fantaisies d'orthographe familières aux Goncourt, qu'il s'agit de Gretz. En ce cas, on

(11) Cf. *Journal*, 3 déc. 1871, t. IV, p. 288; 22 août 1875, t. V, p. 170; 21 juil. 1876, t. V, p. 212.
(12) Cf. *Journal*, [septembre] 1869, t. III, p. 236.
(13) Cf. *Journal*, juin 1864, t. II, p. 164-167.
(14) *Ibid.*, 26-12-1871, t. IV, p. 289.

voit le type vivant passer de l'héroïne à une comparse, avant de se scinder.

Maria apporte sa contribution : n'est-ce pas d'elle que vient l'idée de cette « femme venant se faire saigner tous les ans chez une sage-femme mardi 14 février Saint-Valentin pour être belle et bien portante » (*fe* f° 4)? On a reconnu la Lorraine, qui ramènera avec elle à Bourlemont la petite Elisa. Parfois la ligne est sinueuse qui part d'un souvenir pour aboutir à un personnage : une rencontre de hasard suggère aux deux frères le type d'

une marcheuse d'un b..., pas du tout voix éraillée; voix de négresse créole fausse; des notes crystallines et cassées comme un harmonica qui se briserait.

Puis, sitôt après, comme entraînés par cette expression de « négresse créole », ils notent :

faire l'amie de la p... une négresse, étudier le type et le mettre en scène (*fe* f° 6).

Saluons la première apparition de Peau de Casimir, la négresse de l'avenue de Suffren : elle n'a pas encore au nez les traces d'anneau qu'on voit dans le roman et qu'elle doit à un ouvrage de C. T. Lecour, *La Prostitution à Paris et à Londres* (Paris, 1871), où Goncourt a noté, p. 179, une négresse de Guinée portant à la figure « les stigmates de l'esclavage » (*fe* f° 19). Quant à la voix de la « marcheuse », elle deviendra celle de Madame, la tenancière de Bourlemont, avec sa « note cristalline et fêlée de vieil harmonica ».

... « Madame » : du vivant de Jules, tous deux se sont appliqués à la portraire au naturel chez elle et au restaurant, en grand arroi, avec Monsieur. Deux ou trois croquis pris au restaurant Philippe et jetés à la diable dans le carnet Gimpel redisent ses « rondeurs de dos hippopotamesques, la voix de rogomme fauve et caressante de Lagier, la luette dans les talons, le chapeau orné de jais, piqué d'une rose rouge, le nez de soubrette relevé ignoblement comme avec le pouce » de cette « Pasiphaé de bouche-l'œil, écaillée d'éléphantiasis » (*fe* f° 3 et f° 5). La matrulle de Bourlemont est peinte avec moins de virulence, mais n'est-ce pas sa pose qu'on trouve déjà chez « l'Abbesse », silhouettée ainsi dans ces notes nerveuses et confuses :

Peindre l'Abbesse, caractère monastique de Madame | Poses abruties, rire bestial, les deux coudes sur la table, les reins en arrière, avachies dans une pose de vacherie... Beaux mouvements bestiaux des étirements vacheux. Cherchant des poses lentement sur une chaise avec des échignements de saltimbanque lassée; un coude à table, la main fermée, appuyée contre une tempe, regardant de côté, de trois quarts, l'autre avant-bras à plat sur la table. Une pose de tous les membres perpétuellement appuyés

et soutenus comme dans le lit, les pieds sur des bâtons de chaise, des poses de torpeur digestive, des bras croisés sous les seins. S'épluchant les ongles, se remontant sur sa chaise en poussant les barreaux par derrière... (*fe* f° 2).

Les deux figures de tenanciers dessinées dans les notes des f°s 3 et 5 ne coïncident pas avec celle du maître de Bourlemont, dont il marque le prototype, de même que celui de son fils. Mais sa fille, du couvent où on l'élève, écrit une bien jolie lettre qu'Edmond s'est borné à prendre dans le dossier de la maison de la Cité : il y trouvait trois de ces lettres de cérémonie « à la meilleure des mères », qui contiennent des « compliments » à faire « à ces dames » ou des questions sur la « santé chancelante » de la chère maman, et qui parfois sont ornées d'une rose ou d'une pensée grossièrement coloriées, comme en referme celle du jeune Camus. C'est celle-ci qu'Edmond recopie textuellement dans *La Fille Elisa.*

On trouve le même respect dans la lettre d'un client, retenu à l'hôpital et qui demande à serrer la main à Monsieur, ou dans celle d'une domestique qui implore Madame pour qu'on la reprenne dans cette maison dont elle ne peut plus se passer. Une fille a écrit de l'hôpital, et Madame lui répond, avec une fermeté digne d'elle, qu'elle ne peut lui « envoyer un garibaldi, ce serait en priver une de ces dames » (*fe* f°s 2 et 5).

A travers toute cette correspondance se dessine en filigrane la silhouette imposante de Monsieur et de Madame, et le nombre des croquis pris sur le vif par Edmond et Jules atteste également l'importance des deux personnages. Or ils n'apparaissent vraiment qu'à Bourlemont et dans un éclairage familial et rustique qui dissipe l'impression de toute-puissance hypocrite qui devait marquer ces types. Car, avenue de Suffren, ils ne se montrent qu'un instant au comptoir et dans une sorte de déguisement. Edmond a reculé devant la mise en scène répétée et l'éclairage direct qui les eût présentés dans leur réalité.

Tout ce qui gravite autour de la fille, et en vit, est estompé par Goncourt. Cette domestique atteinte de la nostalgie de la maison close (*fe* f° 5), ce journaliste « chargé de la partie de la guerre dans un grand journal politique » et qui vient le samedi tenir les comptes (*fe* f°s 2 et 3), cette marcheuse à voix d'harmonica (*fe* f° 6), dont la fonction était, d'après Parent-Duchâtelet (15), de servir de duègne aux filles en sortie, tous ces auxiliaires du plaisir étaient pourtant prêts à sortir des notes Gimpel. De même, Edmond néglige les renseignements précis que ce même Parent-Duchâtelet lui offrait sur le souteneur : le commis voyageur qui vit

(15) *Loc. cit.*, ch. II, § 13.

quelque temps aux crochets d'Elisa est un mouchard bien venu, mais il n'est souteneur que par raccroc, et bien falot dans ce rôle.

★

On voit donc un certain nombre de tabous se dessiner devant Edmond. On s'en doutait, puisqu'il a voulu faire et qu'il a fait un roman chaste. Il était hanté, d'ailleurs, par la crainte d'un procès, la terreur d'être déshonoré « absolument comme s'il avait été surpris dans une pissotière » (16). Il lui suffit que Huysmans, encore inconnu, vienne lui porter *Marthe, histoire d'une fille,* et lui dise qu'il craint lui aussi des poursuites : la nuit même, il rêve qu'il est en prison, nargué par deux assassins qui se pavanent sur une sorte de scène, et essayant en vain d'échapper à la surveillance du garde-chiourme (17).

Et pourtant, Huysmans, qui est en fait si réservé en ce livre, paraît en comparaison de Goncourt infiniment plus audacieux en ce qui concerne le déshabillage des filles et leurs rapports avec les clients : rien de tel chez Edmond. Point non plus de ces batailles furieuses entre les filles qui l'ont frappé quand il lisait Parent-Duchâtelet (*fe* f°ˢ 17-18). On dirait plutôt qu'il incline à peindre leurs tendresses équivoques sans oser puiser au thème même des *Femmes damnées;* il se contente des joies, alanguies ou véhémentes, mais toujours troubles, que l'occasion fait naître. Il conte voluptueusement les séances à deux dans la chambre d'Elisa, où celle-ci peigne inlassablement la chevelure électrique d'Alexandrine Phénomène, et il tient tant à la scène qu'il la choisit pour la faire paraître, avant la publication du roman, dans *La République des Lettres* (18 mars 1877). Il va loin, et lui, si craintif, il ose peindre une danse de filles nues et fustigées, dont le point de départ lui est inspiré par le retour chez Guys du même motif : des filles valsant entre elles, dans le salon, sur la musique d'une famille de Bohémiens (18). Il supprima seulement le passage à l'impression et aurait voulu tout au moins le faire composer en carton pour le distribuer à quelques amis (19). J'ai retrouvé à la fin du carnet de *La Fille Elisa* ce passage copié sur le manuscrit par Delzant. Le voici :

Dans ce bon genre de fabrique et de commande, il y avait bien, de temps en temps, une brusque solution de continuité, et la femelle qui était au fond de la prostituée humanisée montait à la surface et apparaissait dans le brut débordement d'une sauvage animalité.

(16) *Journal,* 13 déc. 1876, t. V, p. 226.
(17) *Ib d.,* 3 oct. 1876, t. V, p. 218.
(18) Voir, par ex., *Musiciens et filles; Filles dansant, Le bal de ces Dames.*
(19) Cf. A. Delzant, *Les Goncourt* (Paris, 1889), p. 351.

Voici une scène qui s'était passée dans la maison, quelque temps avant l'entrée d'Élisa.

Un jour brûlant d'été, sur les deux heures, dans le café où il n'y avait personne, entraient sans trop savoir où, un chanteur et un guitariste, deux Italiens de la rue ayant soif. A leur vue, une fille de s'exclamer dans un de ces cris où la femme met l'emportement d'un caprice subit : « Eh, les autres! faites-nous danser! » Sur l'hésitation de ces hommes indécis sur ce qu'ils devaient faire, les filles, croyant qu'ils craignaient de n'être pas payés, se mettaient à se fouiller et versaient dans le chapeau de l'un d'eux toute leur petite monnaie blanche.

Et aussitôt une fille de prendre à bras le corps le chanteur, de l'emporter, le long des quatre murs dans un tour de valse, pendant que le guitariste jouait; puis une autre d'empoigner le guitariste et de le faire valser pendant que le chanteur chantait. Ainsi, l'une après l'autre, de tournoyer avec l'un des deux hommes, d'abord sur un rythme lent et avec des mouvements paresseux où il y avait comme de l'accablement du jour, et bientôt, sur une mesure plus rapide, que toutes les bouches accéléraient à l'envi, avec le mot « plus vite! plus vite! », et qui devenait à la fin si précipitée que les jupons des femmes tourbillonnaient et balayaient les verres sur les tables. Les hommes haletants avaient demandé grâce. Alors les femmes se prenant par la main se mettaient à tourner dans une ronde où le vent de ce qui s'envolait d'elles et de leurs chevelures dénouées mettait le bruit d'un ouragan dans le café. Et elles tournaient toujours, et, à force de tourner, une ivresse et une fureur venaient à leurs corps, qui, un moment, se dénouant les uns des autres, se mettaient isolément, chacun devant une glace, à se démener dans une folie dansante, où se mêlait au délire d'une danse de derviches tourneurs l'épilepsie d'une danse de Saint-Guy.

Tout à coup au beau milieu de la bacchanale qu'accompagnait toujours, en courant après, la voix du chanteur et l'instrument du guitariste, une femme détachait, de deux coups de pied, ses pantoufles qui volaient en l'air, une autre faisait sauter avec ses doigts son ruban de cou, une autre abattait violemment son jupon, une autre enfin rejetant loin d'elle sa chemise et toutes l'imitant, tout en s'agitant frénétiquement, en un clin d'œil, elles arrachaient et déchiraient tout ce qui touchait la fièvre de leurs membres et qui leur paraissait les blesser. En plein jour, dans ce café ouvert à tout le monde, ces femmes nues continuaient à danser entre elles en se poursuivant avec des attouchements batailleurs tout prêts à devenir homicides. On eût dit, en un coin de Paris, une descente furieuse des Ménades.

Il commençait à se faire tard. L'heure de l'absinthe approchait. Madame étant sortie, la sous-maîtresse, une petite femme courte, taillée comme un chasseur de Vincennes, une nature très sobre de paroles et de manifestations quelconques, et dont le mécontentement ne se manifestait que par le ruissellement des pièces de vingt sous au fond de sa poche, la sous-maîtresse descendue sans bruit regardait sans rien dire. Elle sortait, rentrait avec un fouet et relevant la manche droite de sa robe jusqu'à l'aisselle, — clic-clac, — elle fouaillait, à tour de bras, cette chair, avec des : « A toi, Marie-Coup-de-Sabre! » — « Attrape ça, Gobe-la-Lune! » — « Hein, je ne t'ai pas manquée, toi, Phénomène! » et sans pitié et sans merci, cinglant toujours et coupant la peau avec la mèche de son fouet devenu rose.

Edmond enveloppe de la même pudeur les misères et les plaisirs physiques : C. T. Lecour, Parent-Duchâtel, et les

lettres de la Cité (20) l'instruisent en vain des maladies vénériennes et des rapports constants entre l'hôpital et la maison close : Elisa, elle, se contente d'être hystérique.

Dans la peinture de la prison, Goncourt observe d'autres tabous. Il craint là encore de blesser la pudeur. Avenue de Suffren, il s'arrêtait aux limbes du saphisme; à Noirlieu, il recule tout à fait devant les allusions aux tribades que fait d'Haussonville et les détails plus précis de Parent-Duchâtelet, et même devant une confidence du directeur de Clermont : celui-ci lui a indiqué le moyen employé par deux saphiques pour correspondre entre elles (21), mais Elisa, dans cette petite boîte à médicaments où elle colle des lettres découpées dans son paroissien, ne lance que d'innocents messages appelant des nouvelles du dehors.

Les rôles trop odieux, ici encore, sont laissés dans l'ombre, par exemple celui des prévôtes chargées de moucharder leurs camarades (22). Il évite aussi de choquer les susceptibilités religieuses. La prière publique qui faisait une si belle scène dans *Sœur Philomène,* nous ne l'avons pas ici, bien que J. Mallet la décrive comme elle décrit la lecture pieuse pendant le repas et les prônes trop distingués (23). Il est remarquable qu'Edmond, qui nous mène partout à Noirlieu, ne nous fasse pas connaître la chapelle.

Tous ces scrupules viennent de la peur du scandale. Une autre préoccupation l'arrête encore : il ne faut pas, puisqu'il veut démontrer que le silence absolu conduit à la folie, qu'il y ait la moindre infraction à ce silence; d'Haussonville insistait pourtant sur ces infractions :

> Ce qui est prohibé en réalité, c'est la conversation habituelle; ce qui est puni, c'est la conversation bruyante (24).

Tout comme lui, et bien qu'elle soit hostile au système du silence continu, J. Mallet signale les entorses qu'il subit, soit du fait des prévôtes, soit au dortoir ou à l'infirmerie. Goncourt supprime même tout ce qui ferait diversion au supplice du silence, les cours obligatoires, destinés à l'instruction des détenues, la bibliothèque qui doit offrir, dit le règlement copié par Goncourt dans ses fiches « non de la pédagogie,

(20) La moitié du livre de Lecour, *La prostitution à Paris et à Londres,* et une bonne partie de celui de Parent-Duchâtelet sont consacrées à ce sujet, et sur 11 lettres de la maison de la Cité, que les Goncourt citent dans leurs fiches, 7 sont datées de l'hôpital ou y sont envoyées.

(21) Cf. d'Haussonville, *loc. cit.*, p. 209-210; Parent-Duchâtelet, *loc. cit.*, p. 165; et *Journal*, 28 oct. 1862, t. II, p. 61.

(22) Cf. J. Mallet, *loc. cit.*, p. 185, p. 200, et d'Haussonville, *loc. cit.*, p. 210. Une simple allusion dans *FE*, p. 185.

(23) Cf. J. Mallet, *loc. cit.*, p. 199.

(24) D'Haussonville, *loc. cit.*, p. 209.

mais des actions héroïques », propres à séduire Elisa, grande lectrice à Bourlement d'histoires chevaleresques (25).

Enfin, il se garde d'insister sur les souffrances matérielles des prisonnières : il n'en a qu'au tourment moral. Le froid règne souvent dans les Centrales, d'après d'Haussonville (26) : Goncourt n'en parle qu'incidemment à la fin du livre, pour dire qu'Elisa ne le ressent même plus. D'Haussonville, pourtant indulgent, trouve qu'un bain deux fois l'an et des bains de pieds tous les deux mois, c'est peu! Il note la puanteur des dortoirs. Edmond laisse tout cela de côté. Il ne s'intéresse pas non plus aux conditions du travail : le régime de l'entreprise concessionnaire, le système de rémunération, la tendance assez répandue à la spécialisation à outrance sont pourtant étudiées par d'Haussonville.

Ce genre de sacrifices nous intéresse plus que ceux qu'inspire à Goncourt la crainte des représailles sociales : on y sent jouer une austérité qui marque toute l'œuvre. Il ne veut pas faire seulement un roman chaste, mais un roman nu, où il conjure à la fois la tentation du romanesque et la truculence de la vie. Nulle part il ne s'est autant abandonné à ses qualités propres : *La Fille Elisa* frappe par la rigueur et l'ingéniosité de la construction, par ce que Carco appelle « l'envoûtement du découpage » (27), et qui est commandé par le souci de démontrer sa thèse, c'est-à-dire de retrouver le cheminement d'une influence majeure, la ligne du destin.

Cela suffit à faire de l'œuvre autre chose qu'un documentaire. Elle s'en distingue par un autre caractère, opposé lui-même au souci de nudité. Qu'on examine la naissance des personnages, on verra qu'ils ne sont pas du tout raflés par le coup de filet d'une simple enquête. Ils viennent de régions diverses et lointaines de l'expérience d'Edmond, qui les choisit et retaille en fonction de leur valeur décorative. Ce sont des figurines de collection que Gros-Sou ou Divine, et c'est une pièce de musée, un minutieux assemblage que la simple lettre de Tanchon. On montrerait de même, si cet article n'était déjà bien long, comment Edmond élit et recompose les gestes de la prostitution en les regardant se refléter dans l'œuvre de Constantin Guys.

A prendre *La Fille Elisa* dans son ensemble, elle apparaît à la fois comme l'itinéraire strict et presque abstrait de l'hystérie, puis du silence, et comme une étrange collection de poèmes en prose.

(25) Cf. J. Mallet, *loc. cit.*, p. 196. *Code des prisons* (Paris, 1870), vol. 4, p. 275, et *FE*, p. 74-75.
(26) Cf. d'Haussonville, *loc. cit.*, ch. IX, ch. VI, p. 259.
(27) F. Carco. *La Fille Elisa*, in *Hommage à E. et J. de Goncourt* (Paris, 1946), p. 33.

L'HOMME QUI MARCHAIT DEVANT MOI

(*fin*) (1)

par ANDRÉ CHAMSON

TROISIÈME PARTIE

— Aussi longtemps qu'elle nous ramène à cet univers de notre enfance, la vie vaut sans doute la peine d'être vécue... Parce que cet univers est celui de l'espoir, de la confiance... de l'amour... Et c'est beau de le retrouver, même après avoir vécu les premiers grands drames de notre existence, même après avoir connu la misère et l'angoisse de la mort.

Ces quelques phrases, je les avais entendues comme au fond d'un rêve. Je ne savais plus où je me trouvais, ni qui me parlait ainsi. J'avais oublié le petit café et mon compagnon de rencontre. J'avais perdu tout contact avec ce qui se passait autour de moi.

Mais la porte de la rue venait de s'ouvrir. Un courant d'air frais me passa sur le visage. Mon regard cessa de se perdre dans le vide. Je vis ma main, posée à plat sur le marbre de la table.

Pendant combien de temps m'étais-je égaré dans cet univers consolant qui était aussi l'univers de mon enfance? Depuis combien de temps les objets qui m'entouraient s'étaient-ils confondus dans une sorte de brume? Ma main n'avait plus été qu'une tache blanche, à peine distincte, devant moi. Les glaces du petit café s'étaient mises à resplendir comme des miroirs magiques. J'y avais vu défiler, avec une lenteur solennelle, des images pareilles à celles qui se for-

(1) Voir *Mercure de France*, 1er décembre 1947, 1er janvier et 1er février 1948.

ment au fond de nos yeux, quand nous flottons entre la veille et le sommeil.

Etait-ce le grand-père et l'oncle Abel, le docteur Jourdan et le professeur de rhétorique qui s'étaient ainsi levés devant moi? Tous ces modestes héros dont mon compagnon venait de me raconter l'histoire, ne m'étaient-ils pas apparus sous des traits qui n'avaient jamais été les leurs? De quels êtres chers avais-je prêté le visage à ces personnages inconnus? Tous ces fantômes dont je venais d'entendre parler pour la première fois, ne s'étaient-ils pas confondus avec d'autres fantômes que je connaissais depuis longtemps? Mes propres souvenirs ne s'étaient-ils pas mêlés à ceux de cet inconnu dont la voix monotone avait éveillé en moi cette fantasmagorie qui tenait à la fois de l'hallucination et du rêve? Sa mère elle-même, avec sa vivacité nonchalante, ne m'avait-elle pas fait évoquer une silhouette dont moi seul avais pu conserver le souvenir?

Mais quel homme de mon âge aurait pu éviter de pareilles confusions? Toutes les photographies anciennes se ressemblent. Tous les morts d'une même époque se confondent. Il n'y a qu'un seul visage pour chaque période de notre passé et, dans le souvenir de chacun de nous, il emprunte l'apparence des êtres qui nous furent chers.

Mes souvenirs auraient pu m'occuper pendant des heures. Mais la porte venait de s'ouvrir. L'air de la rue m'avait arraché à ma rêverie. Je voyais le visage de mon compagnon qui se découpait de profil sur le rideau blanc qui masquait la glace de la vitrine. Il regardait devant lui et tournait lentement la tête vers la droite. Je suivis la direction de son regard. Une femme et deux hommes passaient devant nous. La femme se laissa tomber sur la banquette qui était en face de notre table. Un des deux hommes se glissa péniblement auprès d'elle, tandis que l'autre s'installait sur une chaise, en tournant le dos de notre côté.

Mon voisin connaissait-il ces nouveaux venus? Il continuait à les regarder si fixement qu'il semblait avoir oublié ma présence. Je me mis à les regarder aussi avec une plus grande attention. Je ne vis d'abord que la femme. Elle avait les yeux rouges et la lèvre supérieure un peu gonflée. Elle avait dû pleurer en traversant la rue, mais il n'y avait plus qu'une petite larme à chaque coin de ses yeux. Elle remuait la tête avec une régularité monotone, comme quelqu'un qui ne veut pas entendre ce qu'on lui dit. Belle encore, avec un visage

un peu long, entouré de bandeaux qui lui cachaient les oreilles, elle pouvait avoir dans les quarante ans. Elle avait mis la main sur le col de son manteau et le tenait fermé comme par une agrafe. Gantée de clair, isolée par la manche noire du manteau, cette main se crispait parfois et devenait alors minuscule, comme un bijou précieux, perdu dans de la fourrure.

Elle ressemblait à ces femmes qui tiennent une boutique de meubles anciens ou de livres rares. C'est du moins ce que je me disais en la regardant. Elle devait avoir l'habitude du luxe et des difficultés de la vie. J'aurais pu tout aussi bien décider qu'elle devait faire de la décoration ou des modèles de haute couture. Mais sa mise était trop discrète et j'inclinais plutôt à l'imaginer dans quelque commerce d'objets d'art. Il me semblait la voir au milieu de commodes, de bronzes et de bibelots, en train de remettre de l'ordre dans ses vitrines et plaçant en bonne lumière un petit vase à fond bleu, tout en réfléchissant à ses échéances de fin de mois.

Il n'est pas de passant, croisé dans la rue ou à peine entrevu dans un lieu public, qui ne puisse éveiller en nous de pareilles rêveries. On est sûr de se mettre à divaguer quand on veut les pousser jusqu'à leurs dernières conséquences, mais on a peu de chances de se tromper quand on ne va pas au delà des premières impressions. Il était trop clair, dans le cas présent, que cette femme devait avoir l'habitude d'un certain luxe et que les soucis matériels devaient accabler son existence. Pourquoi donc l'imaginer antiquaire ou marchande d'objets précieux? Que m'importait, après tout, ce qu'elle pouvait faire dans la vie?

Pour le moment, elle continuait à remuer la tête avec la même obstination. Sa main se fermait plus étroitement sur le col de son manteau. J'avais l'impression qu'elle n'écoutait même plus ce que lui disait l'homme qui était assis devant elle.

Cet homme nous tournait toujours le dos. Il avait le cou maigre et la nuque étroite. Le sommet de son crâne était dégarni et pointait en pain de sucre au-dessus de la couronne de cheveux gris qui faisait le tour de sa tonsure. Je ne pouvais pas arriver à voir son visage, ni même à deviner l'aspect qu'il pouvait avoir. Etait-ce un homme jeune ou âgé? Portait-il beau? Etait-il, au contraire, ravagé par la vie ou par le vice? Avait-il l'air honnête ou cynique? Rien ne me permettait de le dire. Je sentais seulement une sorte de violence

dans la façon dont il remuait les épaules, quand il se penchait en avant.

C'était sûrement un homme d'une grande nervosité qui ne devait pas rester longtemps à la même place. A peine avais-je pensé cela qu'il pivota brusquement sur sa chaise, et le mouvement qu'il fit alors me permit de découvrir son visage, de trois quarts à gauche, par derrière.

C'était un visage maigre, à la fois relâché et dur, qui donnait une impression de fatigue et de cruauté. Ses chairs flasques et détendues dessinaient des lignes d'ombre, de la tempe jusqu'au menton, et faisaient comme des stries entre des bourrelets de peau morte. Sa bouche était énorme et légèrement tordue à la commissure, comme par une imperceptible paralysie. Son ossature puissante où le menton, les arcades sourcilières et les pommettes étaient fortement marqués, n'arrivait à lui donner qu'un aspect macabre. Mais le globe de son œil gauche, que je voyais de profil, était mobile et saillant. Il avait une dureté métallique, presque sans couleur, et reflétait la lumière comme un verre dépoli. Dans tout ce visage avachi, à peine entrevu en oblique, il suffisait à faire sentir une inexorable volonté.

Tout en continuant à parler, l'homme avait calé son coude droit sur le marbre de la table. Il appuyait son front dans le creux de sa main et cette main touchait presque le visage de la femme. Ainsi placé, il faisait pourtant face à l'homme qui était assis sur la banquette, mais la saillie de son œil indiquait la direction de son regard, et c'était la femme qu'il fixait.

Les mouvements de sa nuque trahissaient toujours la même violence. Il parlait avec une sorte de fureur. Je sentais qu'il reprenait souvent les mêmes phrases, qu'il devait revenir sur ce qu'il avait déjà dit. Mais la femme remuait toujours la tête et crispait un peu plus sa main sur le col de son manteau, sans rien entendre et sans rien voir.

L'homme qui était sur la banquette n'avait pas fait un seul mouvement depuis qu'il s'était assis. Appuyé de tout son poids contre le dossier de cuir, la nuque bien calée, la tête haute, il semblait ne prêter aucune attention à ce qui se passait à côté de lui.

C'était un colosse endormi, au teint coloré, à la formidable encolure. Son énorme visage avait l'air trop petit pour le reste de son corps. Il écrasait sa voisine de sa masse, sans

même avoir besoin de bouger. Immobile et congestionné, il avait l'air d'être en proie à quelque formidable digestion, comme ces animaux de grande taille qui ne remuent plus quand ils ont mangé.

Je ne pensais même pas à me demander ce que ce personnage pouvait faire dans l'existence. Il semblait dédaigner de se mouvoir et, pour aussi puissant qu'il fût, son corps ne paraissait pas avoir l'habitude de faire le moindre travail.

Cet hercule finit pourtant par tirer une de ses mains de dessous la table. Il l'éleva lentement jusqu'à la petite poche de son pardessus. Au bout de quelques secondes, pendant lesquelles il sembla s'être endormi, il en tira un minuscule cure-dents en celluloïd qu'il porta jusqu'à sa bouche, avec la même lenteur. Ses yeux qu'il avait tout petits, sous les bourrelets de graisse de ses paupières, se tournèrent alors de notre côté, sans que sa tête fît le moindre mouvement. Son regard se posa sur nous avec une extraordinaire indifférence. Le cure-dents crissait sur l'émail de ses incisives. Toujours aussi lent, toujours aussi indifférent, l'homme crachota de petits déchets de viande de notre côté, sans nous quitter du regard.

Que venaient faire ici ces trois personnages? Quel drame était en train de se dénouer entre cet homme maigre qui parlait avec une violence contenue, cet homme gras qui semblait insensible à tout ce qui se passait autour de lui et cette femme qui paraissait ne rien voir et ne rien entendre, mais dont les yeux étaient rouges d'avoir pleuré?

D'où venait ce trio qui semblait jouer sous nos yeux une ténébreuse pantomime? A quels bas-fonds pouvaientt appartenir cet infatigable discoureur et cet hercule muet? Avaient-ils dans la poche des billets protestés ou des lettres d'amour? Que voulaient-ils obtenir de cette femme? Qu'étaient-ils en train de lui imposer?

Mon imagination pouvait se donner libre cours. C'était peut-être une banale affaire d'argent. Faudrait-il vendre le magasin ou céder à bas prix quelques-unes des plus belles pièces qu'il contenait? Etait-ce, au contraire, un abominable chantage ou l'exploitation de quelque désespoir d'amour? C'était, à coup sûr, quelque ténébreuse entreprise dont je ne pourrais sans doute jamais connaître le dernier mot.

Je n'arrivais pas à entendre ce que disait l'homme maigre. Il parlait trop bas avec trop de précautions. Mais je voyais se renouveler le geste de refus de la femme, toujours aussi obstinée et toujours aussi absente.

Mon nouvel ami avait suivi cette scène avec la même attention que moi. Je sentais qu'il cherchait aussi à comprendre ce que pouvaient faire ces trois personnages, à cette heure déjà tardive, autour de cette table de café. J'allais lui demander s'il pensait comme moi que cette femme était antiquaire et quelles occupations pouvaient bien avoir les individus qui l'accompagnaient, quand il murmura doucement, à peine assez fort pour que je puisse l'entendre :

— L'autre univers...

L'hercule crachota de notre côté. La bouche en cul de poule et le cou gonflé, il expectorait ses détritus après en avoir fait de minuscules boulettes, entre ses lèvres. Une de ces boulettes venait de tomber sur le col de son pardessus. Il l'épousseta d'un revers de main et se remit à crachoter.

— Comme tout ce qui nous entoure est affreux! reprit mon voisin d'une voix toujours aussi basse. On ne peut plus jeter un coup d'œil autour de soi sans être témoin de quelque ignoble spectacle... C'est effrayant de voir ce que l'espèce humaine est en train de devenir... Ces trois-là, par exemple... Vous les avez vus? Vous les avez bien regardés? Ils doivent sortir de table; ils ont dû bâfrer tant qu'ils ont pu... et maintenant... Vous avez compris ce qui se passe?

Puisque mon nouvel ami formulait si bien tout ce que je venais de penser, je me sentis le désir de le contredire. Je répondis donc. d'une voix presque aussi basse que la sienne :

— La femme est assez touchante. Elle a même une sorte de beauté, avec ces bandeaux noirs et ce long visage... J'étais justement en train de me dire qu'elle devait tenir un magasin d'antiquités... Il me semble qu'elle doit vivre au milieu de choses rares. Il y a du raffinement dans sa façon d'être... Evidemment, les deux individus qui l'accompagnent... Si l'on se fiait à leur mine, on pourrait imaginer n'importe quoi... C'est pourtant quelque chose de bien banal qu'une femme avec des hommes affreux, dans un coin de salle de café. Il doit y en avoir des milliers, à cette heure-ci, dans toute la ville... Il ne faut jamais rien dramatiser. Tout est toujours plus mesquin qu'on ne l'imagine... Oh! je vois bien que cette femme a pleuré. Je vois surtout comment se comporte celui qui lui parle... Il a l'air de lui tordre les poignets... Mais c'est peut-être une illusion. On se trompe si facilement... Il n'a pas cessé d'être correct, après tout... Des petits drames comme celui-là...

— Ce ne sont pas les drames de la vie qui sont affreux... c'est la façon d'être de certaines gens... Bien sûr, ces hommes

ne font pas violence à cette femme, mais c'est pourtant une scène répugnante que nous avons sous les yeux... Qu'avez-vous imaginé, en les regardant? Vous croyez qu'elle est antiquaire? L'antiquaire et les aigrefins, alors? Une affaire d'argent? De faux tableaux ou d'objets volés? Pourquoi pas? Ah! vous avez aussi pensé que ça pourrait être une histoire d'amour? Je veux bien... Une femme seule... Vous avez remarqué qu'elle n'a pas d'alliance? Une rupture, alors? Une histoire de lettres? Elle a peut-être quand même un mari. Ça n'arrange rien, du reste... Il me semble que le maigre est en train de régler les affaires du gros... Mais qu'est-ce que tout cela peut bien faire? Les actes ne sont rien. C'est la qualité des êtres qui est en cause... et vous voyez bien que ces êtres-là sont affreux.

Le gros homme nous regardait toujours fixement et crachotait encore de notre côté. Il ne devait pas entendre ce que nous disions, bien que mon compagnon eût élevé la voix, sans y prendre garde, en se laissant aller à faire des gestes dans la direction des nouveaux venus.

Un peu penché en avant, les deux mains ouvertes devant lui, attentif et comme étonné, il resta tout d'un coup silencieux pendant quelques secondes, puis il reprit avec une nervosité agressive en recommençant à tendre le bras du côté de nos voisins :

— Vous imaginez ce que peut être une créature comme celle-là? Ce qu'elle peut penser? Ce qu'elle peut faire dans la vie? Oui, oui, le gros, celui qui ne dit rien et qui se cure les dents. Essayez de vous représenter une des journées de cette brute. La façon dont il mange... dont il dort... Regardez-le et pensez à ce que doit devenir dans une cervelle comme la sienne ce qu'on appelle l'amour, la générosité, la reconnaissance ou même l'ambition et la rancune... Il n'est pourtant pas tellement laid, ajouta-t-il avec une sorte d'étonnement, mais l'ignominie de notre temps est peinte sur son visage. Il a même exactement cette qualité de bassesse...

L'hercule cramoisi crachotait toujours de notre côté. De temps en temps, il élevait lentement sa main droite jusqu'à la hauteur de ses yeux, clignait le gauche ou le droit, et regardait attentivement la pointe de son cure-dents à la lumière du plafonnier.

Chacun de ces gestes avait l'air d'être fait au ralenti, à travers une somnolence de colosse méprisant. Cette extraordinaire lenteur rendait plus sensible la grossièreté du per-

sonnage et c'est elle qui devait, sans doute, exaspérer mon nouvel ami.

Ces trois inconnus n'allaient pourtant pas devenir le seul objet de nos préoccupations. Cet homme gras, cet homme maigre et cette femme écrasée entre eux, n'allaient tout de même pas se substituer à l'humanité tout entière? Notre destin ne devait pas forcément se confondre avec le leur, parce qu'ils étaient venus s'asseoir devant nous pour mettre un point final à quelque règlement de compte dont nous ne pouvions même pas imaginer le pourquoi et le comment.

Je ne pouvais pas accepter de juger le monde à travers ce lamentable trio. Si tout ce que m'avait dit mon compagnon ne pouvait servir qu'à faire éclater cette incompatibilité d'humeur avec les plus sordides de nos contemporains, il n'était plus nécessaire que je continue à perdre mon temps avec lui. Je n'avais pas besoin d'entendre parler des morts-vivants et des hommes détruits pendant des heures, pour me faire une idée sur les gens que je rencontrais au café. Je n'avais pas besoin non plus de me retourner vers une époque qui n'avait pas connu nos désastres pour voir qu'une brute était une brute et pour être sensible à la grossièreté.

Comme s'il avait compris ce que j'étais en train de penser, mon voisin me dit doucement, en se retournant vers moi :

— Je sais bien que notre espèce n'est pas uniquement composée de larves de cette sorte. Il y a encore quelques hommes parmi les êtres humains...

— Mais, reprit-il après une hésitation, en élevant brusquement la voix, ce qui est effrayant c'est que cette bassesse tend à devenir universelle... On ne peut pas ne pas le voir... dans la rue, dans les lieux publics, partout où l'on rencontre des hommes. On le sent chaque fois que l'on entre en rapport avec un milieu que l'on n'avait encore jamais vu. Il y a quelque chose de pourri chez tous les gens d'aujourd'hui... De pourri? Pourquoi, de pourri? Quelque chose de mort, plutôt; quelque chose de détruit... C'est comme une grande ombre à l'intérieur de la conscience. C'est très difficile à formuler... On dirait que toute une partie des âmes ne fonctionne plus. C'est comme une stupeur, au sens que les médecins donnent à ce mot... Oui, les gens sont stupéfiés... Ils vivent, pourtant. Ce n'est que la partie la plus invisible de leur être qui est détruite... Tout le monde le sait, mais personne n'arrive à le définir exactement.

Encore une fois, mon étrange interlocuteur venait de m'en-

traîner dans sa propre hantise. Nous n'avions peut-être pas encore tout dit sur ces morts-vivants et sur ces hommes détruits qui m'avaient fait oublier la fuite des heures. Puisque je n'avais pas mangé, je pouvais bien m'attarder un peu plus, sans penser aux amis qui devaient m'attendre maintenant, à l'autre bout de la ville, en se demandant ce que j'avais pu devenir.

— Comment savoir si ceux que nous rencontrons pour la première fois ont été amputés d'une partie de leur âme? Nous ne pouvons vraiment mesurer cette déchéance que chez nos plus proches amis, que chez ceux que nous avons jugés meilleurs que les autres... mais nous avons toujours tant de peine à voir clairement ce qui nous touche de près... et nous sommes toujours si aveugles sur nous-mêmes! Il y a pourtant un jour où l'on ne peut pas ne pas voir, même quand il s'agit de nos amis les plus chers, même quand il s'agit...

Mon nouvel ami n'avait pas achevé sa phrase. Il m'avait regardé comme un médecin regarde un malade, d'un coup d'œil furtif, et comme pour voir si je me sentais atteint.

— Mais vous devez avoir des amis, vous aussi, reprit-il avec une sorte de hâte, des gens que vous avez choisis pour ce qu'ils sont ou, plutôt, pour ce qu'ils étaient quand vous les avez connus? Vous n'êtes pas épouvanté par ce qui se passe en chacun d'entre eux? Vous n'avez pas senti qu'ils sont en train de devenir d'autres hommes? Vous ne vous êtes pas rendu compte qu'ils sont déjà tous engloutis par un autre univers que celui dans lequel ils avaient vécu jusqu'à maintenant?

L'homme qui se curait les dents regardait toujours du côté de notre table. Il me sembla tout d'un coup qu'il avait enfin remarqué notre présence. Son visage endormi ne trahissait, pourtant, pas la moindre pensée. Mais il devait avoir des réflexes si lents qu'il lui fallait sans doute plusieurs minutes avant de pouvoir éprouver les sensations les plus frustes. Il avait donc pu nous voir, mais il ne pensait encore rien à notre sujet.

— A l'époque où nous vivons, reprenait mon voisin en recommençant à regarder fixement le gros homme, six mois suffisent à rendre n'importe qui méconnaissable... Séparez-vous pendant quelque temps d'un des êtres que vous connaissez le mieux, de quelqu'un qui vous soit très proche et très cher, d'un ami de toujours et, quand vous le retrouverez, vous ne pourrez pas savoir à l'avance ce qu'il sera devenu...

Il vous faudra le redécouvrir et vous aurez toutes les chances de ne pas retrouver en lui ce qui vous semblait le plus précieux, comme si une partie de lui-même s'était détachée de lui dans cet intervalle... Il suffit parfois de quelques jours...

— Je sais bien, continua-t-il comme en se parlant à lui-même, que notre nature a toujours été changeante. Il n'y a pas de vie sans histoire et toute histoire suppose des variations. Mais ce qui donnait un sens à notre existence, c'était de nous modifier dans le sens de notre nature, en restant fidèles à nous-mêmes... Il n'en est plus ainsi, maintenant.

Il se retourna vers moi et me regarda dans les yeux. Il y avait dans les siens une angoisse pareille à celle qui m'avait tant frappé quand il avait commencé à me parler des morts-vivants et des hommes détruits.

— Ce qui est effrayant, me dit-il, c'est que vous ne pensiez même pas à me contredire... Peut-être qu'en m'écoutant vous vous êtes souvenu de quelque incident récent de votre propre existence... Nous en sommes tous là, vous savez. Je ne m'amuse pas à vous faire des théories. Cette expérience dont je viens de vous parler, cette découverte d'un étranger chez un être que l'on croyait connaître depuis longtemps, je l'ai vécue plusieurs fois, pendant ces dernières années... Pendant que je vous racontais l'histoire de mes parents, quand je vous ai dit ce que furent pour mon père et pour ma mère des amis comme le docteur Jourdan et M. Grimpert, je n'ai pas cessé de penser à mes propres amis et à ce qu'ils ont été pour moi tous ces derniers temps... Tels que nous sommes, nous ne comprenons jamais rien à rien, si nous ne pouvons pas faire de comparaison... Qui sait vraiment ce que c'est que le pain blanc, s'il n'a mangé du pain noir? Oui, nous ne savons rien que par différence... Mais vous pouvez être sûr que j'en faisais une... En quoi les amis de mon père m'auraient-ils intéressé, s'ils ne m'avaient pas fait comprendre ce que je ne pouvais plus attendre de mes propres amis et, peut-être aussi, ce que mes amis ne peuvent plus attendre de moi?

Le gros homme nous considérait avec une attention grandissante. Ses regards alternaient de la pointe de son cure-dents à nos deux visages, sans que sa nuque épaisse, appuyée au dossier de cuir, fît le moindre mouvement.

— Croyez-vous qu'un homme d'aujourd'hui prendrait la peine de faire ce que le docteur Jourdan a fait pour mon père, pendant des semaines et des années? Croyez-vous qu'un homme de maintenant, s'il se savait condamné à mort, ferait

ce qu'a fait M. Grimpert pour réconcilier mes parents? Connaissez-vous quelqu'un, parmi tous les gens qui vous entourent, qui aurait assez de temps libre pour le faire et assez de jeunesse de cœur pour le tenter? Il n'est personne, à présent, qui ne soit dévoré par sa propre existence. Il n'y a pas un seul d'entre nous qui ne se soit plus ou moins détaché de ses semblables, pendant ces dernières années. Questionnez les gens, faites-leur avouer leur isolement, mesurez leur solitude... Mais vous savez bien que ce que je viens de vous dire est vrai. Vous devez le savoir aussi bien que moi-même. Qui pourrait l'ignorer, aujourd'hui?

« Cette transformation des rapports humains est le signe le plus visible de la décomposition dont je vous parle. On ne voit pas ce qui se passe à l'intérieur d'une conscience, mais on ne voit que trop bien la façon dont les gens se comportent les uns avec les autres. Ils disent tous : « Je ne vois plus personne... » ou bien : « Je ne vois que de très rares amis... » Sans doute, il y a ceux qui sont obligés de voir beaucoup de monde, parce que leur métier les y oblige. Demandez-leur ce qu'ils pensent de leurs semblables... Un de mes amis reçoit des dizaines de visiteurs chaque jour. Je lui ai demandé : « De quoi vous parlent-ils, en dehors de l'objet précis de leur visite? » Il m'a répondu cette phrase terrible : « Il n'y en a pas un seul qui puisse parler d'autre chose que de lui-même. » S'il était médecin, ça se comprendrait dans une certaine mesure. Mais il n'est ni médecin, ni avocat. Il reçoit des visiteurs de toute sorte qui ne sont écrasés ni par la maladie, ni par un procès. Des gens qui n'ont aucune raison d'être poursuivis par une de ces hantises qui ne laissent place à aucune autre pensée. Ils n'ont pas le cancer, ni la tuberculose... Mais les gens d'aujourd'hui se comportent tous comme des malades.

« S'ils n'ont plus les mêmes rapports avec leurs semblables, c'est qu'ils n'ont plus les mêmes rapports avec eux-mêmes, qu'ils sentent qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient... L'esprit de l'homme est quelque chose qui peut pourrir aussi bien que son foie ou ses reins. Il doit y avoir de grandes épidémies morales, comme il y a des épidémies de peste ou de choléra, et nous devons vivre au milieu de la plus formidable épidémie de cette sorte qui ait jamais atteint l'humanité. Quel étrange fléau, qui ne porte pas de nom et dont les victimes ne peuvent pas savoir qu'elles ont été frappées! Car il

faut être encore intact pour éprouver l'angoisse de son atteinte.

« D'où vient ce mal? reprit mon compagnon d'une voix que l'angoisse rendait plus sourde. Peut-on faire quelque chose pour le guérir? Je ne sais pas. Je ne peux pas le savoir. Comment voulez-vous que je le sache? Je ne suis ni médecin, ni historien, ni même homme politique. Je ne suis qu'un homme menacé... un homme menacé comme tous les autres. Un homme qui a peur d'être touché par ce mal qu'il voit fondre sur ses semblables... Parce que j'ai peur de la contagion comme si je voyais des morts entassés dans les ruisseaux de la rue... C'est un mal qui se donne, j'en suis absolument sûr...

« Regardez cette grosse brute, continua-t-il en élevant brusquement la voix, la main tendue vers le colosse qui se curait les dents, de l'autre côté de la salle, regardez-la! Elle éclate de santé, elle ne semble pas être aux prises avec les difficultés de la vie... Ça porte un beau veston de vrai drap, un pull-over de pure laine... Ça a mangé comme un ruminant. C'est peut-être heureux... Mais tout est mort en dedans. Tout est détruit, fini, vidé... »

Mon voisin n'avait pas achevé cette phrase que je lançai un coup d'œil dans la direction de l'homme qui se curait les dents. Mon regard rencontra le sien. Il nous fixait maintenant avec insistance. Avait-il compris ce que venait de dire mon compagnon? Pendant quelques secondes il me sembla qu'il allait nous apostropher. Cette conversation sur les morts-vivants et sur les hommes détruits allait-elle finir par une bagarre de café, par quelque absurde pugilat avec cette brute répugnante? J'attendais avec plaisir le déchaînement du scandale.

Mais le colosse détourna les yeux pour contempler la pointe de son cure-dents. Libéré de son regard, je promenai le mien tout autour de la salle, stupéfait d'y voir tant de gens dont je n'avais même pas soupçonné la présence jusqu'à ce moment.

A côté du trio installé en face de nous, quatre hommes jouaient aux cartes. C'étaient des personnages miteux, des gens du quartier, sans doute, qui ressemblaient à des figurants d'un mauvais théâtre. On aurait dit qu'ils battaient les cartes pour avoir l'air de jouer et non pas pour se distraire. Ils avaient l'air lugubres et endormis. Deux d'entre eux étaient en pantoufles. Ils étaient tous emmitouflés dans des cache-nez de laine grise et l'un d'eux avait fait passer ses chaussettes au-dessus de ses pantalons. Ils donnaient une impression

d'irréalité grelottante et buvaient des grogs qui les enveloppaient d'une vapeur jaunâtre. On avait peur d'attraper la grippe rien qu'en les regardant pendant quelques secondes.

Au delà de ce groupe, il y avait la caisse, mais la caissière était partie en éteignant la lampe qui éclairait son livre de comptes. On se serait cru à l'entrée d'un cinéma de banlieue, après l'heure de la fermeture.

Derrière cette caisse abandonnée, deux femmes bavardaient à voix basse. Elles avaient des lèvres peintes comme des fleurs artificielles en papier et de grosses mains de ménagères. Elles étaient à la fois coquettes et mal tenues. L'une d'elles se grattait l'aisselle en regardant dans le vide. On sentait, à les voir ainsi, qu'elles étaient capables de faire n'importe quoi de leurs corps. Aucun geste ignoble ne devait leur être étranger et l'on n'aurait pas été étonné de leur voir faire en public les plus dégoûtants curetages, sans même avoir l'air de se rendre compte de ce qu'elles faisaient.

Alignés comme dans une vitrine de magasin, contre le mur du fond où se trouvait la grosse pendule, il y avait d'abord un couple de jeunes gens, une fille en cheveux et un garçon en veste de velours, puis un homme seul, puis une vieille femme avec un petit garçon qui regardait des images.

Les deux jeunes gens se tenaient par la main, lui la droite, elle la gauche et leurs bras s'arrondissaient devant eux comme l'anse d'une corbeille. Elle toussait en portant sa main libre à la base de son cou, juste en haut de sa poitrine. Cette main était longue et blanche avec un léger reflet bleu, comme on en voit sur certaines porcelaines. On eût dit une fleur de verre, sortie toute droite de cet imaginaire panier. Chaque fois que la fille toussait ainsi, elle ébauchait un petit sourire d'excuse et le garçon jetait un regard furtif sur ses lèvres. Ils avaient tous les deux l'air exténués. Ils avaient dû grandir à l'époque où les trois quarts des gens ne mangeaient pas à leur faim. C'était sans doute un couple d'amoureux, mais d'amoureux tragiques qui n'osaient même pas toucher à leur bonheur.

L'homme seul qui était exactement au-dessous de la pendule était un petit vieux goguenard qui sifflotait en tambourinant sur la table. Il portait les moustaches d'un homme plus grand que lui et des cheveux en brosse de comptable ou de sergent-major. Il avait l'air ravi d'être là où il était. C'était le seul client de tout le café qui ne semblait pas malheureux ou

inerte. On le sentait d'une incroyable vanité comme si le sort du monde avait dépendu de son bon vouloir. Je décidai qu'il devait être huissier dans un ministère.

Je restai ensuite plusieurs secondes à me demander ce qu'avait la vieille femme qui était avec le petit garçon. Mais je compris tout d'un coup qu'elle était saoule. Elle était saoule avec dignité, avec des airs de grand'mère bienveillante. Son invraisemblable accoutrement la faisait ressembler à une marchande de quatre-saisons ou à une concierge dont la loge n'aurait pas été chauffée, au fond d'une cour glaciale. Elle avait un chapeau à fleurs au-dessus duquel elle avait noué une écharpe de laine tricotée. Sa grosse figure cramoisie semblait être tombée au fond de cet entonnoir. Une veste molletonnée enserrait sa poitrine et n'arrivait pas à donner une forme à sa taille. Elle dodelinait de la tête et mettait parfois la main sur les cheveux du petit garçon comme pour bien marquer qu'elle veillait sur lui. Le garçonnet faisait alors sauter cette main d'un coup sec de son avant-bras et je l'entendais dire d'un ton rageur :

— Merde alors, tu peux pas me laisser lire?

Mais la vieille femme redressait le buste avec majesté, tandis que le petit vieux continuait à battre la charge, avec ses cinq doigts, sur le marbre de la table, au-dessous de la grosse pendule, en souriant de son air goguenard.

Au sortir de la rêverie dans laquelle le récit de mon compagnon m'avait fait tomber, c'est ainsi que je reprenais contact avec le monde. Je n'avais vu d'abord que mes voisins les plus proches, mais le cercle de ma vision venait de s'amplifier brusquement et s'élargissait maintenant dans un mouvement de cyclone. Le spectacle que je voyais me semblait aussi vaste que l'univers. Il résumait à lui seul le triste destin des hommes de notre temps. C'était un monde crasseux, dans un quartier perdu, au fond d'une grande ville. Une humanité sans espoir y attendait on ne savait plus quoi, sous une immense horloge où je n'avais même plus envie de lire l'heure. Tout un peuple de morts-vivants y restait assis dans une lumière grise, au delà de tout espoir et de toute joie.

Quelle illusion s'était emparée de moi? Ce n'était pas la vie que j'avais devant les yeux. Ce n'était que ce qu'on en pouvait voir dans un petit café misérable. Il y avait autre chose dans le monde. Au moment même où je contemplais ce lamentable décor, il y avait des auberges de campagne, pleines d'odeurs

de farine et de fruits mûris sur des séchoirs. Il y avait aussi de petites salles chaudes, avec des boiseries et des glaces de Venise, où les sons et les clartés se métamorphosaient dans des parois de cristal. La vie était tout de même plus généreuse, dans sa simplicité ou dans sa luxueuse abondance. Il y avait partout des filles en cheveux dont la beauté semblait venir s'écraser sur deux lèvres rouges qu'aucun fard n'avait touchées et des femmes coiffées comme des idoles, avec des tempes cruelles. Il y avait de belles paysannes qui riaient avant qu'on leur parle et des créatures pleines d'artifices qui ne laissaient jamais voir ce qu'elles pensaient. L'humanité tout entière n'était pas encore tombée dans cette hébétude. Tout n'était pas si morne et si dévasté.

Mais mon nouvel ami venait de se remettre à parler. Il avait à nouveau cette élocution saccadée qui m'avait tellement dérouté au début de notre entretien. Encore une fois, j'avais l'impression d'entendre une langue inconnue de moi. Il me fallut faire effort pour accorder mon oreille à cette cadence inhabituelle. C'était un peu comme lorsqu'on se trouve surpris par le galop d'un cheval. Cet effort me fit perdre tout contact avec mes propres pensées. Il n'était plus question de penser au reste du monde.

— Connaissez-vous beaucoup de ménages qui ne soient pas en proie à quelque drame? De femmes qui ne soient pas lasses de leur mari, si leur mari les aime toujours? De maris qui ne délaissent pas leur femme, si leur femme les aime encore? Combien connaissez-vous d'enfants qui ne soient pas dressés contre leur père ou leur mère? De parents unis avec leur fils ou leur fille? Dans combien de foyers pouvez-vous vous dire qu'il y a un peu de paix et de bonheur? Dites-le-moi, mais dites-le moi donc... Et ceux qui vivent seuls? Les sans famille, les femmes solitaires ou les vieux garçons... Avez-vous une idée de ce que peut être leur existence? Connaissez-vous beaucoup d'hommes qui ne soient pas ravagés par quelque médiocre tragédie et qui vivent en paix avec eux-mêmes? Où est la sérénité des vieillards? La force des hommes mûrs? L'insouciance de la jeunesse? Ils sont tous ennemis les uns des autres... Ils sont tous enfermés dans une obsession qui ne concerne qu'eux-mêmes... Chacun pense à soi, c'est si peu de chose que presque personne ne pense à rien. Ils ont rompu tout contact avec ce qui les entoure... Tout se dénoue. On se croirait à la fin du cinquième acte de quelque stupide mélodrame... Tout le monde est trompé. Tout le monde est

bafoué. Tout le monde est désespéré. Tout le monde meurt...

L'hercule crachotait toujours en nous regardant. Mais il suspendit soudain cette pétarade et se mit à rouler une boulette un peu plus grosse que les autres, entre ses deux lèvres. Puis il la cracha de toutes ses forces, de notre côté, et dit simplement, en fermant les yeux, d'une voix qui semblait ne sortir que d'une petite partie de son énorme personne :

— Duconnaud...

Puis il regarda son cure-dents et ne fit plus attention à nous.

Mon compagnon avait parfaitement entendu ce que le colosse venait de dire. La voix de ce géant endormi pouvait donner l'impression de ne pas être accordée au volume de son corps, elle n'en avait pas moins éclaté dans la petite salle comme la note grave d'un trombone et fait retourner toutes les têtes de notre côté.

Les quatre joueurs avaient attendu quelques secondes avant de se remettre à abattre leurs cartes sur le tapis de velours mité. Les deux femmes avaient penché leur buste en avant, les deux mains arrondies en coquille de soutien-gorge, pour essayer de voir de l'autre côté de la caisse. Les deux amoureux avaient suspendu leur souffle; le petit vieux goguenard avait arrêté ses roulements de tambour; la femme saoule s'était redressée, dans un mouvement de grande dignité, en dégageant autant qu'elle pouvait le faire sa poitrine de son abdomen et, seul, le petit garçon avait continué à regarder ses images.

Tous ces gens avaient entendu l'insulte que venait de lancer le gros homme. Ils avaient tous compris que c'était à nous qu'elle s'adressait. Le premier étonnement passé, ils eurent tous le même sourire de satisfaction. Chacun souriait sans doute à sa manière : les uns ouvraient la bouche en plissant les yeux, ce qui leur faisait trois trous d'ombre sur la figure; d'autres remontaient les coins de leurs lèvres jusqu'à leurs oreilles; d'autres enfonçaient leur nez entre leurs pommettes rouges qui s'arrondissaient en avant. Mais tous ces sourires avaient la même signification. Tous ces inconnus venaient d'éprouver le même soulagement et, peut-être, la même joie. De quelle obscure offense le colosse les avait-il donc vengés? Quelle revanche avaient-ils donc besoin de prendre sur nous? Seuls, le petit garçon qui regardait toujours ses images et les deux amoureux qui se tenaient toujours par la main semblaient être en dehors de cette allégresse mystérieuse. Le

petit garçon ne leva même pas la tête et les deux amoureux posèrent sur nous des yeux tristes et fatigués.

Mais les autres clients continuaient à nous regarder. Ils attendaient la suite de cet incident qui venait de les arracher à leur ennui. Je sentais qu'ils se demandaient si nous allions encaisser ou réagir. Je me demandais moi-même ce que mon compagnon allait faire. Nerveux comme il l'était, il pouvait très bien se laisser aller à répondre à la grossièreté du colosse. C'était un moyen comme un autre d'en finir avec l'angoisse qui s'était emparée de lui. Il n'est pas d'anxiété qui résiste à un mouvement de violence. Mais, alors que je m'attendais à quelque extravagance de langage, mon voisin me dit simplement, comme s'il ne s'était pas rendu compte de ce qui venait de se passer :

— Avez-vous aimé? Aimez-vous encore maintenant? Il n'y a rien qui permette aussi bien de comprendre la vie que l'expérience de l'amour. De n'importe quel amour... oui, n'importe quel amour...

J'aime assez peu avoir à répondre à ce genre de question, mais j'aime assez savoir comment les autres peuvent le faire. Je me contentai donc d'esquisser un geste de la main. Ce n'était qu'une vague approbation, aussi réservée que possible, mais mon voisin n'avait pas besoin d'une autre réponse pour se sentir autorisé à continuer.

— Aimer, reprit-il, c'est établir un nouveau rapport de notre être avec le monde... C'est nous retrouver au-delà de nous-mêmes... C'est... Mais je croyais avoir plus à dire... On est tout de suite à l'extrême bord de ce qu'on pense... Je suis incapable d'ajouter un mot de plus. C'est toujours si gênant d'avoir à parler de l'amour... et quand je dis « l'amour », c'est que je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer ma pensée. Je vous l'ai déjà expliqué quand je vous ai parlé de mon père... Quand nous disons « l'amour », nous pensons à ce sentiment que nous éprouvons quelquefois, mais c'est bien autre chose qu'un sentiment... Diriez-vous qu'une plante est animée par l'amour quand elle se couvre de jeunes feuilles? Comment pourrions-nous désigner cette force et cette générosité de la vie? Il faudrait peut-être tout renverser... ne pas chercher à dire ce que c'est que l'amour, mais ce que signifie son absence... N'est-ce pas le signe même de la destruction d'un homme? Qui n'aime plus rien est détruit..

Les hommes détruits? Les morts-vivants? Qu'est-ce que c'est, sinon les êtres qui ont perdu le pouvoir d'aimer? Ils n'en ont

plus la force. Ils n'en ont plus le temps... Ils sont entrés dans un monde où tous les rapports se dénouent, où plus rien ne les rattache à ce qui n'est pas eux-mêmes... Ils sont incapables de retrouver cet univers de l'enfance et de la jeunesse qui n'est pas autre chose que l'univers de l'amour...

L'univers de notre enfance? Ce n'est pas un morceau de notre passé, ce n'est pas un certain décor de la vie, mais une certaine façon de vivre... C'est un mouvement généreux qui nous porte sans cesse vers les êtres et vers les choses... c'est une continuelle nouveauté de notre cœur... Non, ce n'est pas le passé... et vous pensez bien que ce n'est pas le passé que je regrette. Je ne regrette rien de ce qui n'est plus... Pas plus les voitures à chevaux et les modes féminines que les habitudes de courtoisie ou la gentillesse des mœurs. Il n'est pas une forme de la vie qui ne puisse être remplacée par une autre forme qui vaille autant qu'elle... Mais ce dont je ne me consolerai jamais, c'est d'avoir perdu ce qui pouvait être... C'est de voir le néant remplacer l'imprévisible...

Mon nouvel ami venait d'être repris par la même nervosité qu'au début de notre rencontre. Il recommençait à porter la main à ses yeux, en appuyant fortement le bout de ses deux doigts sur ses paupières fermées. On aurait dit qu'il voulait arracher un voile, une invisible taie qui aurait obscurci son regard. Quand il lui arrivait de rester silencieux pendant un petit moment, il se remettait à parler avec une évidente difficulté.

Sans doute était-il anéanti par le manque de sommeil. Deux nuits blanches suffisent à nous faire entrer dans une sorte d'hypnose et nous livrer sans défense à de nouvelles insomnies. C'est le moment où nous confessons tout ce que nous ne voudrions pas dire en temps ordinaire.

Peut-être aussi qu'en me racontant l'histoire de son enfance, mon voisin était soutenu par le déroulement même du récit et comme emporté par ses souvenirs, au-delà de ses hantises. Mais il se retrouvait maintenant devant lui-même, écrasé de sommeil, incapable de se dominer, affolé par cette obsession qui l'avait tenu éveillé pendant deux jours. S'il avait été dans la rue, il aurait peut-être titubé comme lorsque je l'avais saisi par le bras, devant la porte du petit café.

— Il s'est passé tant de choses depuis trente ans... tant de choses depuis cinq ans... disait-il comme pour lui-même. « Il y a eu tant de sang et tant de malheurs... Nous avons vécu si longtemps dans l'angoisse et dans la crainte... Le plus terrible

de tout, c'est la peur du lendemain... Il y avait bien de quoi dévaster les âmes les plus fortes... »

Je regardai la pendule à la dérobée. Il était à peu près dix heures. Nous n'avions presque pas mangé, ni l'un ni l'autre, mais nous avions beaucoup bu. Une fois de plus, sur un signe de mon compagnon, le garçon venait de renouveler nos verres et nous les avions vidés d'un trait, sans même prendre garde à ce que nous faisions.

Dix heures sonnèrent lentement. Une petite sonnerie grêle répondit à celle de la pendule, dans l'arrière-salle du café. Le plongeur passa la tête dans l'entre-bâillement de la porte et regarda les clients. Le garçon qui se tenait debout auprès des quatre joueurs de cartes lui fit un signe furtif et le plongeur disparut à nouveau dans l'arrière-salle.

Je tournai les yeux du côté de la porte d'entrée. Des silhouettes glissaient sur les stores blancs de la vitrine. Le faisceau lumineux d'un lampadaire électrique les plaquait sur cet écran comme des ombres chinoises. Au-delà, c'était la nuit, noire et bleue, étroitement contenue entre les façades des maisons, hérissée d'ombres verticales qui montaient vers le ciel comme des tentures funéraires. La ville était là, humide et grouillante, sous un océan de brume plein de pauvres petits cônes de clarté. Je me sentais attiré par elle comme par l'orifice d'un énorme trou noir dont je ne pouvais pas voir le fond.

— Il m'a suffi d'une nuit d'insomnie dans la ville de mon enfance, reprenait l'inconnu, « pour me faire découvrir la profondeur de l'abîme qui sépare les deux mondes dans lesquels nous avons vécus... C'est dans cette chambre d'hôtel où je n'étais plus qu'un passant, au milieu de cet orage qui semblait annoncer le jugement dernier, que j'ai vu distinctement ce que je n'avais pas su voir pendant plus de vingt années... »

Il s'arrêta de parler deux ou trois secondes à peine, mais j'eus le temps de voir que le garçon ne nous quittait plus des yeux et que tous les clients assis dans la salle s'étaient à nouveau tournés de notre côté. Il me sembla qu'aucun d'entre eux n'avait plus envie de rire et que le petit garçonnet lui-même nous considérait gravement, après avoir refermé son livre d'images.

— Il y a quelque chose de brisé entre nous et le reste de l'univers... La vie n'est plus ce qu'elle a été, mais elle n'est surtout pas ce qu'elle aurait pu être... C'est ce que j'ai clairement compris depuis quelques jours. Nous avons su ce que c'est que l'espoir, la générosité et la confiance... Nous ne

savons que trop ce que c'est que l'angoisse et que la peur... Il y a des années que j'étais partagé entre deux univers mais je ne savais pas qu'ils étaient aussi profondément séparés l'un de l'autre...

Depuis que j'étais assis à côté de lui, jamais mon voisin ne m'avait semblé possédé par une aussi fiévreuse exaltation. Il ne gesticulait pas, il n'élevait même plus la voix, mais son débit était à la fois rapide et saccadé et ses doigts ne s'arrêtaient pas de passer sur ses paupières.

— Quand le jour s'est levé, reprit-il, l'orage a cessé brusquement. Les rayons du soleil ont illuminé la ville et les campagnes environnantes. Il m'a semblé que tout allait recommencer à revivre. Pendant un moment, j'ai pensé que l'autre monde n'existait plus. Après ce déchaînement de toutes les forces de la nature, tout semblait être rentré dans un ordre qui paraissait devoir être éternel. J'allais pouvoir devenir un vieillard tranquille, maître de lui-même jusqu'au dernier de ses jours. J'allais me mettre à ressembler à mon père et à mon grand-père. Aucun des liens qui m'unissaient au reste de l'univers ne pouvait plus maintenant se trouver rompu...

Mais je suis revenu... La vie est là... J'ai retrouvé l'autre monde... et je ne sais plus dans lequel des deux il me sera donné de mourir...

MERCVRIALE

LES LETTRES

PAUL LEAUTAUD, OU LE CONTRE-PRUDHOMME. — M. Paul Léautaud représente un personnage littéraire traditionnel; il est le grain de sel indispensable au festin que, depuis des siècles, nous offrent les lettres françaises. Je crains que nous ne soyons bientôt privés de cette sorte d'épice; ce serait grand dommage. Il y aura toujours, je pense, des écrivains originaux et des esprits libres. Mais de ce caractère-là, je ne crois pas. Ce n'est pas la société qui les éliminera, ni la littérature; c'est eux-mêmes qui ne pourront proprement plus respirer. On sera bien venu de s'en plaindre, et de les plaindre. De condamner le siècle pour cela, non.

Les écrivains dont M. Léautaud est, sinon le dernier modèle, du moins le modèle en ce temps le plus accompli, ont toujours été brouillés avec le monde, mais sans jamais perdre le contact avec lui. Ils ne font pas fortune, ne s'en soucient du reste pas, mais ils ont toute la réputation qu'ils méritent et qu'ils recherchent. Détestés, craints, loués, quelquefois à l'excès; fuis ou rejetés par les uns, à cause de cela recherchés par les autres; goûtant également le plaisir d'être appréciés de quelques-uns qu'eux-mêmes ils apprécient et celui d'inquiéter, de gêner ceux qu'ils voudraient voir pendus, de gâter leurs nuits, de troubler leur prétention, de leur faire voir rouge : ils s'insèrent très exactement dans un ensemble social qui, sans eux, perdrait de son relief. Ils sont l'indispensable scandale, ceux par qui le scandale arrive, soit qu'ils scandalisent, en effet, les bien-pensants, soit qu'ils mettent à nu le scandale des bien-pensants, en riant de leur coup, avec tout de même un grincement de dents.

Ils se composent ainsi un personnage naturel, d'une singularité éprouvée. Je veux dire qu'ils ne forcent pas leur nature, mais qu'ils choisissent, parmi les dons et les défauts qu'elle met à leur disposition, ceux qui sont le mieux faits pour servir leurs goûts les plus vifs et empêcher leur « réussite ». Car il faut, cela va de soi, pour s'installer dans l'ordre du monde à contre-pied, autant d'esprit que de culture, un regard aigu (et bien plus cruel que méchant), du cynisme, mais qui est la cuirasse de la tendresse, et un style sans défaut, pur à la fois et dépouillé.

Ils s'installent ainsi dans un non-conformisme si bien ajusté qu'il devient une sorte de moulage en creux du conformisme, et soumis à des lois aussi rigoureuses que celles qu'il se plaît à railler et à violer. Un exemple excellent de cette soumission involontaire à l'ennemi, on le trouvera à la fin des *Propos d'un jour* (1), que le Mercure de France a rassemblés. Pour se venger du scandale soulevé par la Gazette qu'il avait publiée dans le *Mercure* du 15 septembre 1927, M. Léautaud passe la plume à M. Joseph Prudhomme. Et, certes, dans cette « petite brochure », M. Joseph Prudhomme n'est pas inférieur à lui-même. Mais M. Léautaud s'y définit par son contraire : il est un contre-Prudhomme; et se fixe ainsi ses limites.

C'est une discipline comme une autre que de se mettre au garde-à-vous en tournant le dos à l'adjudant, et de faire demi-tour à gauche quand il commande demi-tour à droite. En quoi M. Léautaud ressemble à Charlot soldat, ce qui est un grand compliment. On admettra qu'un indiscipliné de cet ordre apportera beaucoup plus de confusion que le fantaisiste isolé qui s'en va faire l'école buissonnière et ne cherche que son plaisir sans prendre souci de gêner les sots, les adjudants et les bons militaires. On admettra aussi qu'il atteindra plus aisément ainsi à l'effet de ridicule et qu'il fera scandale, pour sa joie, sans trop de peine ni de risque, car il n'est pas menacé du poste de police mais seulement de n'être jamais élu à aucune académie, ce qui le protège contre toute déchéance.

Il n'en reste pas moins que, pour prendre le contre-pied de toute discipline, il faut rester dans le rang, connaître à fond le règlement, et ne se tromper pas dans la désobéissance. Or il arrive à M. Léautaud de se tromper, et c'est pourquoi je disais que les écrivains de son ordre s'élimineront eux-mêmes de la société, non point seulement, comme ils croient, par dégoût; mais, à leur insu, par erreur. Ils ne sont plus à la page, ils se trompent de verso. La hargne de M. Léautaud, son horreur du conformisme, des préjugés, son cynisme, son amertume, son chagrin, son absence de bonheur, qui sont autant de qualités ou de sentiments chez lui que l'on admire ou qui nous touchent, vont à lui borner la vue. Ses coups, ses traits, ses rires, il s'en faut qu'ils soient tous bien ajustés; contre telles nouveautés qui lui paraissent détestables, telles grandeurs à ses yeux insolites, il réagit par un conformisme et par des préjugés; exactement, il s'attarde dans des habitudes et se bat contre un monde qui lui avait offert une fois pour toutes sa cible, sans trop s'apercevoir que le monde a changé, et pas toujours en mal; et que, dans la mesure où il a changé en mal, l'arc ou l'arbalète ne suffisent plus à la faire saigner.

En lisant (ou en relisant) les pages de ces deux derniers livres — pages déjà anciennes — je crois savoir ce qui gâte le plaisir

(1) *Passe-temps* et *Propos d'un jour*, Mercure de France, 1946 (réimp.) et 1947.

qu'elles m'apportent à foison. A ma surprise, c'est le ton péremptoire, l'assurance — peut-être feinte ou peut-être forcée — quand le propos est scandaleux, ou prétend l'être. Et je croirais volontiers que ces affirmations massives et simplistes sont, en effet, forcées, tant elles jurent à côté de la finesse, du nuancé, de l'ironie malicieuse, ou amère ou rageuse, mais d'un ton si juste, dans laquelle elles viennent tout à coup détonner.

Je n'en prendrai qu'un exemple. Dans les *Propos d'un jour* (p. 83) M. Léautaud parle de lui :

« L... disait : « J'ai cinquante-trois ans. Je ne me plains pas de la vie. J'ai toujours travaillé... J'ai un peu de talent. Je l'ai employé pour mon plaisir... Je n'ai qu'un défaut aux yeux de certaines gens : je ne suis pas fait à la société. Je suis resté « à côté ». Volontairement. Par goût. Ma tactique a toujours été : supporter, en écopant le moins possible. Je n'ai pas trop écopé. Comme j'ai quelque esprit, il m'a servi : j'ai fait rire. »

Tout ceci est excellent. Quand M. Léautaud se décrit, et c'est tout le temps, il est toujours excellent : c'est la grande tradition française. Il se peint, tel qu'il se voit, tel qu'il se veut, se préfère, ou quelquefois se supporte; non sans complaisance pour ses singularités, non sans modestie pour ses dons les plus évidents qu'il serait vain de souligner. On peut aimer, ou n'aimer point le personnage : il est vivant, vrai, bien assis dans sa résolution. Et, pour ma part, le refus d'être dupe et de se soumettre à la duperie suffit à emporter ma sympathie. Mais non point à me rendre moi-même dupe au point d'être uniformément séduit.

Car il y d'autres refus qui me rebroussent; et, plus encore, une simplification où je ne retrouve plus du tout la grande tradition française. Voyons la suite :

« Il est bien vrai que je suis un mauvais citoyen. La rhétorique sociale n'a jamais pris sur moi. Ni aucune autre rhétorique. Je n'aime pas les phrases. Je n'aime que les faits. Et là plus qu'ailleurs les faits montrent le mensonge des phrases. Je ne suis pas doué pour le respect, l'admiration, l'idolâtrie. Je repousse, par nature, tout ce qui ressemble à un sentiment religieux. Le patriotisme n'est pas autre chose. L'amour de même, quand on ne voit plus les défauts de ce qu'on aime, qu'on croit que l'être aimé est unique. Religion, amour à ce point, patriotisme, tous les grands sentiments en général qui mènent les hommes, autant de superstitions. Je ne suis pas doué, vous dis-je. »

Sentez-vous la confusion, et la facilité qu'elle permet, la satisfaction qui éclate, et la gêne qu'on en éprouve? Point de rhétorique? Bien sûr. Point de superstition? Parfait. Point d'idolâtrie? Parbleu. L'ennui, c'est que, dans le patriotisme, il y a autre chose que le chauvinisme idolâtre; dans l'amour, autre chose que l'aveuglement de la passion; dans la religion, autre chose qu'une superstition. Mais M. Léautaud ne le sait pas. Et, ne le sachant pas, il le nie. Il ne voit dans les « grands sentiments » que ce que M. Jo-

seph Prudhomme y a mis. Quand il pense, il pense comme M. Prudhomme, je veux dire dans le champ de pensée que M. Prudhomme a établi, pour leur usage commun : M. Prudhomme est son maître à penser, ou, si l'on veut, son contre-maître. Ils ne se quittent pas; ils font les cent pas, en se tournant le dos, mais dans la même cour. Et ils assènent, avec la même autorité péremptoire, des aphorismes du même bois.

C'est dommage, car on aime bien rire de M. Prudhomme; on n'aime pas rire de M. Léautaud, ou plutôt, on ne rit pas. On s'attriste qu'un artiste de cette qualité, un écrivain de cette plume, un esprit de cette liberté, sorte parfois de ses limites où il est si maître de lui, et en sorte pour juger, tout semblable à ceux qu'il nargue. Le côté ingrat de sa nature est, peut-être, plus encore que son côté brillant, moqueur, féroce et libre, ce qui l'a fait si solitaire.

Louis Martin-Chauffier.

Le plateau de Mazagran, par *André Dhôtel* (Ed. de Minuit). — Etrange passion de deux jeunes libraires pour une étrange créature, dotée d'un frère inquiétant et d'un mari non moins étrange. Le plus passionné des deux libraires se fait forgeron dans son village natal où il fuit l'objet de sa passion, mais la retrouve, tandis que le mari ambigu se tue; elle, se suicide. Les deux jeunes gens se marient à des villageoises, tandis que le village un temps énervé, se calme. Curieux, c'est le moins qu'on puisse dire.

Anthologie nègre, par *Blaise Cendrars* (Corrêa). — Toutes les histoires, fidèlement recueillies par l'auteur dans des ouvrages qui font autorité, d'ethnologues et de linguistes, et qui constituent un échantillonnage complet des innombrables folklores africains, ne sont pas drôles, ni directement savoureuses pour nos intellects de civilisés. Mais elles ne font que mieux nous suggérer l'inépuisable pouvoir poétique de la mentalité pré-logique.

Planète sans visa, par *Jean Malaquais* (Ed. du Pré aux Clercs). — Ce livre, après d'autres, porte sur l'époque trouble, effervescente vécue en zone sud de 40 à 42. Une étrange faune de réfugiés, d'apatrides en instance de visa, de résistants et de révolutionnaires, de résignés et de vichyssois à tout crin se coudoient, se débattent, se combattent à Marseille. Le dessein de l'auteur est visiblement celui de documenter. Il nous fait participer à l'existence de très nombreux personnages, sans se soucier de dégager une action au bénéfice d'une vérité politique, mais plus largement, afin de rendre compte d'une mêlée humaine. Il bannit l'analyse psychologique, refusant d'établir l'intermédiaire entre l'immédiateté du réflexe et l'infra-structure qui conditionne ses personnages. De lourdes discussions idéologiques, dénuées de tout lyrisme à la Malraux, renseignent sur les hommes d'après leur point de vue, visant au travers de la complication d'une intrigue toute soumise à l'événement, à dégager l'unité d'une époque.

Cela rappelle curieusement les romans d'Ernst von Salomon, qui cherchaient à nous montrer le climat de l'Allemagne des années 20-30. « La Ville », notamment. Ce sont les mêmes héros déclassés, en équilibre instable sur une vie, sur une action, sur une politique qui les trahit, et représentatifs autant par leur banalité que par l'arbitraire apparent de leur choix.

Le style est bourré de tics, d'une préciosité qu'on qualifierait volontiers de fruste; s'il rend presque illisibles certains passages, il contribue, dans certaines scènes, à créer une présence extraordinaire. C'est un livre important, par son volume et par sa densité, et, sans aucun doute, le roman le plus sincèrement inspiré sur ce sujet. — YEFIME.

Pages catholiques d'*Henry de Montherlant*, recueillies et présentées par *Mme Marya Kasterska* (Plon, 1947, 1 vol. in-16 de 209 p.).

Cette anthologie de textes allant de 1916 à 1945, de la *Relève du*

Matin au *Maitre de Santiago*, vise à montrer ce que la sensibilité de Montherlant doit à l'empreinte catholique. Les citations se multiplient dans les œuvres les plus récentes et se font sous le signe du jansénisme, une fois « dépassé le catholicisme à l'italienne ». Une préface de Marya Kasterska qui situe les différentes étapes spirituelles de Montherlant est suivie d'une lettre de l'auteur avertissant que « le projecteur peut toujours être incliné de manière différente ». Cette complexité n'est pas sans nous avoir réservé, déjà, des surprises désagréables... — M. M.

LA POESIE

JEAN PAULHAN ET LA POESIE. — Depuis la lecture des *Fleurs de Tarbes* nous savons qu'il y avait, à la porte du jardin public de cette bonne ville, une pancarte ainsi conçue : « Il est défendu d'entrer dans le jardin avec des fleurs à la main. » Profitant d'une distraction du gardien du square, *quelqu'un* la changea contre cette autre : « Il est défendu d'entrer dans le jardin public sans fleurs à la main. »

A l'époque où je suivais révérencieusement *Les Fleurs de Tarbes* dans la *Nouvelle Revue Française* (livraisons de juin à octobre 1936), cette histoire saugrenue me remplit d'aise et de jubilation. J'y voyais le modèle de « l'acte gratuit », et peut-être la meilleure facétie de Jean Paulhan. Je ne doutais pas un instant de sa participation au scandale : s'il n'avait pas « fait le coup » lui-même, il en était l'instigateur assurément. Mais pour quelles raisons? Sur l'heure, je n'en trouvais aucune — hors celle de taquiner les amateurs de bouquets. Et je concluais à la mystification.

A tort. Je dois avouer maintenant, au risque de passer pour naïf, que cette manière de plaisanterie ne me semble pas dépourvue de calcul. Car Jean Paulhan, lui aussi, a la marotte des petits bouquets. Mais il l'a, en quelque sorte, professionnellement. Que dis-je? il est capable de tout pour défendre son renom de fleuriste attitré de la N. R. F. La fameuse pancarte : « Il est défendu d'entrer dans le jardin public sans fleurs à la main » redevient quand il faut : « Il est défendu d'entrer dans le jardin avec des fleurs à la main. » Grâce à cette girouette, Jean Paulhan décontenance les observateurs et garde la libre disposition des plates-bandes de la poésie.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que le maigre bouquet qu'il tient dans son poing — ce seront, si vous le voulez, les poèmes de Francis Ponge, de Jean Tardieu, de Jean Wahl, d'Edith Boissonnas et d'Henri Thomas : glanes qui lui appartiennent en propre et que nul ne songe à lui contester — s'enrichisse à volonté et devienne, sur commande, une gerbe magnifique. Certes, on le soupçonne d'avoir longtemps méprisé certaines couleurs et certaines essences. (Il lui a fallu près de quinze ans pour s'habituer à Jacques Prévert, ou pour prendre en considération l'œuvre de René Char; et il n'aura pas d'opinion sur Henri Pichette avant 1950...) Et l'on se prend à douter de son goût en poésie. Il se pourrait que Jean

Paulhan n'en eût aucun. Mais comment le prouver? Le flagrant délit est impossible en pareil domaine. Et Jean Paulhan le sait bien, qui procède toujours comme par inadvertance; qui rend les pistes inextricables; qui mélange les malices et les négligences, les bourdes volontaires et les agaceries; qui multiplie les petites turpitudes et les petites générosités.

Précaution admirable, il s'arrange pour que les rieurs, quoi qu'il arrive, soient de son côté. Travaillant, si je puis dire, dans l'infinitésimal, il décourage par avance ses victimes, qui ne peuvent se défendre qu'en faisant la preuve de leur esprit susceptible, tatillon, mesquin. Et c'est précisément ce qui vient d'arriver aux poètes Aragon et Eluard. En refusant « de se laisser embrigader dans une anthologie » composée par Jean Paulhan — pour des raisons à la fois valables et inavalables, mais qui dépassent le cadre de cette rubrique — ils obligent les Editions de Clairefontaine (Lausanne et Paris) à publier leurs morceaux choisis séparément. Comme la plaquette *Deux Poètes d'aujourd'hui* se vend avec le gros ouvrage *Poètes d'aujourd'hui*, il est difficile de ne pas s'exclamer devant l'immodestie manifeste de ces deux personnages, dont on sait qu' « ils joignent tous les défauts de l'homme politique à ceux de l'homme de lettres ».

Une fois de plus, Jean Paulhan a le triomphe facile. Mais passée cette découverte qui dispose en faveur de « l'esprit » de l'anthologie, on s'aperçoit que son auteur a quelque peu exagéré la dose de tours de passe-passe, crocs-en-jambe et petits-bouts-de-bois-dans-les-oreilles qui fait l'attrait ordinaire de ce genre de travaux. Ici, la diversité des attentats est si grande, et leur nombre si considérable que cela mérite d'être examiné dans l'ordre, et de près. (Mais, bien entendu, nous ne retiendrons que les « inepties » caractéristiques de la manière Paulhan, car il faudrait plusieurs volumes pour redresser les torts faits par cette seule anthologie.)

Commençons par le hors-d'œuvre, c'est-à-dire par la préface. Elle contient un éloge senti de l'abbé Delille (ce qui la vouait sans doute à la *Revue de littérature, histoire, arts et sciences des Deux Mondes*, où elle parut tout d'abord), mais elle s'adresse de préférence à « un ange, un Persan, un homme tombé de la lune » qui verraient d'un trait la poésie française « de Chênedollé à Paul Eluard ». Comme d'habitude, Jean Paulhan se plaît à entretenir « le premier venu » d'une « poésie obscure » — car « il est probable, puisque tout le monde le répète, qu'il y a un mystère dans la poésie ». Ou encore il prend à partie « l'homme égaré » pour le rendre plus égaré, si possible, en lui administrant à rebrousse-poil quelque remarque tirée d'un livre chinois, d'un vieux traité de rhétorique ou d'un ouvrage d'ethnographie.

Bien qu'il prétende « tâcher d'éviter les petites sottes plaisante-

ries », Jean Paulhan essaye de nous faire croire qu'il s'est souvenu par cœur de ce poème fort joli :

> ***Invisible oiseau qui chantes***
> ***Par la vertu de ta voix***
> ***La bergerie en vacances***
> ***Et mes péchés d'autrefois***
>
> ***Agrestement ressuscitent.***
> ***Refais l'une pacager,***
> ***Refais les autres complices***
> ***De la fille du berger.***

— mais qu'il ne sait où ni quand il l'a lu; et qu'il a parfaitement oublié le nom de l'auteur. A la suite de ce mensonge d'agrément, il ne doute pas qu'il ne lui revienne des quatre coins du monde la précision suivante : « Mais c'est à vous, cher Paulhan, que l'on doit de connaître cette ravissante *Pastorale* de Gabriel-Joseph Gros: vous la publiâtes dans votre *Tableau de la Poésie en France* du 1er octobre 1933... »

Sautant du salmigondis que représente cette préface à la p. 355 de l'anthologie, on s'aperçoit que Jean Paulhan est resté fidèle à son *Tableau de la Poésie,* puisqu'il reprend les poèmes d'Hélène Massenot-Reignier (bouchère), L.-M. Clayer (modeleur mécanicien), Charles-Albert Janot (sous-chef de bureau), Emile Dury (fondeur de cloches), Maurice Guitteny (sous-officier d'infanterie coloniale), Maurice Mardelle (charpentier), Marie Pelletier (négociante en rouennerie), R. P. Ernest Sabatier (missionnaire), Paul Souffron (employé de commerce) et André Druelle (cultivateur), qui y figuraient déjà — en leur adjoignant ceux d'un chauffeur, d'un explorateur, d'une dame du monde et d'un chef de contentieux. Mais la grande trouvaille de Jean Paulhan est de les grouper ici sous le titre « Poètes du Dimanche ». Ce qui suppose que la poésie est une profession reconnue — un premier métier — et cela n'est pas moins irrévérencieux pour les *Cinq Grandes Odes* (poésie d'ambassadeur), pour l'Ode d'*A. O. Barnabooth* (poésie de millionnaire) ou pour l'*Album de vers anciens* (poésie de rédacteur au Ministère de la Guerre), que pour les recueils d'André Druelle, de Maurice Mardelle et de Paul Souffron, qui ne furent point publiés aux dépens des auteurs. — Quelle étrange idée se fait de la vocation poétique M. Jean Paulhan, prosateur du dimanche et conseiller d'édition chez Gallimard!

Survolons les autres catégories — Poètes Belges et Poètes Romands (traités en provinciaux par un homme qui aime pourtant beaucoup à rendre visite aux pays de langue française), Poètes Enfants (comme cela ressemble aux grandes personnes!), Poètes Traducteurs (il y manque, entre autres, Armel Guerne, Auguste Morel, Henri Parisot, Paul Petit et Henri Thomas) —

pour aborder plus vite ceux que Jean Paulhan nomme « Les Poètes d'aujourd'hui ». Dédaignant l'ordre chronologique et l'ordre alphabétique, notre fleuriste suit sans doute son ordre secret de préférences — à moins qu'il n'ait adopté, tout bêtement, la recette dadaïste des noms brassés dans un chapeau. Le choix s'ouvre avec Henry J.-M. Levet et s'achève avec Emmanuel Lochac, l'un et l'autre vivement prônés par Larbaud. Il ne semble pas y avoir de règle quant à la date de publication des poèmes retenus : en gros, ils ont paru entre 1895 et 1947, et quelques-uns portent la mention « inédit ». Partant, on ne parvient pas à s'expliquer certaines « absences » incroyables : celles, par exemple, de Francis Jammes (alors qu'il y a Levet), de Péguy (il y a Marie Noël), d'Apollinaire (il y a Paul Fort), de Toulet (il y a Pellerin), de Milocz et Cendrars (il y a Supervielle et Larbaud), de Vildrac, Duhamel et Durtain (il y a Romains et Chennevière), de Desnos et Péret (il y a Prévert et Queneau), de René Daumal, Georges Bataille et Michel Leiris (il y a Roger Gilbert-Lecomte et Antonin Artaud), de Raymond Roussel (il y a Francis Ponge), de Gide et Suarès (il y a Mauriac et Giraudoux), etc., etc.

Le chapitre des absents s'allonge encore du fait que plusieurs poètes sont si mal représentés que tout se passe comme s'ils avaient été omis. Les pièces en vers réguliers d'Antonin Artaud ne comptent guère au regard de ses proses. Et il faut avoir Fargue en piètre estime pour s'en tenir à *La Gare*, à *l'Exil* et à quelques *Ludions*. (Mais j'oubliais que l'abbé Delille vient de convertir Jean Paulhan à la prosodie.) Quant au génie protéiforme de Claudel, je ne sais pourquoi l'on s'obstine à le produire sous les seules espèces des poèmes patriotes et pratiquants...

Nous avons gardé pour la bonne bouche l'appareil bio-bibliographique qui complète l'ouvrage : c'est peut-être là que gît le mystère Jean Paulhan. Dès l'abord, abandonnons toute préoccupation chronologique : seuls sont datés, et cités dans l'ordre de publication, les recueils d'André Breton et de Jean Follain. Et dégageons les deux principes évangéliques qui commandent aux désordres de la bibliographie : « Les premiers seront les derniers » (pour nombre d'auteurs, leur premier livre est indiqué en fin de liste) — et « on donnera encore à celui qui a déjà, et pour celui qui n'a rien on lui ôtera même ce qu'il croit avoir » (la majeure partie des ouvrages est attribuée, à tort et à travers, aux Editions Gallimard).

Voici d'ailleurs quelques illustrations typiques de la manière Jean Paulhan.

1° *Balivernes (sans conséquence)* : « Aujourd'hui, Roger Allard délaisse la poésie pour se consacrer à l'entomologie (faune des Lépidoptères français). Il est membre de plusieurs sociétés entomologiques. »

2° *Fausses pistes* : « Jacques Prévert a publié... un recueil intitulé *Paroles* aux Editions de Cahiers d'Art. » — Qu'en pensent

les Editions du Point du Jour, et René Bertelé qui passa trois ans de sa vie à réunir lesdites *Paroles* ?

3° *Divers larcins* : « Les poèmes de Levet... ont été réunis pour la première fois en 1943, dans la collection *Métamorphoses* (N. R. F.), précédés d'une préface de Léon-Paul Fargue et de Valery Larbaud. » — Il me semble que tout cela avait déjà paru en 1921, quelque part en Odéonie.

« Claudel... a publié aux Editions de la N. R. F. son théâtre complet. » Il est vrai qu'on l'annonce à la Bibliothèque de la Pléiade. Mais jusqu'ici, le premier théâtre de Claudel — de *Tête d'Or* au *Repos du Septième Jour*, soit quatre volumes — ne figure qu'au catalogue du Mercure de France.

« Né en 1884, Georges Chennevière est mort en 1921. Les *Œuvres Poétiques* complètes n'ont été publiées qu'après sa mort. » (On les attribue un peu plus loin à la N. R. F.) Ce qui est proprement inextricable. Car Georges Chennevière, mort en 1927, donnait ses *Poèmes (1911-1918)* à la Maison des Amis des Livres en 1921. Les *Œuvres Poétiques* publiées à la N. R. F. sont un choix de ceux-ci, augmenté du *Chant du Verger*, de *La Légende du Roi d'un jour*, etc. Il s'en faut encore de deux volumes : *Pamir* (Editions Sagesse) et *Le Cycle des Saisons* (Editions du Sablier), pour que son œuvre poétique soit au complet.

4° *Esbrouffe* : « Valery Larbaud a fait de grands voyages autour du monde. » Chacun sait que ce citoyen d'Europe n'est pas allé plus loin que Constantinople (pour l'Asie), Tanger (pour l'Afrique), et qu'il n'a jamais traversé l'Atlantique.

5° *A-peu-près* : « Né en 1885 dans l'Ardèche, Jules Romains entra d'abord à l'Ecole Normale Supérieure. Mais il quitta ensuite l'Université. » — Non, le père des *Copains* naquit en Haute-Loire. Et il enseigna longtemps la philosophie.

6° *Acharnement* : « Pierre Reverdy... vint à Paris en 1910 pour y faire de la littérature, sachant à peine lire et point écrire. Il a connu la vie dure... Fondateur de la revue *Sic*. » — Il est tout de même curieux qu'un correcteur d'imprimerie, en 1910, fût à ce point illettré. La « vie dure » de Reverdy a sans doute été adoucie par les soins des Editions Gallimard. Il serait bon aussi de ne pas confondre *Sic* avec *Nord-Sud*.

7° *Self-Hommage*. Selon les notices consacrées à André Breton et à Léon-Paul Fargue, Jean Paulhan aurait participé à la fondation du Surréalisme en 1922 et à celle de la revue *Commerce* « après la guerre de 1914-18 ». — O mais, c'est que, voyez-vous bien, ce Monsieur devient un Fondateur intéressant!

On nous fera observer que Jean Paulhan n'est pas l'unique fauteur de ce bouquet de chardons; qu'il faut faire la part de l'incompétence ou de la fantaisie de sa collaboratrice, Dominique Aury. Et c'est bien cela le plus grave : en prenant la précaution de n'être

pas seul en cause, il se ménage une position de repli aux dépens d'une innocente dame — ce qui n'est ni très courageux ni fort galant.

Maurice Saillet.

LE THEATRE

AMPHITRYON DE MOLIERE, mise en scène de J.-L. Barrault (Théâtre Marigny). — DOM JUAN, DE MOLIERE, mise en scène de Louis Jouvet. — L'ARCHIPEL LENOIR, DE M. ARMAND SALACROU (Théâtre Montparnasse-Gaston Baty). — Après un début de saison assez inégal, et même parfois décevant, les théâtres tiennent maintenant quelques spectacles de qualité, assurés d'une longue et légitime durée.

A tout seigneur tout honneur : voici d'abord Molière, précieux renfort en ces temps où les bonnes pièces nouvelles se font rares. Jean-Louis Barrault, pour se reposer sans doute, et nous reposer avec lui, des angoisses kafkéennes du *Procès*, s'est évadé en plein Olympe fantaisiste avec *Amphitryon*. Que de tentations pour un virtuose de la machinerie scénique dans ces envols de dieux narquois, ces tonnerres ironiques, cette nuit triomphante et cette aurore soudaine! Barrault s'y est abandonné sans en être accablé toutefois et avec la complicité de Christian Bérard. Symétrique succession de colonnades marmoréennes et d'écrans découpés en forme de nuages, à la manière italienne du XVIIIe, le décor blanc et gris s'animera à peine de jaunes froids, de bleus délicats et de roses pâles par les costumes d'Alcmène, de Sosie, de Mercure, de Jupiter et d'Amphitryon. Mais, tout juste indiquée à l'avant-scène, une draperie d'un carmin éclatant met dans cet ensemble la signature du peintre, que les personnages épisodiques ramèneront çà et là pour nos délices. En vérité nos yeux ne cessent d'être ravis. En va-t-il de même de nos oreilles et de nos esprits? Que la présentation d'Amphitryon sente quelque peu l'opéra de Quinault, cela n'est point pour me choquer ni me déplaire; mais si nous sommes à l'Opéra, il nous faut bien compter avec la musique. Cette musique des vers, aussi exigeante que celle des instruments...

A-t-elle été trahie? Non pas. Peut-être plutôt servie avec un léger excès de piété, et selon un solfège aux notations trop minutieuses. Il en est résulté un appréciable ralentissement du tempo général, que ne pouvaient masquer ni la spirituelle féminité de Madeleine Renaud, ni les grâces brillantes de Dessailly (Amphitryon) et de Dacqmine (Jupiter). Jean-Louis Barrault a fait merveille par son agilité, naturellement, dans Mercure. (Oh! cette agilité! elle fleure parfois l'ubiquiste muscade de Boileau...) Que j'ai aimé sa trouvaille du masque reproduisant les traits de Sosie, dont il s'affuble quand il le faut et qui le transforme si drôlement! Il n'empêche que Barrault, metteur en scène, a péché contre la mu-

sique; le Sosie de Brunot, gêné par de multiples gymnastiques superflues, a perdu de l'éclat; et la charmante Simone Valère, qui nous avait tant plu dans les *Fausses confidences*, est bien trop jeune et trop fine pour la maturité tyrannique de Cléanthis. Les récriminations et les querelles de la prude épouse de Sosie devraient apporter dans le jeu des voix l'équivalent sonore du rehaut rouge si bien placé picturalement par Bérard. Ces fanfares de cuivre joyeux ont manqué : erreur de distribution qui devient erreur d'orchestration, et dont Barrault mérite qu'on le querelle, en l'applaudissant pour tout le reste.

●

C'est bien aussi, je crois, la délectation visuelle qui l'emporte, à la représentation que Jouvet nous offre de Dom Juan. Le même Christian Bérard, gonfleur de nuages et noueur de guirlandes à Marigny, s'est, à l'Athénée, plié aux délicates sévérités des tonalités de Guardi. C'est ici le gris et le noir, et le vert sombre, qui ont charge de faire chatoyer les azurs, les chromes et les nacres. Le génie elliptique et abstracteur de Jouvet marque aussi son emprise dans les étonnantes trouvailles architecturales du décor : cette travée d'arcades à triple étage qui suggère tour à tour une promenade et une nef d'église, et qui peut recevoir à travers ses verticales et ses cintres la figuration d'un fantôme de forêt; les loggias du tombeau du Commandeur; et, plus que tout, peut-être, l'agencement du logis de Dom Juan, avec ses chambres latérales closes de riches draperies, où tout un ballet de serviteurs circule en cadence, et sa solennelle ouverture noire, au fond, par où surgissent les figures diverses du tourment intérieur!

Dans une distribution généralement heureuse, d'un mouvement juste et riche en réussites (la scène des paysannes, le discours de Dom Louis, la statue du Commandeur), trois points retiennent plus particulièrement l'attention. Un échec : Andrée Clément, malgré son intelligence, n'a pu, gênée par l'étroite technique du cinéma, donner à Dona Elvire sa flamme sublime. Ah! que n'avons-nous eu là les larmes frémissantes et la voix consumée de Maria Casarès! Une surprise délectable : le Sganarelle de Fernand René : comique, certes, mais délivré de toute basse bouffonnerie, naïf, tendre et candide comme une figurine sculptée du XVe siècle. Cela est à la fois neuf et vrai.

Enfin une manière de mystère : le Dom Juan de Jouvet lui-même. Je pensais bien que Jouvet ne s'attarderait pas aux petites manières du séducteur de profession, qui cadrent mal avec son emploi de théâtre. Mais j'attendais de son ironie, de sa magistrale dissonance, de son regard vert, une royale affirmation des satanismes du personnage, une proclamation de ses hardiesses et de ses défis. Certes, il s'est montré souverainement désinvolte avec Charlotte et Mathurine, et dédaigneux avec Sganarelle, et comme

baigné, tout le long de la pièce, d'une désertique nostalgie. Mais au corps à corps avec le surnaturel, il a brusquement marqué une sorte de timidité dont je demeure perplexe. J'attendais une splendeur subversive, et j'ai senti passer quelque chose comme un tremblement superstitieux... Faudra-t-il ajouter à tous les mystères du Dom Juan moliéresque cet exploit d'avoir fait quelque peu vaciller en Jouvet la sarcastique assurance de son inoubliable Docteur Knock?

Et on entend bien que la maîtrise et l'intelligence de Jouvet excluent l'hypothèse de l'insuffisance. Si son Dom Juan a tremblé, c'est qu'il l'a voulu, ou qu'il l'a senti tremblant... Plaira-t-il un jour à sa lucidité de déchiffrer cette énigme... et de nous en livrer le mot?

●

Qu'il me reste peu de place pour noter le triomphe de Charles Dullin dans *l'Archipel Lenoir!* Merveille de rythme, de cynisme bondissant, de vitalité obstinée, son incarnation de l'ancêtre Lenoir domine et conduit toute la pièce. Armand Salacrou, dans un premier acte éblouissant, rassemble et brasse neuf membres d'une puissante famille, solidaires de la gloire commerciale de la liqueur Lenoir, et solidaires aussi du vieux Lenoir, qu'une malencontreuse aventure risque de traîner en correctionnelle. Intérêts, manies, cabotinages, hypocrisies et férocités s'entrecroisent et s'entrechoquent, sans que jamais ce texte à neuf voix faiblisse, ou tombe dans la confusion. On pense parfois au Beaumarchais du *Mariage de Figaro*. Même habileté, même allégresse dans une satire si heureuse de son propre éclat qu'elle perd en route toute amertume profonde, même absence, sous les traits les plus virulents, de l'accent de souffrance vraie, même santé assurée de maintenir son dynamique équilibre au milieu des tremblements de terre — et même savoir-faire professionnel. Le deuxième acte, moins dru, plus laborieux, accuse cet amusant mélange de Juvénal et de Victorien Sardou. On s'aperçoit que les répliques à la Forain sont accrochées sur une charpente à la de Flers comme des joujoux sur un arbre de Noël — mais on serait bien ingrat de bouder son plaisir...

Dussane.

LE CINEMA

ORSON WELLES. — Quand fut projeté *Citizen Kane* sur les écrans parisiens, un garçon que je respecte et que j'apprécie, Roger Leenhardt pour lui donner son nom, écrivit l'article peut-être le plus laudateur qui jaillît jamais de la plume d'un critique de cinéma. Cette page enthousiaste était démonstrative aussi. Orson Welles, l'auteur — scénariste, metteur en scène, principal

comédien en outre — était présenté comme le génie au sens étymologique du mot, créateur et dynaste. Il fallait voir dans son film comme une seconde naissance du cinéma. Leenhardt dénombrait les raisons de son éloge uniment superlatif : premièrement, deuxièmement, etc. Je me demande s'il récrirait aujourd'hui son article d'une plume aussi impérieuse.

A l'époque, le délire enfiévra les meilleures têtes de la corporation. Je ne vais pas longuement revenir sur *Citizen Kane*, que j'avais moi-même assez mal vu dans le temps de sa fiévreuse nouveauté. Mais je crois que le recul permet de plus sereinement juger l'œuvre et l'auteur. On sait maintenant que Orson Welles s'enferma de longs jours dans une cinémathèque et ne commença son grand ouvrage qu'armé de la culture fraîche où furent puisés nombre de ses procédés rhétoriques. Cela n'eût pas été si grave, et eût été plutôt même à porter à son crédit (les écrivains ne lisent jamais assez, les cinéastes ne voient jamais assez de films) pour autant qu'il en eût tiré la matière d'une langue originale, pour autant aussi, bien entendu, que son message eût été personnel, neuf dans le moment, et donc valable. Mais toute critique ne se conçoit et ne s'organise que dans un système de références. Nous pouvons mieux nous prononcer sur *Citizen Kane* maintenant que nous avons vu les *Magnificent Ambersons* (dont j'ai rendu compte à l'époque) et maintenant que nous venons de voir la *Dame de Changhaï*.

Ce dernier film est construit sur un prétexte policier assez fragile et vraiment fort mal explicité dans son déroulement et dans ses articulations centrales. Le scénario résiste mal à l'analyse. On a dit, on dira que l'histoire n'a pas ici beaucoup d'importance. Je concède volontiers qu'elle n'a que l'importance de son ambition; c'est pourtant beaucoup d'indulgence que d'accepter de n'y voir que le prétexte d'exercices de style, car ceux-ci même eussent gagné encore à un découpage dramatique qui eût égalé le découpage technique. Il est assez clair aussi, il me semble, que la rigueur et la vraisemblance sont les qualités indispensables du roman et du film policier, et qu'elles font gravement défaut dans la *Dame de Changhaï*. Mais acceptons pour la commodité le postulat de désinvolture, et jugeons l'auteur — qui est toujours ensemble producteur, scénariste, metteur en scène et comédien — sur ses plus chères intentions. Sa virtuosité est certaine, et elle est en cent endroits merveilleuse et proprement admirable, bien qu'inévitablement discontinue. Son montage, où il introduit des plans rapides, ce qu'en journalisme on nomme des *flashes*, et qui sait alterner la période longue et la période courte, est brillant. Les cadrages sont savants, variés et bien venus. Les séquences de la croisière et du Mexique — torches, poursuites dans des ruelles, cabarets, panoramiques en pentes graduées sillonnées par la silhouette d'un fuyard, etc. — obligent à rendre les armes. La tech-

nique du gros plan est déclinée de si ingénieuse façon — ombres chinoises, têtes de femmes renversées, regards démentiels, noirs et blancs saisissants, trois-quarts de visages décentrés et qui se détachent sur la luminosité de l'écran — qu'on a l'illusion de la croire renouvelée tout entière. Enfin, Orson Welles, en vingt plans d'une splendeur sensuelle rarement égalée, élève à Rita Hayworth un poème d'amour charnel qu'il n'est que de voir et d'admirer. Comme l'a drôlement dit déjà mon ami André Bazin, ce poème est encore l'occasion d'un déplacement de frontières et d'un agrandissement de territoire, nous avons tous jusqu'ici révéré les jambes de Rita Hayworth, mais nous connaîtrons désormais que la gorge, les attaches des bras, le cou et généralement le buste ne sont pas moins dignes des hommages des mâles des cinq continents. Voilà pour la plastique, pour les exercices de style et les morceaux choisis, auxquels on a compris, j'espère, que je ne suis pas insensible. A la vérité, j'y ai pris, comme à *Peau d'âne*, un plaisir extrême.

Mais la *Dame de Changhaï*, venant après les *Ambersons*, accroît nos possibilités de révision de l'esthétique et du message de *Citizen Kane*, et sur ce point il me paraît indispensable d'être justement sévère, étant entendu qu'il est hors de question de ne l'être pas au *Mercure de France*, ne serait-ce que pour éviter de donner dans sa propre maison des arguments nouveaux à M. Georges Duhamel, le plus endurci comme le plus éminent des cinéphobes. Il me faut encore être sévère pour réagir contre l'idolâtrie d'avant-garde dont a, non bénéficié, mais pâti, Orson Welles — contre Orson Welles, tabou. *Citizen Kane*, c'était l'orgueil de la volonté de puissance — la volonté d'*agir*. Les *Ambersons*, c'était l'orgueil de la caste — la volonté d'*être*. La *Dame de Changhaï*, c'est la saga lamentable d'une brute veule. La versatilité que prouve ces trois incarnations successives d'Orson Welles, ces trois rôles successifs qu'il s'est choisi, et qui montrent une espèce d'acharnement à détruire sa mythologie naissante, qu'est-ce, en somme, que cela prouve si ce n'est que notre auteur déborde de frénétique vitalité, et qu'il apporte, à se trouver toujours là où on ne l'attend pas, un goût du jeu qui pourrait bien masquer qu'il n'a pas de message et qu'il n'a pas de vraie personnalité d'auteur? Qui doive, veux-je dire, s'imposer devant la postérité. Quand on s'interroge sur son écriture et sur son registre, on est, je le crains bien, conduit à la même conclusion. Les objets-thèmes, les traîneaux dans la neige, les greniers, et tout l'appareil de néo-surréalisme qui distinguaient assez honorablement *Citizen Kane*, et qui firent tant pour sa bruyante réputation, — plus question désormais. La fameuse profondeur du champ, qui alimenta en gloses surabondantes Roger Leenhardt et André Bazin déjà mentionnés, s'est elle-même dissoute dans la virtuosité versatile, et, que mes deux excellents amis ennemis

ne m'en veuillent pas de l'écrire, les commentaires démonstratifs qu'elle a suscités par leur plume n'en tirent pas un surcroît de gloire. Je ne vois guère que la bagarre qui détruit, bouleverse et rase, pour, dans la *Dame de Changhaï*, rappeler *Citizen Kane*. Orson Welles est un enfant terrible qui n'aime rien tant que de casser son jouet. Orson Welles est un assez prodigieux échantillon de virilité américaine, un assez prodigieux exemple de vitalité humaine, une tout à fait prodigieuse bête à concours, qui a remporté quelques prix d'excellence et remportera tous les autres, il y a là-dessus peu de risques à prendre. Mais c'est encore, je dois bien me répéter sur ce point, c'est encore et c'est surtout un enfant terrible, c'est le Jean Cocteau du cinéma, et comme Jean Cocteau n'est guère présent, d'une irrécusable et irradiante présence intérieure, que dans les *Enfants terribles*, justement, ainsi Welles ne fait-il œuvre d'artiste intègre, exigeant, profondément engagé par le meilleur de lui-même, qu'une seule fois, dans le film qui est à son œuvre présente ce que les *Enfants terribles* sont à l'œuvre entière de Cocteau, dans *Citizen Kane*.

Encore *Citizen Kane* est-il un film passablement fabriqué, comme on ne remarquera pas, je pense, de s'en apercevoir de plus en plus. Mais que dire alors de la *Dame de Changhaï?* Voilà plusieurs années que nous reprochons tous — tous les critiques, veux-je dire, qui aiment le cinéma d'une exigeante passion — que nous reprochons tous à Hollywood la perfection de la technique placée au service de la plus déconcertante indigence spirituelle. En ce sens, la *Dame de Changhaï*, c'est bien, il me semble, quelque chose comme le chef-d'œuvre de Hollywood. J'ai un autre grave reproche à former. J'abhorre la recherche aussi délibérée de l'effet, et qu'il en soit fait aussi constant, aussi indiscret, aussi abusif étalage (même en technique pure, voir la scène des glaces déformantes et des tirs décentrés dans la *Dame de Changhaï*). Cela fait boomerang, et comme la technique dépasse le sujet, l'écriture perd toute appropriation dramatique. Ce manque de pudeur est un peu toute l'Amérique. Joignez l'incroyable insensibilité du personnage. Peut-être ma conclusion fera-t-elle bien rire les champions forcenés de la jeune littérature américaine et d'Hollywood-malgré-tout (encore que je ne me range pas non plus dans le parti de l'anti-américanisme d'abord). J'admire Orson Welles comme j'admire Jean Cocteau. Je n'aime pas Orson Welles. Je me trompe peut-être ici, et je donne mon sentiment pour ce qu'il vaut. Il n'a pas de pudeur. Il n'a pas de cœur.

Jean Quéval.

Dumbo. — Je ne sais quelle mouche a piqué la critique de cinéma française, par quoi puisse s'expliquer l'extrême défaveur auprès d'elle de Walt Disney, que Jean Prévost, en 1939, nommait, dans *Usonie*, « le plus créateur des cinéastes ». C'est pourtant cette appréciation qu'il continue de mériter aujourd'hui, comme *Fantasia* (même

pour qui récuse le principe de cette transposition de la musique classique) et *Saludos amigos* (où il marie toutes les techniques avec une verve folklorique qui jamais ne fut plus heureuse) en renouvellent la preuve. Je n'en suis que plus à l'aise pour dire la déception que m'a causée *Dumbo*. L'idée de faire voler un jeune éléphant remporte certes ma joyeuse et enthousiaste approbation. Mais un gag n'est pas une histoire; et celui-ci m'a paru bien étiré. Les couleurs sont généralement d'une redoutable suavité. Il faut se satisfaire des rares moments où l'animation se précipite, où le rythme et la palette se libèrent de l'histoire, et où l'on songe aux soties symphoniques d'antan. L'ensemble tend à donner raison aux détracteurs de Disney, qui feignent de préférer, à ces compositions ambitieuses et naïves, les estimables tentatives des Tchèques. Pour moi, à tout prendre, je préfère à *Dumbo* les vieux Mickey en noir et blanc, d'un rythme percutant et d'une fantaisie soutenue. Mais je ne sais rien à ce jour de supérieur aux meilleurs moments de *Fantasia* et à *Saludos amigos*.

Boomerang. — Un pasteur est assassiné. Nous ne saurons pas par qui. Mais nous verrons que le procureur général empêchera la condamnation d'un innocent, malgré la coalition des intérêts politiques qui, pour demeurer en place, ont besoin de donner un coupable, vrai ou faux, en pâture à l'opinion. Film policier sans solution et témoignage à double tranchant sur les mœurs politiques des Etats-Unis, telle est donc cette œuvre honorable, dont le mérite vient surtout d'un scénario, qui appelle des réserves importantes, mais qui transpose habilement une anecdote, paraît-il, authentique. On n'a malheureusement guère fait appel aux ressources multiples de la syntaxe cinématographique. J'en resterais là si ce film n'était une nouvelle occasion de dénoncer le scandale permanent qu'est le doublage. Ici, on tend à un complet dépaysement de l'anecdote : le suspect, au lieu de John Waldron, se nomme Jean Valdron; le journal *The recorder* est devenu *Le record*. Enfin, on devine des traductions littérales telles que: « Qu'y a-t-il avec notre propre police? » On demande des traducteurs qui, à défaut de connaître l'anglais, connaissent leur propre langue.

Les raisins de la colère. — Je reviendrai longuement sur ce film dans ma prochaine chronique, mais je veux dès aujourd'hui signaler le très bon film tiré par John Ford du roman de Steinbeck. Il est vieux de 1939, et il dépose un accablant témoignage sur la civilisation américaine. Mais il est courageux de l'avoir fait, et il est assez admirable d'oser le montrer aujourd'hui en Europe. — J. Q.

LA RADIO

L'ŒIL ET L'OREILLE. — Il serait intéressant de comparer les chemins de ces deux arts que nous nous piquons d'avoir ajoutés à la liste dont l'homme s'était contenté pendant des millénaires. Ces chemins sont inverses. Le cinéma ne s'est adressé d'abord qu'à l'œil, la radio qu'à l'oreille. Le premier a bientôt réussi à joindre à l'image le son; la seconde travaille à compléter le son par l'image.

Disons tout de suite qu'il faut se garder de pousser la comparaison entre les deux nouveaux venus. Le cinéma, quoi qu'il nous montre, et jusque dans le domaine des actualités, ressortit à l'art. Il est ouvrage travaillé, fixé (si l'on ose accoler ce mot à un mot qui veut dire mouvement), analogue à l'écriture ou la peinture. La radio tient plus de la vie que de l'art, ce qui devrait l'incliner à la modestie. Avouons que la lecture du journal parlé ou la télévision d'un match de football (ce dernier genre d'émission fait présentement fureur aux Etats-Unis) n'ont avec l'art que des rapports subtils.

Le cinéma a conquis l'oreille assez rapidement, la radio est plus lente à conquérir l'œil. On y voit plusieurs raisons. Les raisons techniques sont évidentes. Quand on a trouvé le moyen de mettre en conserve le mouvement photographié ou dessiné, celui de conserver la parole ou le son était déjà en usage : il ne s'agissait plus que de lier et d'ajuster l'un à l'autre.

La télévision, c'est un plus gros morceau. Si l'on veut mesurer la somme de travaux qui ont été et qui seront nécessaires à la transmission de l'image à distance, que l'on se souvienne que la simple téléphonie, la transmission de la parole à distance à l'aide de fils, était encore, vers 1870, hors des prévisions. Tout au contraire, le singe de Florian, s'il eût été plus ingénieux, rien ne l'aurait empêché de faire défiler devant la chandelle de sa lanterne magique une suite d'images variées tellement et en nombre tel par seconde qu'il aurait donné à son public un avant-goût des dessins animés de Walt Disney.

Le jour où il y aura dans chaque pays autant d'écrans particuliers qu'il y a aujourd'hui de récepteurs, une petite révolution aura été accomplie. La conséquence maîtresse, ce sera sans doute que le cinéma et, dans une moindre mesure le théâtre, iront à perdre leur caractère de spectacle collectif.

Bien que la période de la télévision expérimentale soit d'ores et déjà dépassée (on prévoit que d'ici la fin de l'année les Etats-Unis posséderont plus de cinquante stations émettrices d'images), bien que la tâche de la radio dans l'annexion d'un deuxième sens ait été beaucoup plus ardue que celle du cinéma, il s'en faut que leur zèle ait été égal. C'est que la radio, en vérité, est moins pressée.

Je me souviens du cinéma muet de mon enfance, de la nécessité qui s'imposait à l'exploitant de la plus humble salle de meubler, fût-ce par un méchant piano, le silence de la projection. Ou, plus exactement, de couvrir le bruit de l'appareil. L'image animée n'a jamais pu se passer du concours du son. En revanche, la radio se suffit à elle-même dans la plupart des cas. La radio purement auditive survivra certainement à la télévision. Diderot ne trouvait rien de plus charmant au monde qu'un concert de flûtes qui s'exécute dans un bocage assez éloigné, un concert invisible. Je connais plus d'un amateur de symphonies qui préfère la solitude aveugle de sa chambre au plein exercice d'une salle de concerts.

A. Dubois La Chartre.

LES ARTS

Depuis quelques années, un immense public se rue aux expositions de peintures et d'œuvres d'art. Pourquoi ces visiteurs sont-ils si nombreux et si divers? Que cherchent-ils dans ces galeries et qu'y trouvent-ils? Quelle sorte de rapports entretien-

nent-ils avec ces tableaux, ces tapisseries et ces statues? Tout cela mérite mieux qu'une simple constatation. Il convient de considérer cet événement, dont l'ampleur semble bien particulière à notre époque et, si nous le pouvons, d'essayer de le comprendre.

Il est trop clair, d'abord, que tant de visiteurs ne se pressent pas aux portes des Musées et des galeries pour une raison unique. Comme toujours, il doit y avoir plusieurs publics dans ce grand public. Mais ce succès si récent doit pourtant tenir à une raison dominante, à quelque cause particulière qu'il ne doit pas être impossible de découvrir.

Le plus simple est de dénoncer ici le snobisme et la mode. C'est ce que font la plupart de nos contemporains. Mais cette explication n'explique rien. Il n'y a de véritable snobisme que dans un cercle étroit. Le snobisme est une maladie de gens qui dînent ensemble ou qui prennent l'apéritif au même café. Les visiteurs des expositions sont beaucoup trop nombreux pour que cette explication leur soit applicable. Il n'y a plus de snobisme au delà d'une certaine homogénéité et ce public est hétérogène. Si même un certain snobisme est à la base de son engouement, il reste à savoir pourquoi ce snobisme a réussi. C'est-à-dire que le problème reste entier.

Le snobisme et la mode une fois écartés, il est d'usage de mettre en cause une certaine paresse de l'esprit. Je le veux bien. Le portail de la cathédrale était, jadis, la Bible des pauvres ou, plus exactement, des illettrés. Il y a toujours, à côté de la culture fermée, une culture ouverte ou, du moins, plus facilement accessible. Le texte facile à retenir, le motif musical et l'image en sont les principaux moyens. Des scènes de l'ancien testament, sculptées dans la voussure d'un portail roman ou gothique, aux séquences d'un film ou au déroulement des chefs-d'œuvre sur les cimaises d'un grand musée, il n'y a pas de différences essentielles. Suivant notre humeur, nous pouvons y voir un des plus nobles moyens de ce que nous appelons la culture ou le signe d'un abaissement des esprits. Le même critique qui s'extasiera sur la mère de Villon, « pauvrette et ancienne — qui rien ne sait, oncques livre ne lut... » en train de communier avec les plus hauts symboles que l'humanité ait pu concevoir, en regardant les peintures du monastère de sa paroisse où sont : « paradis peints, avec harpes et luths », n'aura pas de mots assez sévères pour les foules d'aujourd'hui en train de contempler les univers imaginaires que leur présentent les films. Il n'y a pourtant là de différences possibles que sur le plan de la qualité. Elles tiennent aux œuvres et non pas à la position de ceux qui les regardent. Le parallélisme devient éclatant lorsqu'il s'agit de ces univers de chefs-d'œuvre que nous proposent les expositions et les musées. S'il y a là paresse de l'esprit, c'est une paresse aussi vieille que l'humanité et dont la fécondité séculaire éclate à tous les yeux.

Il doit donc y avoir quelque chose de plus sérieux qu'un mouvement de la mode ou qu'un entraînement de la facilité, dans ce goût des foules contemporaines pour les tableaux et les œuvres d'art. J'en veux proposer, pour ma part, une explication que je ne me suis pas formulée dans le silence du cabinet, mais au contact même de ces foules, dans la familiarité quotidienne de leur va-et-vient devant les cimaises et les épis.

Que cherchent ici tous ces gens, si différents les uns des autres? La délectation ou le savoir? Tous les deux, sans doute, et aussi le délassement ou l'oubli momentané de leur propre existence et de ses dures conditions, et, peut-être aussi, de moins nobles plaisirs où la vanité tient sa place. Mais, à travers tout cela, ne cherchent-ils pas autre chose encore? Ils me semblent tous en quête d'un univers dans lequel ils se sentiraient le droit de vivre. Ce qu'ils viennent chercher ici, c'est une figure du monde qu'ils puissent regarder en face, sans perdre confiance dans leur propre destinée. Ils sont à la recherche de nouveaux rapports avec le réel ou l'imaginaire et, sans doute aussi, du même coup, de nouveaux rapports avec eux-mêmes.

Il n'est que d'épier les plus attentifs de ces visiteurs pour que cette idée, à peine entrevue, se transforme en certitude. C'est bien à la recherche d'un univers habitable qu'ils semblent être partis. Devant ces tapisseries, dont les allégories s'ouvrent sur des paysages humains, ils se retrouvent au milieu d'une nature dont ils ne sentaient même peut-être plus la présence. Devant cette nymphe et ce berger, ils se perdent dans une forêt romantique où siègent les apparences d'une immortelle beauté. Ce n'est pas le visage de Titus qu'ils regardent de tous leurs yeux, mais l'aspect même d'une tendresse paternelle dont ils craignaient sans doute d'avoir oublié la ferveur.

On nous opposera qu'il en fut toujours ainsi. A chaque moment de l'histoire, les grands créateurs ont donné une forme à la vision que les hommes de leur temps pouvaient avoir de l'univers. Ils ont fixé l'aspect que prenait alors aussi bien la nature, que les décors les plus humains de la vie et le visage même de nos semblables. Mais cette vision fut toujours impérieuse et peut-être même tyrannique. Il n'était pas question que l'on pût s'en évader. Un des drames de notre temps est sans doute que la vie n'y a plus de forme, que rien ne s'y impose à nous, que nous ne savons pas comment nous voyons réellement les paysages qui nous entourent, les visages qui se tournent vers nous. Et c'est sans doute cette recherche d'un univers impérieux, qui ne pourrait pas « être autrement », que poursuivent tant de visiteurs dans ces expositions où s'entremêlent et se juxtaposent tant d'univers contradictoires, dont aucun n'a été conçu pour les hommes de notre temps.

André Chamson.

Tabarant : **Manet et ses œuvres.** Gallimard, 1947.

Aujourd'hui, les ouvrages d'érudition en matière d'art sont rares. La pauvreté des temps a pour conséquence inattendue de multiplier les éditions de luxe ou de simililuxe au détriment des ouvrages de fond. On publie des séries de planches, on les accommode à une sauce d'allure littéraire et l'ouvrage se vend — ou ne se vend pas. Parfois, on adopte une formule intermédiaire, on glisse au milieu des planches un peu de documentation, une biographie, une bibliographie et on se croit quitte envers l'érudition. Tout cela est très agréable, peu fatigant pour le lecteur, mais si cela se prolonge pendant quelques années, non seulement l'histoire de l'art ancien n'aura pas avancé d'un pas, mais on manquera de matériaux pour écrire l'histoire de notre art contemporain.

Je sais bien que l'heure ne convient guère aux travaux lentement mûris dans le silence du cabinet. Mais il est bien utile tout de même d'avoir de temps en temps un travail de la qualité du *Juan Gris* de Kahnweiller ou du *Manet* de Tabarant. Cette dernière étude, qui fait suite à l'Histoire catalographique de Manet parue en 1931, prouve qu'il y avait encore beaucoup de choses à dire sur la vie et les travaux du maitre. Et c'est maintenant qu'il fallait les dire, si l'on voulait sauver de l'oubli tout ce précieux ensemble de souvenirs.

Vaudoyer (Jean-Louis) : **Les peintres provençaux, de Nicolas Froment à Paul Cézanne.** La Jeune Parque.

Il est bon de trouver réunis dans le livre de Jean-Louis Vaudoyer les peintres provençaux depuis le Moyen Age jusqu'à Cézanne. D'ordinaire, le terme de peintres provençaux est réservé aux seuls primitifs. Ceux qui les suivent sont englobés dans l'histoire générale de l'art français et il est utile de les séparer pour un temps de cette grande famille pour voir si leur origine commune découvre entre eux des parentés plus proches.

A feuilleter cet ouvrage bien illustré, et dont le texte donne à chacun sa juste place, à chercher sous des œuvres aussi diverses ce léger fil d'Ariane qui serait l'affleurement du génie même de la Provence, on se prend à rêver qu'il en est de la peinture comme de la langue d'oc. Après la période éblouissante du début vient une éclipse. Puis Paris draine tout jusqu'au jour où surgit un génie si fort, si bien enraciné que malgré Paris et ses leçons, il redonne forme, couleur et poésie à la terre de son pays à laquelle il reste accroché jusqu'à la mort. Et derrière Cézanne et son œuvre monumentale, nous entendons la grande voix de Mistral : « Et Mireille, et Calendal. »

Couleur de Bonnard. Verve, vol. V, 18, 18.

Cet album de Verve qui réunit des œuvres inédites de Bonnard exécutées pendant ces quinze dernières années constitue un hommage aussi précieux qu'une exposition. On le feuillette avec délectation. Les reproductions en noir sont parfaites, les planches en couleur presque toujours réussies.

Fierens (Paul) : **Van Gogh.** Braun, collection Palettes.

C'est un petit livre agréable avec 32 planches en couleur, un peu trop forcées sur le bleu à notre goût, mais bien choisies, et, comme chapeau, douze pages de Paul Fierens. Le texte est court, mais excellent, rédigé par un critique qui sait son métier et va droit à l'essentiel.

L. C.

LA MUSIQUE

LE DIXIEME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MAURICE RAVEL. — OPERA : REPRISE DE « LA VALKYRIE ». — Dix ans se sont écoulés depuis la mort de Maurice Ravel, et la commémoration de ce deuil a permis de se rendre compte, fort exactement, de l'étonnante survie des ouvrages que l'auteur de *Daphnis* nous a laissés. Depuis vingt-cinq ou trente ans — il y a, en effet, un quart de siècle que Ravel faisait entendre *L'Enfant et les sortilèges*, et la *Rhapsodie espagnole* date de 1910 — la

mode a changé; nous avons assisté au « retour à Bach », puis à d'autres « retours »; mais si la musique a beaucoup évolué, si l'on a même beaucoup critiqué la « suavité » debussyste et les « raffinements » ravéliens, les œuvres de Ravel n'en sont pas moins demeurées au programme de nos concerts tout autant qu'à l'époque de leur nouveauté, soulevant le même enthousiasme. Elles ont pris leur place, que l'on peut dire définitive, et si elles portent leur âge, c'est bien sans donner pour autant des signes d'épuisement. Certes, leur originalité ne surprend plus aujourd'hui, elles sont en quelque sorte devenues classiques, mais elles n'ont cependant rien perdu de leur fraîcheur. Le fait est assez rare pour qu'on le remarque : c'est un privilège exceptionnel pour un artiste que de léguer à la postérité une œuvre susceptible de traverser ce que l'on a pu très justement appeler le « temps de purgatoire » — cette période d'ombre qui pour beaucoup est la nuit définitive — et de continuer d'y briller d'un éclat aussi vif, d'en sortir sans que son rayonnement en soit terni. On dirait même que, par contraste, l'œuvre de Ravel, à mesure que d'autres musiques de tendances opposées venaient au jour, prenait plus de force : à l'Opéra, *Daphnis et Chloé, L'Enfant et les Sortilèges, Boléro,* à l'Opéra-Comique *Ma Mère l'Oye, l'Heure espagnole,* au concert la *Rhapsodie,* les deux *Concertos* de piano, le *Tombeau de Couperin, les Valses nobles, la Valse,* les pièces de musique de chambre et de clavier, tout est vivant, et sans rides. Les programmes des récents festivals nous ont fait pénétrer les raisons de ce privilège : Ravel, en son temps, a passé pour une sorte d'abstracteur de quintessence, une manière d'esthète plus préoccupé de l'originalité de la forme que du fond même, du contenu de sa musique. On l'a dit sec, frivole, inhumain. Et il se trouve au contraire que sous ses apparences désinvoltes, il a caché par pudeur ce que nous découvrons aujourd'hui bien mieux qu'hier, alors que la nouveauté de cette forme éblouissante nous le cachait un peu trop sans doute. Son style demeure aussi chatoyant, et l'ensorcellement de ses trouvailles, point attachées de préciosité autant qu'on le voulait prétendre, agit toujours, mais nous sentons mieux que la somptuosité du vêtement n'a point pour objet de dissimuler le vide de la pensée. La sensibilité de Ravel, si souvent niée, garde ses séductions et nous découvrons avec délices l'humanité profonde d'un artiste sincère, qui nous émeut parce qu'il a précisément su s'émouvoir. Beaucoup d'entre nous, d'ailleurs, n'avaient pas attendu que tant d'années s'écoulent pour s'en apercevoir : il suffisait d'écouter le prélude du troisième tableau de *Daphnis,* l'adagio qui suit ce prodigieux « lever du jour », l'andante du *Concerto en sol majeur,* le nocturne de *l'Enfant et les Sortilèges,* pour découvrir, dès la première audition, ce Ravel un peu secret qui se livre plus aisément aujourd'hui.

•

La reprise de *La Valkyrie* à l'Opéra est, elle aussi, pleine d'enseignements. On avait répété que l'ouvrage de Wagner ne pourrait être donné dans des conditions satisfaisantes : il y a tant de fâcheux qui éprouvent du bonheur à douter par avance de tout effort et qui vont dénigrant avec une sorte de joie sauvage tout ce qui se fait sous leurs yeux! Bien sûr, la reprise n'est pas parfaite; mais elle nous a pourtant donné un incomparable plaisir et ses imperfections tiennent à des causes inévitables. Le plaisir, c'est avant tout l'orchestre qui nous l'a valu et il faut bien mettre en lumière, à ce propos, la qualité d'une phalange instrumentale dont nous avons le droit d'être fiers. Il faut ajouter que M. George Sebastian qui la conduit a fait preuve, lui aussi, de mérites exceptionnels. Le meilleur orchestre du monde a besoin d'un chef qui sache lui faire rendre tout ce qu'il est capable de donner. M. Sebastian est du petit nombre de ceux qui mettent au service d'un chef-d'œuvre une valeur personnelle incontestable, des dons de sensibilité rares, une autorité assisse sur la connaissance approfondie du métier, et puis, par-dessus tout, une véritable abnégation, un oubli de soi-même complet. L'exécution instrumentale de cet ouvrage long et difficile a été parfaite : souci des nuances, respect absolu des mouvements, d'abord; aucune recherche de singularité, d'effets personnels, mais une constante application à doser exactement les sonorités en ne tenant compte que des intentions de l'auteur; jamais les voix n'ont été moins couvertes par le déluge orchestral sans que le volume de l'instrumentation ait paru pour cela affaibli, sans que la chaleur de cette musique ait semblé en souffrir. Il y a bien longtemps que nous n'avions éprouvé une satisfaction aussi complète; et cela vaut d'être remarqué.

Les imperfections tiennent à des causes hélas! inévitables en ces temps où l'on ne trouve nulle part au monde de chanteurs comme ceux que l'on rencontrait encore couramment il y a vingt ans. Chaque concours du Conservatoire nous le fait constater amèrement : où sont les Franz, les Thill, les Delmas, les Journet, les Renaud, les Bréval, les Lubin? Et ce n'est pas seulement en France qu'ils sont devenus introuvables, c'est dans le monde entier. Fallait-il donc renoncer à monter les ouvrages de Wagner? Etait-il préférable de se contenter d'une interprétation vocale sans grand éclat, mais acceptable en somme, afin de ne pas priver les jeunes générations de connaître des chefs-d'œuvre qui ont leur place, et si grande, dans le trésor musical universel? En nous donnant *La Valkyrie* telle qu'il nous l'a rendue, M. Georges Hirsch a pris le bon parti. Et il faut ajouter, en toute justice, que les trois protagonistes — Mlle Juyol, qui fut une magnifique Brunnhilde et dont la voix est admirable, Mme Marisa Ferrer qui fut, elle aussi, excellente dans Sieglinde, M. Charles Fronval, qui a du style et fut un bon Siegmund — ont su donner à la

représentation un lustre suffisant, que M. Huc-Santana fut un Hunding bien chantant et de superbe prestance, que les Valkyries, parmi lesquelles on comptait des artistes comme Mmes Ségala et Schenneberg, ont tenu leurs parties avec tout l'éclat souhaitable. Et puis encore, l'Opéra a fait un gros effort pour la mise en scène : le nouveau décor du premier acte, dû à M. Olivier Rabaud, est tel qu'on pouvait l'attendre de ce peintre, et les éclairages sont fort bien réglés. En définitive, le bon, l'excellent même, l'emporte sur les faiblesses; et c'est, après la reprise de *Lohengrin* l'année dernière, une preuve que l'Opéra entend ne point manquer à sa tâche.

René Dumesnil.

La musique, des origines à nos jours, ouvrage publié en collaboration sous la direction de *Norbert Dufourcq,* professeur d'histoire de la musique au Conservatoire national. Paris, Librairie Larousse.

Cet ouvrage est une véritable somme, et c'est, en dépit de quelques inévitables imperfections, un travail exhaustif qu'on attendait avec impatience. Depuis l'*Histoire de la Musique* de Jules Combarieu, publiée aussitôt après la guerre de 1914, nous n'avions, en effet, rien qui fût de nature à satisfaire tous ceux — et ils sont de plus en plus nombreux en France — qui cherchent à se renseigner sur l'art sonore : il leur fallait perdre un temps considérable pour consulter dictionnaires et monographies, souvent anciens d'ailleurs, errer sans guide sûr dans les catalogues de bibliothèques et renoncer trop souvent à découvrir ce qu'ils avaient besoin de connaître. Le gros volume édité avec le plus grand soin par la Librairie Larousse, abondamment illustré de portraits et de documents de toute sorte, comble donc une lacune bien des fois déplorée. Outre la valeur des articles consacrés aux écoles et aux genres, à l'évolution de la musique depuis les origines jusqu'à ces toutes dernières années, on trouve dans ce livre de six cents pages in-quarto sur deux colonnes, tout ce que l'on peut apprendre sur la musique, sur les instruments, sur l'esthétique musicale, sur les moyens de diffusion et d'exécution. Si chacun des quelque quarante collaborateurs a rempli la tâche qui lui était confiée avec tout le soin désirable, l'ordonnateur d'un tel monument doit être particulièrement félicité pour la clarté de son plan et pour la parfaite réalisation de son dessein. Nous lui devons un instrument de travail d'une valeur inappréciable — en même temps qu'un livre dont l'exécution matérielle fait honneur à l'édition française.

Les chants des Provinces françaises, par *Joseph Canteloube* (Paris, Didier).

On sait avec quel bonheur M. Joseph Canteloube a exploré le folklore musical français, et comment le délicat compositeur des *Chants d'Auvergne* s'est inspiré des chansons du Quercy pour écrire des mélodies singulièrement émouvantes et belles. Voici qu'il nous donne aujourd'hui une élégante plaquette fort joliment illustrée, et dans laquelle il montre éloquemment la valeur d'art de nos vieux chants des provinces françaises — étude attrayante entre toutes, parce que l'auteur connait admirablement son sujet, parce qu'il a longuement réfléchi sur les problèmes posés à l'historien par l'origine, la filiation, la diffusion de ces chants dont les variantes, d'une province à l'autre, sont parfois si révélatrices. L'empreinte du sol de chaque région marque, en effet, la plupart de ces chansons, dont beaucoup viennent de loin dans le temps et reflètent non seulement le caractère des habitants, mais aussi le paysage et les horizons. La lecture de ce livre est passionnante : on y suit la transformation de certains thèmes dérivés tantôt des mélodies liturgiques, tantôt de vieilles cantilènes profanes, et l'on voit comment se sont formées chansons de métier, chansons à danser, chansons familières ou chants de fête.

La musique symphonique, de Monteverde à Beethoven, par *Hélène Grenier* (Montréal, les Editions « Variétés »).

Ce panorama de la musique symphonique, des origines jusqu'à

l'aube du romantisme, a le grand mérite de placer les œuvres et les hommes dans leur milieu, de montrer clairement les rapports du musicien avec la société de son temps, les influences exercées sur l'évolution de l'art par les idées et les goûts des contemporains. Il n'y avait guère de découvertes à faire dans un sujet comme celui-là; ce qui importait, c'était d'éclairer les faits connus d'une lumière qui fit nettement apparaitre les traits essentiels de chaque personnage et donnât aux œuvres leur exact relief. L'auteur y a pleinement réussi.

Eugène Ysaye, sa vie son œuvre, son influence d'après des documents recueillis par son fils (Bruxelles, L'Ecran du Monde).

Le souvenir d'Eugène Ysaye demeure vivant parmi nous : ceux qui reçurent son enseignement, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses élèves, ont formé l'élite de l'école contemporaine du violon : Kreisler, Szigeti, Enesco, Jacques Thibaud ont à leur tour transmis ses principes, et Yehudi Menuhin, dans la préface au volume qui vient de paraitre, peut dire que la figure d'Ysaye se dresse encore, dominante et sans rivale. Si l'influence d'Ysaye a été si grande et si féconde, c'est qu'il fut un artiste complet — et point seulement un virtuose. Sa culture était étendue; il eut l'amour, la passion même, de tout ce qui est noble et généreux, et les œuvres qu'il a laissées portent l'empreinte de cette générosité de sentiments, de cette large ouverture d'âme sur les horizons les plus vastes. Dans une lettre débordante de sincérité, Ysaye a défini lui-même sa propre nature — et donné du même coup une définition de tout artiste tel qu'il fut : « Le cœur et l'esprit d'un artiste sont les moteurs naturels de son art... Il nous est nécessaire de tenir notre âme ouverte à tout ce qui peut lui communiquer une vie nouvelle : par les fibres d'un violon, d'un piano, nous donnons l'amour, l'affection, la tendresse, la colère même, et une fois cette dépense faite, nous devons recourir à l'amour, l'affection, la tendresse, la colère même, en faire de nouvelles provisions que nous dépenserons aussitôt... » Et ailleurs : « Du moment qu'il y a lutte, il y a vie pour moi, et c'est du bonheur! »

Le monde de la musique, par *Paul Bertrand* (Genève, La Palatine).

M. Paul Bertrand, qui dirigea pendant longtemps la maison Heugel et que sa profession d'éditeur mit en rapport avec tous les musiciens de ce temps, est naturellement riche de souvenirs et d'anecdotes. Le volume qu'il vient de publier est plein de vie : à chaque page, on y rencontre des personnages connus, comme si l'on se promenait dans le foyer d'un théâtre un soir de répétition générale, et c'est chaque fois quelque trait amusant, quelque propos qui accuse le relief d'une figure et d'un caractère. Il y a dans ce livre de l'esprit, de l'humour, parfois piquant, mais, au fond, point méchant. Les petits travers sont notés avec finesse; les qualités ne sont pas, pour autant, passées sous silence, au contraire. Et le volume semble court, à cause de cette variété et plus encore à cause de la manière cursive et entraînante dont il est écrit.

CIVILISATION ANTIQUE

PLATON ET SON TEMPS. — M. Pierre Maxime Schuhl (1) s'est fait une spécialité de rechercher les attaches de la pensée platonicienne au milieu intellectuel et artistique où elle s'est développée; par une étude parallèle et souvent conjuguée du texte de l'écrivain et des monuments figurés antiques, en rapprochant Platon non tant de Socrate ou d'Aristote que de disciplines concrètes comme l'archéologie ou la mécanique, il a relié d'un fil solide le monde des idées au monde des formes et montré que, non plus qu'Euripide ou qu'Aristophane, l'auteur du *Gorgias* ou de la *République* ne peut être séparé du monde où il a vécu.

(1) *Etudes sur la fabulation platonicienne*, Paris, Presses Universitaires, 1947; 125 pages in-8.

A dire vrai, on s'était avisé avant lui de tout ce que contiennent de vie contemporaine ses dialogues fictifs; mais on portait alors son attention sur le cadre, les personnages ou les circonstances de l'entretien, bien plus que sur le contenu de l'entretien lui-même. On suivait Phèdre sur les bords de l'Ilissos ou Apollodore du Phalère à Athènes; on fréquentait la palestre de Tauréas, près du sanctuaire de Basilé, ou la nouvelle palestre, auprès de la fontaine de Panope; on s'attardait avec Protagoras dans le vestibule du riche Callias et on admirait au côté de Socrate les fêtes de Bendis au Pirée. Platon, bien avant les périégètes, guidait nos pas à travers l'ancienne Athènes, car tout dialogue supposait une rencontre et parfois, imbriquées l'une dans l'autre comme le style indirect dans le style direct, deux rencontres, l'une immédiate, l'autre racontée. On s'intéressait grâce à lui à la fleur de la jeunesse athénienne, à ces enfants et à ces jeunes gens dont il célébrait la beauté, comme faisaient pour leurs ancêtres les peintres de figures rouges; certains étaient devenus de grands hommes et avaient joué un rôle important dans leur ville, durant la guerre du Péloponnèse; on s'essayait à entrevoir dans l'inquiète adolescence d'un Alcibiade ou d'un Critias le germe des comportements de l'adulte. On utilisait même les dialogues comme moyen d'information sur les événements, quitte à ne reconnaître dans ce témoin éclairé mais peu formé à la critique des sources, qu'un « historien dilettante ». Mais en tout cela, la pensée platonicienne n'avait point de part; au Banquet plein de vie et de couleurs où prenaient place les érudits, elle était seule à n'être point conviée; l'originalité des recherches de M. Schuhl est de montrer que c'est à l'intérieur du mouvement dialectique et dans le travail même de la pensée créatrice que cette réalité contemporaine transparaît. Les formes et les objets que Platon avait sous les yeux restent présents à son esprit quand il discute ou argumente; ils ne fournissent pas seulement un cadre à sa fiction; ils sont à l'origine de ses démarches intellectuelles. Le philosophe ne pense pas qu'avec des mots, mais, comme l'a montré récemment M. Pierre Louis (2), avec des images; aussi les rencontre-t-on aux divers stades de son métier de philosophe.

A un premier niveau, elles abondent dans les exemples qu'il choisit. Les préceptes généraux n'ont de valeur qu'autant qu'ils rendent compte des activités particulières; les notions de beauté, de justice, d'utilité s'illustrent par des observations faites sur des cas de détail. Pour faire l'éloge de la rapidité du corps ou de l'esprit, il convient de nous introduire chez le maître d'école, chez le cithariste ou dans le gymnase. Pour classer en catégories les diverses activités humaines, il faut d'abord les faire voir; les occupations au service des besoins matériels nous conduiront chez le

(2) *Les métaphores de Platon*, Rennes, Imprimeries réunies, 1945; 270 pages in-8.

cordonnier, chez le tailleur, chez le corroyeur; celles qui se proposent au contraire les soins et le redressement du corps nous guideront vers le maître de gymnastique ou le médecin. Pour conclure que la beauté consiste dans la convenance à l'objet, nous pénétrons dans la cuisine, examinons la marmite à soupe et la cuillère à pot. Aussi le philosophe rejoint-il Aristophane ou l'*Economique* de Xénophon; car tous trois vivent dans la même ville, parlent la même langue et reflètent les mêmes usages.

Il y a plus; l'actualité se révèle dans l'armature même de la pensée. La dialectique platonicienne recourt volontiers au raisonnement par analogie; mais cette analogie est infiniment plus savante que dans Homère; elle est susceptible de réduction à une formule mathématique; elle se traduit par une égalité de rapports parfois compliqués; on voit paraître la notion de moyenne proportionnelle (*a* est à *b* comme *b* est à *c*) ou même la formule $\frac{a}{b} = \frac{c}{d} = \frac{a+c}{b+d}$. Il semble que nous voguions en pleine abstraction, et pourtant là encore se découvre la vie contemporaine. L'étude des proportions a été activée à l'époque de Platon par le problème de la duplication du cube que les Anciens résolvaient par la recherche de la double moyenne proportionnelle; la notion de proportion était liée par là à des aspects de stéréotomie, à des corps vus dans l'espace. Le Platon qui raisonne sur les rapports est le même qui, revenant d'Egypte et longeant la Carie, rencontre les Déliens ne sachant comment doubler le volume de l'autel consacré à leur dieu; l'effort intellectuel prend appui sur les curiosités du moment; il n'est pas surprenant que le philosophe ait employé ce même processus analogique à l'analyse des réalités.

Mais c'est surtout par sa tendance au mythe que la pensée de Platon reste en étroit contact avec son époque; plus elle se dépouille, en effet, des accidents du devenir et vise à exprimer des réalités métaphysiques, plus se fait sentir en elle le besoin de recourir à un mode d'expression concret comme à une transposition imparfaite sans doute, mais nécessaire. Il est des cas où l'image s'esquisse à peine; elle est discrètement suggérée dans les métaphores du langage sans qu'on puisse toujours faire le départ entre l'usage courant et la marque personnelle de l'auteur. Plus souvent elle est appuyée, rendue plastique, harmonisée au thème général du développement; une insistance prolongée dégage l'esquisse d'un tableau. M. Schuhl a bien montré que la notion d'analogie, concrétisée dans la peinture célèbre de la caverne où Platon a utilisé ses souvenirs personnels du théâtre d'ombres, se concrétise aussi en de multiples évocations, moins poussées mais qui forment déjà de véritables allégories : allégorie des poissons pointant leur tête hors de l'eau, allégorie de Glaucos au corps recouvert d'algues et de coquillages, allégorie des bestiaux, la tête dirigée vers la terre au lieu de se tourner vers les hauteurs. Il y a dans tout cela des embryons de tableaux inspirés par le spectacle des choses ou les

images légendaires, qui n'auront qu'à prendre corps pour produire de véritables fictions. Ainsi surgit le mythe, né, à travers le cerveau du philosophe, des spectacles de son temps, car l'imagination, loin de construire avec rien, combine et amalgame les images qu'elle a reçues du dehors. On y retrouve tantôt, comme dans le mythe du *Phèdre*, les impressions laissées sur l'initié par les mystères d'Eleusis; ailleurs, comme dans le *Gorgias*, un souvenir des Danaïdes et de leur tonneau percé. M. Schuhl a dégagé avec beaucoup de finesse les images inspirées par la mécanique contemporaine; il lui a paru que certains mythes, comme celui de la *République*, celui du *Politique*, ainsi qu'un passage des *Lois*, ne s'expliquaient pleinement que si Platon avait dans l'esprit, au moment où il les concevait, l'image d'une mécanique plus ou moins savante existant réellement de son temps : tournoiement du fuseau, rotation d'un planétaire suspendu à un fil que l'on roule et qui se déroule, oscillations de la balance, ces mouvements, avant de passer dans la pensée platonicienne, se seraient présentés à ses yeux de façon concrète dans les objets qu'il voyait entre les mains des paysannes ou des savants.

On peut même se demander si le philosophe, dont les images sont empruntées souvent aux jeux des enfants, n'a pas eu des réminiscences spontanées de jouets à giration ou à bascule et si l'on ne discernerait pas dans les meilleures imaginations de son âge mûr, pour reprendre les mots de Bergson, « des sentiments d'enfance revivifiés ». Les découvertes mécaniques d'Archytas ne vont-elles pas de pair avec l'invention de la crécelle?

Une conclusion s'impose après les recherches de M. Schuhl; il n'y a pas deux Platons : un Platon à l'usage des philosophes, un Platon à l'usage des artistes ou des littérateurs; il n'y a pas dans son œuvre des dialogues, comme le *Gorgias* ou le *Lysis*, destinés à la section des lettres; d'autres, comme la *République*, réservés à la section d'histoire; d'autre, comme le *Phédon* ou le *Timée*, que s'adjugerait la section de philosophie; il n'y a qu'un Platon, qui pense, et en qui le monde des formes et celui des idées s'interpénètrent constamment.

Fernand Chapouthier.

Eschyle, Tragédies, traduction de *Paul Mazon*, Paris, Les Belles Lettres, 1947; 1 vol. de 410 pages, petit in-8°. — Les éditions Guillaume Budé inaugurent une nouvelle série où les traductions seules des auteurs anciens sont présentées dans des volumes très soignés accompagnés de brèves notices. Le premier, consacré aux tragédies d'Eschyle, reproduit la traduction des deux volumes de la série bilingue. M. Paul Mazon a mis à profit la nouvelle présentation pour augmenter l'introduction de quelques observations sur l'art et la manière d'Eschyle.

Théâtre de Sophocle, par *Robert Pignarre* (Collection des Classiques Garnier), Paris, Garnier; 2 vol. de 358 et 320 pages, petit in-8°. — Nouvelle traduction des pièces conservées de Sophocle, y compris le fragment des *Limiers;* sauf quelques variantes signalées en note, le texte reproduit pour les tragédies le texte de l'édition Teubner, pour le drame satyrique celui du *Supplementum Sophocleum;* une intro-

duction et des notes complètent les volumes. La traduction, très sincère, et qui vise à rendre simplement le texte, ne résout sans doute pas les problèmes difficiles, mais rendra service par sa franchise et sa netteté, et m'a paru dans l'ensemble très fidèle. — Les attributs des suppliants au 3[e] vers de l'*Œdipe-Roi* sont présentés dans la traduction autrement que dans la note; le geste d'Œdipe, ouvrant la porte de la chambre où Jocaste vient de se pendre, est rendu selon Louis Roussel et non pas selon Sophocle. La présentation des anapestes posait un problème de typographie; pour le résoudre, le traducteur a dû se résigner à les rendre par de la prose, ce qui supprime parfois le rythme de l'original. Le *Philoctète* est la seule pièce rigoureusement datée de Sophocle, mais elle l'est de 409 et non de 408. — F. C.

AFRIQUE-ASIE

MEDITATION SUR LA POLITIQUE DES DOMINIONS. — L'Empire britannique, sous le nom de Commonwealth, était, il y a quelques années encore, la plus puissante construction politique du monde, puisqu'elle rassemblait six cent millions d'habitants. Au centre se trouvaient les Dominions anglo-saxons groupés comme des fleurons autour de la couronne symbolique du roi d'Angleterre. Tous égaux en droit, ils défendaient en commun le même idéal de liberté avec une telle fidélité que les deux grandes guerres mondiales n'avaient pu rompre leurs liens. A l'entour, dans la pénombre, la grande masse des peuples et des territoires formés de l'Inde et des Colonies s'organisait peu à peu. On voyait poindre en son sein de nouveaux Dominions. Bien que ceux-ci fussent composés d'hommes de couleur, on estimait qu'ils étaient appelés à prendre leur place dans la grande famille des nations libres sous l'égide de la Grande-Bretagne. Une fois libérés, ils resteraient, espérait-on, unis par les intérêts et les sentiments à cette grande communauté et continueraient de composer ce que l'on appelait « un empire de liberté ».

Depuis 1944, les événements d'Asie ont prodigieusement accéléré l'évolution des pays d'Extrême-Orient. En trois années, se sont accomplis des « progrès » dont le rythme naturel eût sans doute exigé, en d'autres temps, trois décades. Il s'est donc constitué de nouveaux dominions de couleur appartenant à de vieilles civilisations totalement étrangères à la nôtre. Sont-ils demeurés fidèles à la Grande-Bretagne? Défendent-ils son idéal dans le monde? Dans les autres parties de l'Empire, où prévalent les conceptions britanniques, quelle évolution politique observe-t-on? En un mot, l'esprit du vieil Empire, renouvelé par les idées politiques d'indépendance, va-t-il subsister ou disparaîtra-t-il dans ce qu'on appelait naguère le monde colonial?

La réponse à ces questions nous intéresse au moment où la France dans son Union, la Hollande en Indonésie, la Belgique en Afrique s'efforcent d'adapter leurs empires coloniaux aux lois internationales d'un monde nouveau.

●

La Grande-Bretagne avait fait aux Indes d'immenses efforts pour constituer une unité politique, mais à peine la liberté a-t-elle été accordée à ces peuples que le Pakistan et l'Hindoustan se sont formés en se séparant et en s'opposant. Le Cachemire est devenu entre eux une pomme de discorde. L'Etat de Haïderabad n'a consenti à conclure avec l'Hindoustan qu'un arrangement temporaire et limité. La Birmanie s'est séparée entièrement du Commonwealth et a exigé sa liberté. Demain peut-être Ceylan, si l'on en juge par les influences qui s'y exercent, subira une évolution semblable. La guerre a éclaté entre les deux nouveaux dominions de l'Hindoustan et du Pakistan et ce n'est pas l'arbitrage de la Grande-Bretagne qui a pu rétablir la paix. Certes, les conseillers militaires britanniques demeurent sur place; mais n'en étaient-ils pas réduits, il y a quelques jours encore, à préparer séparément la guerre auprès des deux armées hostiles qui allaient s'affronter? Il a fallu que Gandhi risquât une fois de plus sa vie par un jeûne périlleux pour obtenir une réconciliation peut-être précaire.

Bien plus, l'Hindoustan attaque au sein des institutions de l'O. N. U. le Dominion sud-africain, coupable, à ses yeux, du crime de discrimination raciale à l'égard des Hindous vivant sur son territoire. Nous trouvons aussi la main de l'Inde dans les mouvements d'émancipation de la Nigéria, au cœur de l'Afrique Noire. En fait, l'Hindoustan, bien qu'il ait accueilli comme premier gouverneur un prince britannique, se conduit dès à présent, dans le monde, comme un Etat entièrement indépendant, et les Anglais sont pour lui des « étrangers ».

Dans le Proche-Orient, la politique britannique n'a jamais eu pour objectif la création de dominions, et si un tel projet fut parfois évoqué pour la Palestine juive, il est bien abandonné depuis quinze ans. Mais le regroupement des Etats nationaux arabes, dont l'Angleterre avait déjà favorisé la naissance avec tant de sollicitude, a été réalisé sous la forme d'une Ligue qui impose à chacun d'eux une politique extérieure favorable à la Grande-Bretagne. On pourrait donc dire que, par d'autres moyens, l'Angleterre s'efforce d'obtenir des nations arabes de l'Orient les mêmes avantages qu'elle pourrait retirer de la création d'un dominion unique. La cohésion qui a été ainsi obtenue par la diplomatie et la politique n'est pas sans analogie avec celle qui s'affirme çà et là en Extrême-Orient, dans des régions naturellement divisées et que l'on a artificiellement constituées en Etats modernes. Mais l'Arabie unifiée ne témoigne pas en réalité d'un attachement naturel pour la Grande-Bretagne, mais plutôt d'une convergence temporaire d'intérêts. L'unité de direction que l'on réussit ainsi à lui donner ne se maintient qu'à condition d'offrir sans cesse aux forces indociles et anarchiques de l'intérieur un ennemi extérieur à combattre. L'adversaire a d'abord été la France en Syrie, puis les Juifs de Palestine et parfois aussi la France en Afrique du Nord. Ces forces divergentes avec lesquelles il faut toujours compter peuvent nuire

étrangement parfois aux intérêts britanniques, dans d'autres parties du monde, car elles sont aveugles. On le voit chaque jour par le développement que prend le conflit judéo-arabe. En même temps, on note l'existence d'aspirations égyptiennes vers la Libye et la Syrie que la Grande-Bretagne doit elle-même contrebattre.

Si nous passons à l'Afrique Noire, encore dans les ténèbres, nous voyons cependant poindre le jour où le territoire le plus riche et le plus peuplé, la Nigéria, pourrait arriver à constituer un Dominion. Mais les prodiges d'habileté de l'administration britannique, la perfection des techniques ne peuvent masquer à un observateur lucide les germes de dislocation qui ont en Asie provoqué la ruine de la grande construction de l'Empire des Indes. Les Northern Provinces ne sont-elles pas l'image d'un petit Pakistan? Les zones païennes et chrétiennes de la forêt ne verront-elles pas naître aussi une sorte d'Hindoustan? Cependant que sur la côte s'éveille déjà un racisme pan-nègre qui, par sa nature, participe déjà de ce caractère international et envahissant qui caractérise le racisme arabe lorsque d'Egypte il tend à se répandre vers l'Afrique du Nord.

Pendant ces quatre années d'après guerre, l'évolution des territoires d'Afrique et d'Asie soumis à l'influence britannique a donc, si on les considère dans le cadre du Commonwealth, engendré des dominions dont les caractéristiques sont extraordinairement décevantes. Tout se passe comme si les grands cadres politiques et administratifs que l'Empire a essayé de créer pendant un siècle ou deux d'efforts étaient incapables de résister à la poussée interne qu'exercent les peuples qui se trouvent enfermés dans leurs limites artificielles.

On pourrait croire, peut-être, que dans ces territoires vont se former sinon des dominions, du moins des nations. Mais le concept européen et occidental qu'exprime ce terme de *nation* présente-t-il quelque valeur dans l'Inde de Gandhi? Qu'est-ce donc, au juste, que la *Nation arabe* dont les limites imprécises s'étendent aux dimensions de l'arabisme linguistique ou de la communauté musulmane tout entière? En quoi aussi le mouvement pan-nègre nous rapproche-t-il de la création de véritables Etats nationaux?

Sans doute serait-il bien imprudent de tirer de ces faits la conclusion que la présence de la Grande-Bretagne dans le monde va cesser d'un seul coup en raison des difficultés rencontrées. D'habiles constructions politiques vont assurément masquer, pour des années encore, l'échec politique des principes. De nouvelles alliances seront conclues, des pactes défensifs renforcés par la présence de bases et par des accords de politique étrangère. Mais ce ne seront plus là que des édifices temporaires, éphémères, des accords qui n'engagent les gouvernements avec l'Angleterre qu'autant que leurs intérêts du moment se trouvent associés. Il manquera à ces échafaudages diplomatiques la solide base administra-

tive et économique qu'avait encore l'Empire britannique avant la deuxième guerre mondiale.

Pour quelle raison les peuples d'Asie et d'Afrique, à peine affranchis, s'émancipent-ils le plus tôt possible de la tutelle de la Grande-Bretagne, alors qu'elle a, avec tant d'habileté et parfois de loyauté, facilité leur évolution? Peut-être faut-il, en la circonstance, parmi les multiples raisons qui viennent à notre esprit, en retenir deux, parmi les plus importantes.

Tout d'abord, les peuples d'Asie qui appartiennent à de vieilles civilisations ont, malgré la décadence dans laquelle sont tombées leurs institutions et leurs croyances, cessé de croire à la supériorité morale, politique et économique de l'Occident. Non point que la force matérielle de cet Occident soit dédaignée. Chacun sait, au contraire, qu'il possède des moyens de destruction et de contrainte guerrière plus puissants que jamais. Mais on doute qu'il apporte en toute chose la solution des problèmes sociaux et moraux dans lesquels se débat l'humanité souffrante. Ce qui est plus grave encore, c'est que nous perdons souvent confiance en nous-mêmes. On ne saurait, croyons-nous, sous-estimer l'importance de ce facteur moral. La France, la Hollande, la Belgique, se trouvent, comme l'Angleterre, participer de la même décadence, dans la mesure où nos élites perdent elles-mêmes la foi dans les destinées de l'Europe chrétienne et cessent par là d'inspirer confiance. Cette crise ne cessera qu'avec la construction morale de notre continent.

Mais, d'autre part, une autre cause est agissante : il ne semble pas que dans l'Empire britannique le prestige intellectuel, littéraire et scientifique de la « Métropole » ait eu sur les élites d'Outre-Mer une action suffisante pour les retenir pendant la période de dépression qui suit la guerre. Si le régime de self-government que prône partout la Grande-Bretagne, et qu'elle construit à la hâte, se présente sur le plan local comme un incontestable progrès, il risque parfois, s'il est trop rapidement concédé et s'il n'est pas compensé par des institutions centrales de caractère fédéral, de développer à l'extrême les particularismes et de favoriser le retour rapide aux formes de vie et de pensée d'un passé révolu. On peut penser que si un développement plus audacieux de la culture européenne avait précédé l'émancipation politique, une allégeance spirituelle aurait pu être maintenue dans des conditions plus heureuses. Notre Indochine, si troublée soit-elle par une guerre atroce, n'est-elle point encore tributaire de la civilisation française au point qu'il est difficile pour elle de concevoir une évolution semblable à celle de la Birmanie?

Nous savons, certes, tout ce que notre Constitution de l'Union Française peut recéler d'illusions, de générosités inopérantes et de constructions arbitraires. Mais peut-être est-elle inspirée par un esprit d'humanisme qui pourrait, dans un monde apaisé, lui conférer un peu d'efficacité, plus que les habiletés politiques les

mieux calculées. Elle n'apporte, à coup sûr, aujourd'hui qu'un espoir, mais lorsqu'elle s'applique à l'Afrique Noire ou Blanche son idéalisme, sans doute excessif, s'accorde peut-être mieux que le régime des Dominions de couleur avec le caractère encore débile des institutions locales et l'état anarchique de sociétés que la conquête de l'Europe a détruites sans parvenir encore à les reconstituer.

Le voyageur qui parcourt le monde d'aujourd'hui, à travers les ruines de l'Afrique et de l'Asie, se demande donc légitimement si la grande construction libérale de l'Empire britannique conçue selon l'esprit que Jones Stuart Mill exprimait, il y a un siècle, dans son essai « Sur la liberté », n'est pas en fin de compte plus précaire que les rêves des songe-creux de l'Humanisme latin.

Robert Montagne.

Tchad. — Chasses et voyages, par *Louis George* (Boivin et Cie). — Des récits, dans un style simple et alerte, d'aventures dans un paradis terrestre pour chasseurs.

Mais, ce qui nous a particulièrement intéressé, bien qu'il n'occupe qu'une place secondaire, c'est le témoignage direct sur cette époque déjà lointaine, où Barnavaux régnait, entre sa bouteille de tafia et sa mousso, et, sans s'embarrasser de considérations idéologiques ou scientifiques, instaurait le régime de la paix française dans une Afrique ruinée et exsangue à la suite des aventures d'Othman dan Fodio, d'El Hadj Omar, de Samori et de Rabah.

Marco Polo, par *Giotto Dainelli*. Tr. Marie Canavaggia (Editions Denoël). — Si l'Antiquité grecque et romaine avait entretenu quelques rapports avec l'Extrême-Orient, la conquête musulmane était venue interposer entre les deux continents un écran opaque, et au Moyen Age l'Asie était redevenue une terre inconnue. L'organisation de l'Empire mongol, en rétablissant l'ordre, allait permettre à quelques Européens audacieux de reprendre le chemin de l'Est. Ce furent des religieux à la recherche des âmes et des commerçants à la recherche du gain. Laissant tous ces explorateurs dans l'ombre, se détache très haut la figure de Marco Polo que l'auteur nous dépeint avec une sympathie enthousiaste. Après avoir passé vingt années à parcourir l'Asie entière, Marco Polo revint dans son Italie natale et le hasard providentiel pour nous d'un séjour en prison lui fit dicter son livre : « le Million ou le Livre des Merveilles ».

C'est en suivant ce récit, et en lui faisant de larges extraits que l'auteur nous emmène à la suite de son héros à travers l'Asie Mineure, le désert de Lont, les Hauts Plateaux de Pamir, les monts du Khorássan, les plaines de l'Amou Daria, le désert de Gobi et enfin le Cathay, la Chine d'aujourd'hui où Marco Polo devint un familier du grand Khan Kublaï. Après des années d'observations qui ont valu à ses contemporains une documentation d'une richesse inappréciable, Marco Polo revint enfin par la voie maritime, rassemblant toujours des renseignements de grande valeur, et se classant parmi les plus grands des explorateurs de tous les temps. Le livre de Giotto Dainelli constitue un petit document historique facile à consulter et agréable à lire.

La Civilisation du désert. Nomades d'Orient et d'Afrique, par *R. Montagne*. Paris, Hachette 1947, 272 pages, in-8, 27 hors-texte, 2 cartes, 210 francs. — Dans un esprit qui n'exclut pas cette sympathie compréhensive qui rend son livre si prenant, M. Montagne a campé le type du nomade arabe dans son cadre physique et social et dépeint sa mentalité rude et fière qui s'exprime dans des poèmes populaires chantant l'amour et les combats. Il raconte les épopées bédouines, épopée intérieure avec les Eben Séoud qui surent s'élever au-dessus de la notion de tribu pour accéder à la monarchie théocratique, épopée extérieure avec les migrations arabes en Afrique. Il n'a pas oublié ceux qui, de gré ou de force, ont abandonné la vie noble du désert pour tomber dans la sédentarisation avilissante, mais qui en ont gardé la nostalgie et ont marqué d'une empreinte indélébile les sociétés orientales.

Mais devant la pénétration de l'Occident cette civilisation est condamnée et l'auteur évoque l'avion qui dans les régions les plus reculées assure la police, interdit les Ghazous et surveille les campements, cependant que dans les cafés de Biskra ou de Bagdad, les descendants sédentarisés des vieux bardes bédouins chantent encore les filles des tribus qui montées sur leurs litières, rejetant leurs voiles, se précipitaient au milieu des combats en lançant des trilles de joie.

Le Dernier des Grands Mogols. Vie d'Aureng Zeb, par *René Bouvier* et *Edouard Maynial* (Editions Albin Michel). — Ce descendant de Tamerlan, le dernier qui fut digne du titre de Grand Mogol, se présente à nous comme une personnalité inquiétante :

« Tous les contraires sont réunis : l'orgueil et l'humilité; les plus odieux calculs de la fourberie et les plus imprévus élans d'une évidente sincérité; la froide cruauté et les scrupules d'une humanité inquiète; l'hypocrisie raffinée et la foi sans détour devant Dieu; l'ambition et la simplicité; l'avidité et le mépris des richesses; de folles et furieuses entreprises jointes aux lentes démarches d'un profond politique. »

Cette personnalité se meut au milieu des inextricables problèmes des Indes de toujours : l'Islam avec ses rites et ses sectes, l'Hindouisme, le Bouddhisme, le problème des Sikhs, celui des Mahrattes, des noms familiers que citent souvent les journaux.

Et pour ajouter à ce caractère d'actualité, les Européens, les « Franguis » apparaissent sur la scène que bientôt ils occuperont tout entière.

Au moment où l'ère de la tutelle européenne sur les Indes prend fin, il n'est pas sans intérêt de revivre dans le livre les circonstances du début de cette ère ou plutôt de la fin de l'ère qui l'avait précédée : celle de la domination musulmane. — M. GRENIER.

ALLEMAGNE

LES ENFANTS JEROMIN. — Lorsque, pour célébrer le soixantième anniversaire de Wiechert, nous avons publié, dans le *Mercure* du 1er mai, une étude sur sa vie et sur son œuvre, nous avons négligé *Die Jeromin Kinder*, son dernier grand roman, dont le premier volume seul avait paru; maintenant que nous possédons aussi le deuxième, nous pouvons jeter un regard d'ensemble sur cette grande fresque, où nous trouvons l'humble épopée d'un village de la Prusse Orientale, l'évolution d'une de ses familles les plus représentatives, l'ascension et le retour du meilleur de ses fils.

« Un village est blotti dans l'éternité comme un enfant dans sa mère. » Cela est vrai, même pour Sowirog, en allemand « Eulenwinkel », qu'on pourrait traduire par « Trou aux chouettes ». C'est dire qu'il s'agit d'un des plus humbles, de ceux que la grand'route évite et qui se fondent dans l'immense forêt aux marécages perfides, décor de tant d'œuvres wiechertiennes. Mais ce n'est pas un simple décor que ce village, car nous vivons sa vie de misère et de richesse intérieure, de vices sordides et de vertus secrètes, d'impiété et de religiosité profonde, de bassesse et de grandeur.

Sowirog se condense pour ainsi dire dans quelques personnages qui se détachent du chœur des habitants pour parler et agir devant nous : le seigneur von Balk, jadis grand coureur, maintenant protecteur de ses sujets; Stilling, le maître d'école au grand cœur; Korsanke, le gendarme psychologue; Piontek, le berger; Gogun, le braconnier ivrogne; Kiewitt, que sa ferveur religieuse

met en relations avec des puissances inquiétantes et qui incarne ce qu'il y a de « magique » dans ce paysage austère.

La plus caractéristique des familles est celle des Jeromin, « de laquelle vinrent tant de choses étranges, effrayantes et consolantes »; le grand-père, patriarche solitaire, un peu apocalyptique, domine la tribu; le père, Jacob, vit à l'écart dans sa hutte de charbonnier, qui devient comme un refuge spirituel du village; sa femme, Marthe, paysanne ardente et ambitieuse, belle, dure, austère, est inoubliable. Sept enfants sont nés de ce mariage qui unit un homme essentiellement « oriental » et une femme plus tournée vers l'Occident, et cela fait couler dans leurs veines un sang lourd qui cherche à « se frayer une issue hors de la prison du cœur afin de s'écouler dans la mousse lentement, goutte à goutte » (I-177). Trois d'entre eux semblent tenir surtout de la mère : Michel est capable de quitter la caserne pour assister à la naissance de son fils et périr; Gotthold sera chevalier d'industrie et haut fonctionnaire nazi; Gina, belle et calculatrice, deviendra comtesse, mais sans trouver l'amour et le bonheur, et finira peut-être dans une île déserte. Trois autres leur font pendant et représentent surtout la lignée paternelle : Frédéric, le rêveur, dont la flûte plaintive ensorcelle et rend jaloux, périt lui aussi, assassiné; Christian, l'infirme, taille dans le bois de belles sculptures où il met son cœur; Maria, la rêveuse, est simplement amour. Aucun des six ne méritera le nom d'Ehrenreich (riche d'honneurs) dont la mère a rêvé pour eux, mais il y a Jons, centre du village et de la famille, dans lequel semblent se mêler heureusement les deux sangs antagonistes.

Avec ce personnage, le plus important qu'il ait créé jusqu'ici, Ernst Wiechert nous donne son premier « Bildungsroman », dans lequel on peut distinguer un double mouvement : du village à la ville, de la ville au village. Jons grandit dans cette campagne de la Prusse Orientale qui a si profondément marqué le romancier et il ne la quitterait jamais si son maître Stilling n'avait pas économisé sou à sou la somme nécessaire pour permettre à un de ses meilleurs élèves de sortir du troupeau. Jons est l'élu; il vient à la ville, où il fait d'excellentes études secondaires, puis supérieures, où il rencontre un maître intelligent, Charlemagne, un étudiant à l'esprit critique, Jumbo, et surtout un admirable médecin juif, Lawrenz; grâce à ce dernier, il devient un chirurgien remarquable, susceptible de « faire une brillante carrière ». Mais il n'a qu'un but, une mission : devenir médecin des pauvres dans son petit village, où von Balk l'installe; il en sera le bienfaiteur, le protecteur, et, complétant l'œuvre de Dieu, il apportera un peu de cette « justice aux champs » qu'avait espérée son père.

Dans cette oscillation de Jons entre le village de l'Est et la ville occidentalisée, il y a l'essentiel de Wiechert : son amour pour ce qui est encore primitif, pour ceux que la « ratio » cor-

ruptrice n'empêche pas de voir « le magique », et son refus de ce qui est « occidental ». Mais puisque Jons a pu demander à la grande ville toute sa formation intellectuelle sans renier sa nature foncière, ne prouve-t-il pas que la synthèse est possible? C'est elle qui projette sur certains passages de la deuxième partie une si belle et si réconfortante lumière. L'auteur, qui s'est nourri de la Bible, nous semble avoir, peut-être inconsciemment, conçu son ouvrage comme un diptyque rappelant l'Ancien et le Nouveau Testament. Le premier volume est sombre, lourd de menaces; un pasteur étrange trouble les âmes au lieu de leur apporter Dieu et nous pouvons à peine espérer un sauveur dans la personne de ce Jons que la guerre a épargné, mais que la tentation guette. Le deuxième nous montre son ascension et son retour au village natal, où il ramènera aussi un pasteur capable de « reposer en Dieu ». Il va, non pas sacrifier à Sowirog sa vie et son talent, mais lui donner tout son amour; il renonce à lui-même, il renonce au mariage et à la paternité pour se vouer aux malheureux et leur apporter les consolations dont ils ont besoin dans un monde mal fait; il rachète l'injustice de la création et les dernières lignes le présentent comme une Vierge portant l'Enfant qui joue avec le monde.

Là est peut-être l'originalité de ce « Bildungsroman », Gœthe avait, lui aussi, fait de son Wilhelm Meister un chirurgien, utile à la communauté, mais Wiechert va plus loin : il n'élève son héros que pour l'abaisser au rang des humbles et le mettre à leur service; il ne lui accorde, selon le beau vers de Hofmannsthal, que « la joie de pouvoir servir ».

Le romancier a fait suivre son œuvre d'un très court épilogue, où la douleur s'accompagne d'espérance; c'est l'histoire, nous dit-il, qui a écrit le troisième volume de ce livre, et nous devinons le deuil de sa vie : que Sowirog ait été ou non détruit par la deuxième guerre mondiale comme il le fut par la première, il est perdu pour lui et pour le peuple allemand. Mais « les empires passent et les villages demeurent » et « nous ne savons pas ce que Dieu se propose de faire une fois encore du sable de Sowirog ». Déjà il revit dans ce grand roman bien construit, humain et vivant, que l'excellente traduction de M. Félix Bertaux (1) va révéler au public français.

J.-F. Angelloz.

Das unauslöschliche Siegel, par *Elisabeth Langgässer*. V. Claassen et Goverts, Hambourg, 1946. 529 pages.

C'est une femme qui fournit à la littérature allemande renaissante son meilleur roman, en tout cas, l'une des œuvres importantes parues depuis 1945.

Mme E. Langgässer est une Rhénane, devenue Berlinoise de cœur, et une catholique, que le régime nazi condamna au silence en 1936. Ne nous étonnons pas si le roman

(1) A paraître prochainement aux éditions Calmann-Lévy.

qu'elle a mûri dans la solitude pendant dix ans est consacré à la lutte entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, et se déroule dans une atmosphère à la Bernanos. Nous avons le sentiment de vivre dans un mystère du moyen âge, où le décor change fréquemment, puisque nous nous trouvons tour à tour dans une petite ville de Rhénanie, dans l'Ile Saint-Louis, à Senlis ou au Carmel de Lisieux; où la chronologie n'a plus qu'une valeur relative, car nous allons de 1914 à 1926 pour revenir en 1914 et 1917, sauter en 1925 et finir en 1943; où l'unité interne n'est obtenue — dans une certaine mesure — que par la présence du personnage principal, Lazarus Belfontaine, Juif baptisé, et c'est son baptême qui constitue le « sceau indélébile ». Œuvre touffue, au point que l'éditeur l'accompagne d'un schéma qui en souligne le caractère dramatique, mais œuvre intéressante et importante; si Mme Langgässer nous donne des livres plus décantés, elle prendra dans la littérature une place de choix.

Georg Trakl : **Die Dichtungen** (publié par Kurt Horwitz), 270 p.; *Georg Heym :* **Gesammelte Gedichte** (publié par Carl Seelig), 238 p., tous deux aux éditions de l'Arche, à Zurich.

Dans les premières années du xxe siècle, la littérature allemande a vu naître et se développer le mouvement expressionniste, que la guerre de 1914-1918 devait décapiter et arrêter; il est difficile, sinon impossible, de se procurer les œuvres de ses représentants. La maison d'édition de l'Arche a eu l'excellente idée de publier les poèmes de deux d'entre eux particulièrement doués : G. Heym (1887-1912) et G. Trakl (1887-1914), ce dernier tué à la guerre. L'édition de G. Heym, confiée à M. Seelig, est particulièrement satisfaisante, car elle nous fournit, avec les poèmes revus sur les manuscrits et augmentés d'inédits une importante biographie du poète, une bibliographie très détaillée due à M. Hans Bolliger et même un index des noms propres. L'édition de G. Trakl contient l'œuvre elle-même, des témoignages intéressants de Rilke, L. von Ficker, Karl Kraus, etc., et une postface trop brève de M. K. Horwitz; elle est également la bienvenue, sans constituer un instrument de travail aussi commode. Souhaitons que la maison de l'Arche continue à nous donner des autres poètes de cette époque des éditions si soignées et si bien présentées.

Sprache und Körperbau, par *Ernst Jünger*. Verlag der Arche, Zurich, 1947. 64 p.

E. Jünger est bien connu en France par ses livres de guerre et par *Sur les falaises de marbre*, mais on ignore, en général, qu'il écrivit aussi un très curieux *Eloge des voyelles*. Continuant ses recherches dans le domaine linguistique, il vient de publier de fort intéressantes remarques sur la liaison entre la langue et le corps humain. Ce n'est qu'un début; de même, nous dit-il en terminant, qu'après une chute on se tâte pour savoir si l'on est resté intact, de même, après une catastrophe, le premier travail porte sur cette origine de la liberté qu'est le corps, image de la puissance divine; c'est un programme et un acte de foi.

Die Perfektión der Technik, par *Friedrich Georg Jünger*. Verlag Vittorio Klostermann, Francfort, 1946. 158 p.

Beaucoup moins connu en France que son frère, Friedrich Georg Jünger, poète, essayiste et, peut-on dire, moraliste, jouit en Allemagne d'une réputation qui n'est pas surfaite. Son dernier ouvrage, *la Perfection de la technique,* fort bien édité par l'excellente maison Klostermann, abonde en idées justes et représente un effort conscient pour maintenir les droits d'un monde que la technique menace par son perfectionnement même. Il serait intéressant de le confronter avec le livre capital de son frère : *der Arbeiter.*

Rimbaud : **Sämtliche Gedichte.** Lambert Schneider, Heidelberg, 1947. 349 p.

Tout Rimbaud en édition bilingue sur papier bible, dans un petit volume cartonné, dont la présentation réjouit le regard. La traduction en vers rimés par le romaniste Walther Küchler est à la fois fidèle et belle. A tous points de vue, c'est une magnifique réussite.

E. Wiechert : **Le bois des morts.** Trad. par Blaise Briod. Editions Egloff, Paris, 1947. 204 p.

E. Wiechert a réservé à d'autres plumes « plus autorisées » le droit et le soin d'écrire « la grande symphonie de la mort ». Il a simplement voulu, en témoin authentique, « déposer » au grand procès que l'humanité intente à la barbarie des camps de concentration. Dans

une langue simple et belle, sans pathos et sans haine, il dit ce que ses yeux ont vu et ce que son âme a souffert. De ce noble témoignage, Blaise Briod a donné une excellente traduction.

Der S. S. Staat, par *Eugen Kogon*. Bermann-Fischer, Stockholm, 1947. 434 p.

Les Allemands qui reprochent au *Totenwald* de Wiechert son ton « sentimental » célèbrent le *S. S. Staat* (qu'avait déjà publié un éditeur de Dusseldorf) comme le livre des camps de concentration. C'est un document de premier ordre. E. Kogon, Autrichien et chrétien social qui a passé plusieurs années à Buchenwald, avait été chargé par les Américains de leur fournir un travail sur l'organisation interne et le fonctionnement du camp. Il l'a repris en homme, en chrétien, en militant politique et en psychiatre pour faire de cette réalité une analyse sociologique. Il est guidé par le seul souci de dire la vérité, convaincu que, seule, la vérité peut nous rendre libres, que les hommes et les Allemands doivent voir jusqu'où ils ont pu descendre s'ils veulent redevenir et rester des êtres humains. Ce qu'il nous donne, c'est donc une étude documentaire, objective et lucide, sans doute la plus complète que nous possédions.

Nous nous réjouissons que les éditions de la Jeune Parque aient publié récemment, sous le titre : *L'enfer organisé*, une traduction complète et exacte du livre capital de Kogon, qui suscitera en France un vif intérêt.

Gœthe : **Faust**. Editions Albin Michel, 1947. 529 p.

Voici un *Faust* complet à l'usage du grand public. Pour la première partie, on a simplement repris la traduction de G. de Nerval, qui bénéficie encore d'un respect exagéré et qu'il faudrait retoucher, quitte à passer pour un iconoclaste. La deuxième a été traduite par A. Arnoux et R. Biémel; nous nous réjouissons qu'un écrivain déjà classé et qui sait bien sa langue s'associe à un étranger connaissant l'allemand pour traduire un grand texte; leur traduction, qui s'efforce de suivre le rythme du vers allemand, n'est pas exempte d'inexactitudes, mais elle fait sentir dans une large mesure la beauté du texte original et le révélera à plus d'un Français, tandis que l'introduction très personnelle d'A. Arnoux l'incitera à le méditer.

J.-F. A.

BELGIQUE

La Belgique a compté peu de romanciers, dans l'ensemble de sa production littéraire. Elle eut, par contre, et depuis toujours, des poètes. Avant l'époque « héroïque », comme on l'a dite justement, de la *Jeune Belgique*, c'est à des chroniqueurs et à des rimeurs que l'on songe, plus qu'aux rares prosateurs. Octave Pirmez, Charles de Coster sont l'exception. Sans doute, la grande génération de 1880 a-t-elle démenti, par de puissantes personnalités, cette constance. Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Eugène Demolder, pour n'en citer que trois, sont des romanciers d'envergure. Après eux, un Hubert Krains fixe une valeur d'art profond dans la forme essentiellement wallonne du conte. Il en est d'autres, soit, d'authentique lignée, mais dont la signification ne peut se comparer à celle des Rodenbach, des Van Lerberghe, des Max Elskamp, des Maeterlinck, des Verhaeren, des Giraud, des Le Roy, des Fernand Séverin... Combien pourrait-on citer de noms, parmi ceux de 1900, de 1910-1920, de 1920-1940, prouvant la même disproportion, voire en comptant les auteurs de théâtre, qui ne cessent point d'être lyriques et débutèrent le plus souvent par la poésie? Et c'est encore le fait actuel. La guerre et l'après-guerre

appartiennent, chez nous, presque exclusivement aux poètes et plus aux jeunes qu'aux aînés.

Ma table est couverte de plaquettes et de recueils, agréablement, luxueusement édités la plupart, qui tous révèlent un talent. Nos revues sont pleines de pièces en vers ou du moins en lignes découpées prenant l'aspect typographique du poème. Le phénomène vaut qu'on s'y arrête, au delà du simple compte rendu, de l'éloge d'ailleurs gratuit ou de la critique non moins dégagée. Il semble qu'il soit permis de reconnaître à cette ardente levée quelque tendance, quelque position commune. Et tout d'abord, une ambition peut-être trop proclamée de rompre avec le passé. A l'exemple de leurs « parrains » français, nos jeunes « dernier cri » présentent volontiers leurs ouvrages en des préfaces écrites, en des causeries publiques, accompagnées de lectures. Chacun prétend à un renouvellement des thèmes, des modes, des moyens. Tous affirment la volonté d'un divorce d'avec nos romantismes, certes attardés, d'avec nos symbolismes, d'avec nos crédos d'art. Nous continuions — ils recommencent. Nous cultivions un moi secret. Ils visent à la résonance extérieure, au sens collectif, à l'approbation unanime. Quant aux néo-classiques, en général, leur retour aux formes traditionnelles est exclusif des servitudes constructives, rythmiques, musicales. L'effort est tenu pour inutile, dangereux. Il ne faut point nier la valeur de substance, le sens de libération des vers sans mesure, sans assonances, sans rimes. L'on peut s'y donner, pour autant que l'émotion dicte, d'esprit et de sens, davantage. Le décor fait place à la prospection nue, indifférente à l'image, à la plastique. Le mot se projette sans autre appui que son élan, en surface ou en profondeur. Mais la musique, de qui procède la parole en son vœu premier, le plus souvent demeure absente. Telle voix naïve n'en retrouve pas moins le charme des lointaines chansons, de l'imagerie d'Epinal, la grâce perdue des complaintes; telle autre, consciente de son pouvoir, ouvre un horizon de prophétie, d'un trait qui tient du miracle. Nous élirons ceux-ci sans mépriser les autres. Il y a, dans ce mouvement mélangé, le témoignage d'un génie nôtre, en marge des courants aussi contradictoires de la poésie française du moment. En sortira-t-il une définition? L'un de nos débutants haussera-t-il, comme naguère un Verhaeren, au plan d'universalité et de durée, le don rajeuni de notre art? L'interrogation se suffit...

Il ne peut être question, ici, d'un palmarès. A peine d'un choix, parmi vingt noms sacrés.

Edmond Vandercammen est l'auteur d'une dizaine de recueils de large incidence, que porte le sens de l'homme en son destin d'élévation. Le cœur y dispute l'esprit — un plan de grandeur force l'écriture sans altérer la sincérité des notations, la franchise du sentiment. Le vers, souvent irrégulier, se construit dans la pensée, sans cesser d'être ému. *Le Grand Combat*, édité par la

Maison du Poète, nous restitue ces distinctions. L'œuvre se compose d'une suite de chants, d'hymnes alternés, où s'opposent les voix du bien et du mal, celles des bons et des mauvais anges, celles des vivants et des morts. La guerre — la paix. Elle s'achève par le Cantique du Poète :

Un brin d'herbe, un insecte au milieu de l'amour.
Dieu sait encor la place où sa divinité
Préserve l'avenir des funèbres détours.
Un brin d'herbe, un insecte : heureuse éternité.

Une parole d'espoir clôt le livre :

Les temps nous sont rendus comme des flots qui chantent
Loin de la haine, ils ont sauvé nos gestes pour l'offrande.

Maurice Carême, que tous nos prix littéraires ont couronné, procède d'une âme et d'une forme plus simples. Son dernier recueil, *Femme* (Editions du Croquis), a la fraîcheur des primes chansons. Toute recherche verbale est exclue. Rien de plus accessible, de plus facile que son langage; de plus familier, de plus banal que ses sujets. La seule audace est dans telles assonances, dans tels vers sans rime. Mais un charme habite ces humbles phrases qu'un enfant peut entendre, que n'importe qui pourrait dire et écrire... Un mystère les charge de ce pouvoir magique dont le secret échappe à l'analyse. L'on ne s'en étonne pas plus que du fait quotidien d'une fleur, d'un amour qui naît, dont s'illumine une vie. La grâce, ainsi, du plein accord des choses, l'accord intime à l'unisson des cœurs — et la poésie est présente :

Je ne t'apporte qu'un amour
Naïf comme une pâquerette
Des chansons maladroites faites
Avec des mots de tous les jours.

Mais je sais ta bonté pareille
A ce vent d'avril qui recueille
Au plus profond de la forêt
Le chuchotement d'une feuille
Mal repliée sur son secret.

Roger Bodart, de qui les débuts furent salués par André Gide, Romain Rolland et Léon Daudet, nous a donné, après dix ans de silence, *La tapisserie de Pénélope*, suite de poèmes magnifiques, au souffle large et abondant, où se conjuguent les forces instinctives, celles qui viennent du sol et de la race et les disciplines conscientes, celles de l'intelligence, de la culture, et de la tradition. Noblesse de la pensée — vigueur de l'expression. Toute liberté et toute maîtrise. Un lyrisme ample et grave, dominant l'art, nuancé d'émotion. Nul, chez nous, n'est plus proche des Français par la richesse de sève, la générosité, l'exubérance naturelle du

verbe, la sûre et claire ordonnance et cette mesure dans le déploiement impétueux. Les plus longues pièces en gardent un style d'unité. Roger Bodart, en un avant-propos, parle de « poésie pleine », l'opposant à la poésie pure. Le concept de cette dernière, dit-il, mène au néant. « Le surréalisme qui établit en système le silence de Rimbaud, mène en fin de compte au suicide. La poésie pleine n'est pas extrêmement parfaite, ni extraordinairement pure; ni vraiment imparfaite, ni vraiment impure. Elle tend à la perfection, mais surtout elle tend à la vérité. »

Ne nous y trompons pas : la vérité du poète résulte d'un double mirage, elle apparaît quand l'homme se regarde au miroir de l'ange, ou du démon et qu'aux deux faces, il se retrouve...

Charles Moisse, Armand Bernier, Jean Tordeur, Charles Bertin, Géo Libbrecht... Il faudrait, de chacun, dire les promesses et les accomplissements.

Charles Moisse a publié, depuis la libération, un choix de vers d'art très pur, et d'humaine ferveur. « *Ainsi va cette vie.* » On y rencontre des attitudes et des visages contractés, de solitude et d'attente, d'angoisse et de calme conquis.

Seul, j'écoutais mon sang se propager en moi
Et bondir au-devant d'une invisible fête
La Joie? J'aurais voulu devenir son prophète
Mais il faut être deux pour suivre cette voie.
Ainsi tout redevient la peine que c'était.

D'*Armand Bernier*, « *Dans les Vergers de Dieu* » sont un hymne d'amour. — Amour du prochain, amour des bêtes, amour des plantes, puisque aussi, dit-il, « elles sont vivantes et sensibles ».

Dieu dit aux femmes des vergers
Qui s'agenouillent dans l'herbe :
Il ne faut pas me craindre, il faut m'aimer
Et s'approchant des femmes nues
Dont les cheveux blonds s'épanchent
Dans le vent comme une eau de soleil
Cueillez, dit-il, les beaux fruits de septembre...

On croit réentendre la *Chanson d'Eve.* C'est le même balancement léger d'une ronde sans cadence, le flottement d'une buée sur les décors indécis. On y perçoit le rire des sources, le frisson des feuillages, le pipeau frais des fontaines — l'herbe et l'oiseau, les étoiles, Dieu qui parle en ces murmures. Van Lerberghe eût aimé ces pudeurs :

Mes mains, mes mains, ah! prenez garde
Mes mains, êtes-vous assez pures?
N'allez pas imprudemment
Chasser Dieu de son miracle.

Prière de l'Attente de Jean Tordeur (Les cahiers catholiques) a des accents plus âpres. Le dessein, peut-être, dépasse les moyens;

le poète, en un triptyque « expressionniste » rejoint, par le thème et la construction, les visionnaires du XVIe siècle. On reconnaît l'élan de la pensée, la qualité de l'écriture. Certaines pages atteignent à l'éloquence, celles, sans doute, où les paroles répondent à l'expérience vécue, à la souffrance ressentie, au sacrifice éprouvé. Par ailleurs, le discours se fait monotone, dans son déroulement régulier. Il s'agit toutefois d'un vrai poète, au vers nombreux et sonore, que sauve le « rythme » intérieur.

Psaumes sans la grâce de Charles Bertin (La Maison du Poète) montre à la fois plus d'abandon et plus de certitude. Peu des nôtres ont écrit des strophes aussi parfaites, aussi définitives que celles-ci :

O femme contre moi, prison de ma pensée
Jardin dormant de mon orage et de mes fautes
Je regarde nos corps étendus côte à côte
Se fondre lentement dans la nuit commencée.

O femme contre moi maintenant endormie
reine secrète et nue aux bras abandonnés
Ton sommeil même enfante une sûre ennemie.
Pourquoi suivre en exil l'amour découronné?

et encore :

Celle qui fut ta chair et le sang de ton sang
Et ton jour et ton ciel et ta terre profonde
En un songe se change au bord du soir tombant
L'espace d'un soupir la sépare du monde.

Il n'est pas besoin d'ajouter rien à ces évidences. La terre belge est encore belle province de la poésie française, selon le mot de Remy de Gourmont.

A ces quelques-uns nous avons joint *Géo Libbrecht*, wallon de Tournai, la ville royale, *la Ville détruite* qu'il a chantée, artiste du mot, haut-lissier du symbole et du verbe polyphoné — qui vient de publier *Ishtar*, poème ésotérique d'une originalité singulière. Et le « cahier écolier » de Françoise Libar, *Poèmes du Dimanche* (Editions des artistes) — d'une étrange maturité de sensation. Notations aiguës, tactiles, visuelles — divagation merveilleuse que conduit un fil ténu à travers le mystère d'une âme enfant qui déjà se dépasse et se fuit.

Mes douces mains
de ciel remplies
(c'est si simple demain)
Je suis déjà loin, bien plus loin
que la vie;

Cette voix précoce, dans son exil anversois, n'est-elle pas comme un écho du triste et tendre, de l'ineffable Max Elkamp?

René Lyr.

Passages, par *Gustave Charlier* (La Renaissance du Livre, Bruxelles). — Ce livre mériterait mieux qu'un écho. Il intéresse, en effet, l'histoire littéraire par la mise au point de détails, certes, non négligeables de biographies illustres. Récits contrôlés, documents précis, études critiques, aperçus inédits et souvent émouvants, toute une époque s'évoque, dont le climat nous est proche, par les réactions qu'il détermine en nous, romantiques de tradition, sinon de nature profonde — curieuse aventure du père d'Alfred de Musset, séjour de l'encyclopédiste Toussaint, Juliette Drouet et Hugo, Victor Hugo et Frans Stevens, jeune et ardent poète de qui le nom eût mérité de survivre, Charlotte Brontë et ses sources bruxelloises, Charles Baudelaire et ses jugements amers, injustes, excessifs. Les Belges du temps ne lui en voulurent point. M. Gustave Charlier le prouve qui conclut son si vivant et passionnant ouvrage en constatant : « que la Belgique n'était point la Béotie que d'aucuns dénoncent. Notre pays témoignait d'une activité intellectuelle qui avait bien son prix. Il possédait une élite lettrée et pensante, celle qu'avaient contribué à former les réfugiés du Coup d'Etat du 2 décembre, celle qui allait fonder la *Revue générale* et la *Revue trimestrielle* qui enthousiasmait, naguère encore, Maurice Wilmotte étudiant le milieu où avait vécu Charles De Coster. »

Les Pen Clubs français et flamand de Belgique ont désiré consacrer, par une réception commune, en la *Maison des Ecrivains*, l'événement que constitue la publication, en néerlandais, d'un recueil d'essais sur la littérature française contemporaine, dus à M. Richard Declerck, gouverneur de la Province d'Anvers. Le remarquable ouvrage de M. Declerck porte le titre : *Sondages à travers la vie spirituelle française d'aujourd'hui*, en néerlandais : *Peilingen doorheen het modern franse geestleven.* A son sommaire, un chapitre sur « les Flamands et la Littérature française », des études sur Rimbaud, Anatole France, Marcel Proust, Paul Valéry, Jean Giraudoux, André Gide, Georges Duhamel, Jules Romains, François Mauriac, Julien Benda. Dans sa réponse aux discours que lui adressèrent les présidents des deux Clubs, MM. Frans de Backer et Piérard, Richard Declerck a mis l'accent sur « les apports réciproques de nos peuples, appartenant à une même culture, les disciplines et la mesure de l'analyste, du moraliste français servant d'exemple et de modèle au lyrisme expansif, au romantisme du flamand ».

Cette manifestation suivait de peu la célébration du 25e anniversaire de la fondation du *Pen Club*. Séance solennelle en la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Réception par l'échevin de l'Instruction Publique, le sénateur Robert Catteau. Banquet au *Cercle artistique*. Discours des Belges, Louis Piérard, président fondateur, de Backer; des étrangers, anglais, hollandais et français. Evocation des disparus. Jean Schlumberger rappela, en termes élevés, la mission des « clercs » et particulièrement celle des écrivains : « sauvegarder la culture occidentale, européenne dans sa diversité et dans son individualisme, œuvrer dans le sens d'une compréhension large et confiante, respectueuse de la liberté de pensée et d'expression ».

Le souvenir de Charles Van Lerberghe. — *La Revue Nationale* a consacré un numéro spécial au souvenir de Charles Van Lerberghe. Pieux articles de Georges Rency, d'Olympe Gilbart, qui l'ont bien connu; pages émues de G. D. Périer, de Robert de Saint-Guidon; étude sur *Pan*, *Les Flaireurs*, sur *La chanson d'Eve* de José Mirval, de Claire M chaut...

L'on annonce l'édification prochaine d'un monument au poète des *Entrevisions*. L'idée en fut naguère lancée par Albert Mockel. Le sculpteur Victor Rousseau en avait conçu le premier projet. Il vient d'achever la maquette du mémorial, figurant l'*Eve* endormie, parmi la chute blonde de sa chevelure et les couronnes dénouées de roses musicales. *Le chant interrompu* s'élèvera non loin du Bois de la Cambre, dans le cadre désormais qu'anime la vie universitaire, proche aussi de l'Abbaye où s'est installé l'Institut supérieur des Arts décoratifs et du Palais de la Radio, frémissant d'ondes, de voix, de messages...

Anvers. — Les manifestations de la vie spirituelle en la métropole anversoise mériteraient une chronique spéciale, pour leur caractère d'originalité, tout d'abord, et pour l'intérêt général qu'elles sollicitent. Anvers, capitale du négoce, est bien aussi, depuis les âges, ville d'art et de science. Flamande, certes, avec orgueil et volonté d'affirmation tenace, mais ouverte aux courants internationaux qui y trouvent l'un de leurs points de contact et d'interpénétration;

mais humaniste par tradition et dès lors, avant toutes autres, de notre culture éprise et nourrie. A côté des associations anciennes qui ont repris activité, comme la Société de l'*Art contemporain* dont le rôle fut éminent durant un demi-siècle, il s'est constitué l'an dernier une *Association Anversoise des Beaux-Arts* (Artes) groupant l'élite des personnalités artistiques, littéraires et du mécénat anversois. Le programme de la saison 1947-1948 prévoit douze expositions de classe internationale, des représentations théâtrales, cinématographiques, des conférences et des concerts réservés aux hommes et aux œuvres qui passionnent l'opinion mondiale. Des débats publics sur un sujet esthétique, des lectures, des spectacles d'expérience sont également envisagés. Si l'on ajoute à cet ensemble la publication d'une revue d'information artistique dans les deux langues nationales, il est permis d'y voir le signe heureux d'une vitalité renaissante, et d'une curiosité élargie à tous les postulats intellectuels du moment.

Théâtres. — Le Théâtre du Parc, dont nous avons déjà dit le courageux effort, poursuit sa campagne d'art. A signaler, parmi ses créations récentes, *L'Invitation au château* de Jean Anouilh, avec la musique d'Honegger, dans une distribution exclusivement belge et des décors exécutés par l'atelier du théâtre. Aussi, les deux spectacles donnés par la compagnie Hébertot : *Jeanne d'Arc* de Péguy et *Tous les chemins mènent au ciel*, de Suzanne Lilar. Le premier a suscité un religieux enthousiasme, en dépit de sa construction si peu scénique, mais par sa qualité, par sa substance d'émotion et de poésie. Preuve du pouvoir que garde, ou que retrouve la « communication » élémentaire et essentielle. Le second a confirmé les dons exceptionnels de l'écrivain anversoise et flamande, en possession d'une langue des plus classiquement française, qu'enrichit un beau génie des images au double trait de la race, mystique et réaliste ensemble. Le *Burlador*, l'an passé, avait déjà situé cet art, et le plan supérieur de ses thèmes. Moins poussée en apparence, la pièce nouvelle de Suzanne Lilar, marque pourtant plus d'audace — et il fallait une singulière mesure de l'effet et du mot pour faire tenir et admettre ce conflit d'âme et de chair, aux équivalences humaines et divines, dans l'avilissement et la pureté éternellement mêlés et sublimes de l'amour.

A mentionner aussi la création, au *Rideau de Bruxelles*, de l'œuvre du jeune poète Charles Bertin : *Les Prétendants*. Cette représentation, accueillie avec intérêt, avait été précédée d'une « mise en ondes » à la Radiodiffusion française, à Paris, avec le concours de Marcel Herrand.

Après les grandes expositions d'échanges **« culturels », « Tate** Gallery », « Maitres hollandais », « Chefs-d'œuvre du Musée de Vienne », le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'accueillir, enfin, la « Peinture française », « De David à Cézanne ». Ce pouvait être, ce devait être l'affirmation magnifique d'un siècle entre tous fécond et rayonnant. L'école moderne française fut et reste, de cette période, la seule vraiment novatrice et d'influence universelle. Malheureusement, le choix des organisateurs, par une étrange aberration que l'on veut croire psychologique, s'était porté sur des toiles pour la plupart sans signification, voire indignes des noms qui les signent. La critique et l'opinion belges n'ont point manqué de réagir contre l'erreur ainsi commise envers un petit pays particulièrement averti en matière d'art et de peinture, et qui eût mérité, pour le culte qu'il lui porte, que la France lui prêtât, à son tour, des chefs-d'œuvre, tirés de ses Musées et de ses grandes collections.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

COMMENT JUGER LE *JUGE* DE CHARLES MORGAN? — Les initiés, en Angleterre, affichent à l'égard de Ch. Morgan un dédain que compense la vogue en France de cet écrivain. Ses romans, là-bas comme ici, se vendent cependant par dizaines de milliers. Le dernier, *The Judge's Story*, offre l'occasion de se demander si ce dédain et cette vogue ne sont pas exagérés et ne trahissent pas quelque manque de discrimination.

Tâchons d'en isoler la donnée. Gascony, juge en retraite (et l'on sait quelle distinction intellectuelle et morale s'attache à un juge anglais), ne s'est jamais marié parce qu'il n'a pu épouser la femme qu'il aimait. Après la mort de cette femme, il a élevé sa fille Vivien, laquelle est à présent mariée avec Henry Lerrick, un jeune avoué. Sa vie se partage entre le club et la culture des lettres. A vrai dire, il ne les a jamais abandonnées. Depuis le début de sa carrière, il réunit les matériaux d'un livre sur *L'Athénien*, où, sous prétexte de tracer un portrait de l'homme au temps de Périclès, il forme le projet d'exprimer le meilleur de sa propre expérience. Trois choses lui tiennent à cœur par-dessus tout : ce projet, le bonheur de Vivien, et le souvenir de la morte que symbolise un objet sacré : un exemplaire sans valeur marchande du *Marius* de Pater, qui lui vient d'elle.

La raison de vivre de Gascony est ce qu'il appelle la « fidélité à soi-même », fidélité dont la forme tangible sera l'achèvement de son livre. Or il ne l'achèverait jamais s'il continuait à mener sa vie présente. Il va falloir un choc pour le tirer de cette espèce de trahison par l'assoupissement. Henry, à la suite de spéculations imprudentes, est menacé du déshonneur. Pour le lui épargner en réunissant une très forte somme d'argent, Gascony en est réduit à sacrifier l'un des symboles de sa fidélité : son *Marius*, que propose de lui acheter un certain Severidge, au pouvoir duquel il s'est mis par ses confidences, et qui est prêt à payer n'importe quel prix la soumission de ses semblables à son humeur despotique. Du reste, ce prix ne sera pas payé. Gascony envoie son livre sans le recommander; Severidge feint de ne pas l'avoir reçu; pour le rembourser, le juge devra quitter son existence confortable, s'installer dans un isolement indigent où il trouve le recueillement et la sérénité propres à l'achèvement de son *Athénien*.

Une telle donnée peut se traiter de bien des manières différentes. Avant de juger l'œuvre selon le parti adopté par Morgan, il y aura profit à connaître les intentions de cet artiste fort délibéré.

Morgan a de son art une conception presque sacerdotale, ou du moins altruiste. Le bonheur, dit-il (*Reflexions in a Mirror, 2nd Series*, London, Macmillan, 1946), consiste pour un homme à savoir quelquefois que sa vie a une valeur, qu'elle s'achemine vers un but élevé, « et, par-dessus tout, qu'elle travaille à se réaliser totalement ». Une vie malheureuse est dispersée et ne trouve pas en elle la certitude d'une forme. A notre époque plus qu'à aucune autre, le malheur de l'homme provient d'un esprit divisé, d'une aspiration insatisfaite à la forme et à la raison dans la vie. L'œuvre d'art, le roman dans le cas particulier, doit suggérer à l'homme, avec le secours de l'imagination, une forme réalisable « dans les confusions de l'existence contemporaine ». « L'artiste suprême communique au genre humain l'idée de forme. »

L'exemple de Gascony est soumis à ce programme : la « fidélité à soi-même » qui est son souci majeur consiste à maintenir sa vie,

au milieu de ses incertitudes, conforme à une idée archétype; à lui donner un style ferme et pur. Il y parvient en traversant victorieusement l'épreuve d'une nouvelle naissance. Demeurer fidèle à soi-même signifie pour lui, au début, s'accomplir dans le livre qu'il médite, aussi bien que conserver le dépôt sacré de son *Marius*; puis sacrifier celui-ci quand il comprend que retenir ce qui a cessé d'être un symbole vivant pour devenir un signe mort témoignerait d'un « faux orgueil spirituel ». Ainsi, sur le point de se perdre, ne cesse-t-il de se trouver davantage. Comme il le dit à Vivien, ce n'est pas simplement affaire d'apparences, de conduite ou de conscience. Le Moi est un absolu comme la beauté platonicienne (Morgan platonicien : lieu commun), un centre pareil à celui d'une roue. La fidélité au Moi consiste à trouver ce centre et à s'y maintenir. C'est un effort d'ordre esthétique encore plus que moral; n'empêche qu'il s'exerce dans la conduite et par la conscience, et c'est par là que le personnage de Gascony est vivant et solide. On voit beaucoup moins ce que signifie pour Vivien la découverte de soi-même : peut-être obéir à son impulsion intérieure vers la liberté en allant retrouver son mari dont elle s'était un moment éloignée en croyant sincèrement obéir au même démon.

En regard de Gascony se dresse Severidge, appliqué lui aussi à donner un style à sa vie, mais qui n'y réussit pas parce qu'il n'a pas de centre. Aussi a-t-il conscience d'un effort perpétuellement frustré. Il se perd en voulant dominer les autres, les habiter sans nul respect des personnes. En se procurant le *Marius*, il croit avoir « dégonflé ce ballon qu'est l'intégrité du Juge »; il y trouve « le même plaisir » (Morgan distingue soigneusement, ici et autre part, le plaisir et le bonheur), « le même sentiment lancinant d'inachèvement et de néant » qu'il éprouve à se rappeler « la capture stérile de femmes qui, capturées, n'étaient que des corps et des noms ». Severidge est un être satanique, un pécheur contre l'esprit; le Satan de Milton est évoqué à propos de lui. Le portrait de Severidge, qui pourrait être une grande réussite, me paraît manqué parce qu'il n'est pas assez franchement poussé dans le sens de l'inhumanité, ou que les joints entre son fonds de nature terrible et des éléments plus humains qui le contredisent ne sont pas ménagés comme ils l'auraient été chez un Henry James, par exemple. Dans son livre plein d'enseignements intitulé *A Treatise on the Novel* (London, Cape, 1947), R. Liddell rappelle entre autres que le roman ne souffre pas sans une élaboration convenable les inconséquences et contradictions observées souvent dans les caractères de la vie courante. Ainsi de Severidge.

La satisfaction que donne *The Judge's Story* n'est donc pas complète. Elle tient à un récit mené avec ordre et économie; à l'unité du personnage de Gascony; à la fusion bien réalisée, dans son cas, entre une peinture de caractère et l'idée-mère du livre. On touche ici à un problème que pose toute l'œuvre de Morgan : dans quelle mesure l'idée — je ne dis pas la thèse — risque-t-elle de faire

tort, ou fait-elle tort, à la réussite artistique du roman qui, quelle qu'en soit la genèse, se présente après tout en premier lieu comme une histoire et comme la peinture d'êtres vivants? Il faudrait aussi montrer qu'ici l'auteur avait la tâche facilitée par l'absence de l'élément sensuel qui la complique dans la plupart de ses autres livres. Ce serait prendre l'ensemble de son œuvre par un autre grand côté : le faire vaudrait à soi seul une longue discussion; ce n'est pas de cela qu'il s'agissait aujourd'hui.

Jacques Vallette.

LIVRES.

The Novel since 1939, by *H. Reed* (London, Longmans, 43 p., 2 s.). — Dans la série *The Arts in Britain*, signalée le mois dernier, voici un examen du roman pendant les années récentes. L'auteur ne fait pas mystère de ses préférences. Plus qu'à un classement artificiel par tendances, il vise à caractériser des talents individuels. Ni très objectif, ni très complet, son travail intéresse néanmoins par ses vues personnelles et larges.

Poetry since 1939, by *S. Spender* (*Ibid., id.*, 70 p., 2 s.). — Ce tableau de la poésie récente n'est pas non plus complet, malgré une objectivité qui pourrait être parfois voulue. Les lacunes sont plus graves et plus sensibles que dans le précédent. Mais on y trouve un schéma général utile et des définitions et des formules pensées par un poète qui connait bien son métier.

The Question of Henry James, a Collection of Critical Essays edited by *F. W. Dupee* (London, Allan Wingate, 1947, 307 p., 18 s.). — La réputation de James dépasse de plus en plus un cercle d'initiés. Les passages les plus importants de commentaires critiques américains, anglais et français dont a été l'objet dans les cinquante dernières années et au-delà son œuvre ardemment discutée, sont ici réunis commodément. On souhaite chez nous à ce livre de nombreux lecteurs, car il constitue une excellente introduction à la vie et aux écrits d'un auteur qu'on ne doit pas ignorer, pour lui-même et pour la place qu'il tient dans la littérature moderne.

Gerard Manley Hopkins, by *E. Ruggles* (London, Lane, 1947, 247 p., 10 s. 6 d.). — Grand poète, solitaire et révolutionnaire, Hopkins a déjà fourni matière à de nombreux essais critiques. Avant l'étude de Mrs. Ruggles, il n'y avait pas de biographie aussi complète, ni prise d'un point de vue aussi ample et aussi explicatif; les aspects multiples du caractère de Hopkins, les rapports de sa vie et de son œuvre, ses rapports avec ses contemporains (dont deux, les poètes Bridges et Patmore, sont lardés par Mrs. Ruggles d'épigrammes trop faciles), y sont analysés avec sensibilité et intelligence, non moins que le conflit, mis avec raison au centre de son histoire, entre le prêtre et le poète qu'il était tout à la fois. Cet examen d'ensemble, bien informé et condensé, constitue une bonne base de départ pour l'étude de G. M. Hopkins.

T. S. Eliot, a Study of his Writings by Several Hands edited by *B. Rajan* (London, Dobson, 1947, 153 p., 7 s. 6 d.). — Bien que son nom soit sur toutes les lèvres, Eliot n'est pas directement accessible à beaucoup de lecteurs. Il existe d'assez nombreuses initiations à son œuvre. Celle-ci est l'une des plus autorisées et des plus compréhensives. Elle éclaire le sens et la portée de ses poèmes les plus importants : *The Waste Land, Ash Wednesday*, les *Four Quartets, Gerontion*. Elle comprend aussi des essais sur les thèmes philosophiques d'Eliot, son langage poétique, sa méthode critique. Les auteurs en sont pour la plupart des universitaires anglais et américains, avec Anne Ridler, l'un des jeunes poètes les plus en vue de ce temps. Le livre se termine sur une très utile bibliographie des écrits d'Eliot, dont il facilite beaucoup la lecture.

A Critical History of English Poetry, by *H. J. C. Grierson* and *J. C. Smith* (London, Chatto, 1947, vii(-539 p., 21 s.). — Il fallait ces guides hautement qualifiés pour traiter dignement de l'histoire de la poésie anglaise depuis douze siècles. Le titre de leur gros livre indique dans quel esprit ils l'ont écrit. Dans l'histoire de la poésie

anglaise, ils ont voulu montrer une manifestation essentielle de l'âme nationale et la continuité d'une tradition. Mais, qu'il s'agisse de la poésie épique ou lyrique, ou du drame, ils n'ont jamais oublié qu'un poète est en premier lieu un homme singulier; c'est à caractériser des génies et des talents originaux qu'ils se sont attachés surtout (le reste devant venir par surcroît et par voie de conséquence), établissant entre eux une hiérarchie d'importance et les mettant à leur plan. C'est là que leur profonde connaissance du sujet, due à une pratique longue et directe des œuvres, se montre avec éclat. Si leurs jugements peuvent se discuter, ils n'en sont pas moins solidement fondés. On peut s'attendre à différer d'eux parfois, surtout sur les poètes contemporains; on ne peut les accuser d'avoir négligé ni méconnu personne, ni d'avoir écouté leurs préférences personnelles aux dépens de l'équité. Aussi leur imposant travail est-il de ceux que l'on consulte sans cesse et en toute confiance.

Essays presented to Charles Williams (London, Cumberlege, 1947, xv-145 p., 12 s. 6 d.). — Poète, romancier, critique, Williams s'était par son rayonnement acquis des amitiés nombreuses et choisies. Quelques-uns de ses familiers, lettrés et universitaires, ont ici réuni des essais qu'ils lui destinaient en hommage lorsqu'il est mort en 1945, et qu'ils ont dédiés à sa mémoire. Les sujets en sont variés : Dorothy Sayers soutient que Dante était avant tout un conteur; une étude analyse savamment la notion de féerie en littérature, une autre les conditions auxquelles doit satisfaire un récit; citons aussi les essais sur les analogies du langage poétique et de la fiction juridique, sur le mariage et l'amour courtois dans l'Angleterre du XIVe siècle, et sur les galères de France au XVIIe. On lit tout cela avec l'extrême plaisir que procure une matière curieuse traitée vivement et spirituellement.

The Portrait of a Lady, by *Henry James* (London, Cumberlege, 1948, xxix-645 p., 7 s.). — Ce chef-d'œuvre de la maturité de James est le premier de ses romans publiés dans la série des « World's Classics ». On se réjouit de le voir, à bon compte, mis à la portée du grand public; de ce que Graham Greene en ait dégagé le sens dans une introduction; et de ce qu'il soit précédé de la préface de James, document précieux sur son dessein et son art.

The Romantics, an Anthology, by *G. Grigson* (London, Routledge, 1947, xi-356 p., 10 s. 6 d.). — Cette anthologie éclaire utilement maint aspect peu convenu ou peu familier du romantisme dans la sensibilité, la littérature et la société de l'époque où il a fleuri. Poèmes, fragments de romans, de journaux et de lettres, curieusement exhumés, restituent de façon concrète et vivante cette époque ainsi que ferait une mosaïque et mettent en lumière des auteurs qui, pour n'être pas des premiers rôles, n'en sont pas moins caractéristiques. L'honnête homme peut ainsi en prendre une vue qui ne doit pas rester le privilège des spécialistes.

Before the Romantics, by *G. Grigson* (*Ibid., id.*, 1946, xi-349 p., 10 s. 6 d.). — Conçue dans le même esprit que la précédente, cette anthologie se rapporte à l'âge des lumières. Elle puise dans les écrits d'hommes de lettres, de savants, d'architectes, de peintres, d'amateurs de jardins, de théologiens, de mystiques et de philosophes. Elle met en valeur des poètes mal connus et nous aide à renouveler l'idée aisément convenue que nous nous faisons du XVIIIe siècle.

The Plains of the Sun, by *W. G. Archer* (*Ib., id.*, 1948, xi-107 p., 10 s. 6 d.). — Les poèmes de Mr. Archer sont inspirés de Freud et de la poésie des tribus orientales, notamment en ce qui concerne le symbolisme de l'amour. Le fonds n'en est pas rebattu. La forme, variée, dénote des recherches techniques intéressantes, avec parfois une rhétorique un peu solennelle ou une littéralité d'expression qui rase périlleusement la prose. Les personnages en sont la nature primitive, les paysans de l'Inde, les matelots, les prostituées; ils ne sont la plupart du temps que prétextes à symboles. Tout cela laisse une impression de fatalité sereinement acceptée, puisée dans le spectacle des plaines vierges et des grandes villes.

Leconte de Lisle's Poems on the Barbarian Races, by *A. Fairlie* (Cambridge University Press, 1947, xv-426 p., 25 s.). — Qu'est-ce qui a poussé Leconte de Lisle à l'étude des races barbares? Quelles furent ses intentions quand il les a prises pour thèmes, et dans quelle mesure ses poèmes sont-ils fidèles à ses intentions? Sa peinture des

barbares est-elle historiquement exacte, est-elle une projection des idéals, des désirs et des haines du poète? Son attitude vis-à-vis d'eux a-t-elle changé au cours des années? Quelle est la valeur historique et poétique de ses poèmes? Telles sont les questions auxquelles veut répondre ce travail savant et méticuleux, explication de textes qui mène à mieux connaitre non seulement un homme, mais une époque.

Death in April, by *G. R. Hamilton* (Cambridge University Press, 46 p., 3 s. 6 d.). — Injustement dédaigné de certains parce qu'il est traditionaliste dans la forme, Hamilton est un poète au métier soigné, aux cadences variées, à l'inspiration méditative, intimiste si l'on veut, et de tendances mystiques, dont les thèmes sont le plus souvent des rencontres de l'âme avec la nature peinte en touches fraiches et vives. Dans l'image et dans l'expression, sans ornement ni joliesse, il combine l'ampleur, la noblesse, et une condensation parfois frappante.

The Waste Land and Other Poems, by *T. S. Eliot* (London, Faber, 1946, 79 p., 2 s. 6 d.). — Les lecteurs français de plus en plus nombreux qui désirent connaitre dans l'original Eliot poète trouveront ici, sous un format de poche, d'abondants extraits de ses poèmes antérieurs aux *Quartets*, et qui permettent de se faire une idée nette et variée de son talent et de son évolution.

Pages from his Diary, by *S. Pepys*, éd. Nigot (Paris, Didier, 121-80 p.). — Bien qu'ils soient destinés aux classes, ces extraits peuvent intéresser et instruire un public plus large. D'un livre touffu, ils détachent des passages qui peignent l'homme et son temps (le couronnement de Charles II, la peste, le grand incendie de Londres, la vie de famille, le vêtement, la nourriture, les distractions populaires et les théâtres, l'art, la musique, etc.). L'intelligence en est facilitée par une introduction historique et des notes rassemblées dans un fascicule à part.

Esquisse d'une Histoire de la langue anglaise, par *F. Mossé* (Lyon, I.A.C., 1947, xv-268 p., 266 fr.). — Excellente vue historique de la langue anglaise depuis sa préhistoire jusqu'à sa diffusion actuelle, et qui montre de combien d'éléments elle s'est faite, défaite et chargée chemin faisant. Une matière que l'on croit trop facilement aride et réservée aux seuls spécialistes y est présentée de façon concrète, dans ses rapports avec le monde où nous vivons.

Main Street, par *Sinclair Lewis*, trad. Escoube (Paris, Nouv. Edition, 1947, 623 p., 480 fr.). — Vraiment, cet échantillon majeur de la bonne période de Lewis n'était pas encore traduit? Qu'on se dépêche donc de le lire. La forme en est dépassée par des recherches plus voyantes, mais le fonds en demeure instructif. Peinture d'une petite ville américaine et critique de mœurs, cette *Grand'Rue* contient un récit entrainant et fait comprendre un état d'esprit avec lequel il nous faut plus que jamais compter.

Pavillon de femmes, par *Pearl Buck*, trad. Delamain (Paris, Stock, 1947, 397 p., 230 fr.). — Retour de l'auteur à la Chine, non celle du peuple, mais celle des grandes familles seigneuriales, où se joue, sous de nombreux aspects, le drame des rapports de l'homme et de la femme. P. Buck n'a pas perdu son ample talent descriptif ni sa connaissance du cœur humain.

Le monde clos, par *M. Schorer*, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1947, 379 p., 250 fr.). — Ce monde, qui est celui d'intellectuels américains, manque, en effet, d'ouvertures, de santé, d'élan, bien qu'il vibre d'une vie sexuelle exaspérée. L'auteur, né en 1908, en donne une peinture qui n'est pas quelconque, et pénétrée d'une réflexion angoissée, désabusée, parfois un peu banale.

Le rempart, par *Th. Dreiser*, trad. Roche (Paris, Jeune Parque, 1948, 367 p.). — A sa mort, en décembre 1945, Dreiser laissait deux romans dont voici le premier traduit en français. C'est une peinture de l'oligarchie financière américaine. Dreiser a beau ne pas être un artiste (et encore cette opinion sommaire et courante comporte-t-elle beaucoup de réserves), il restera grâce à un mélange de puissance et de sympathie dans la récréation des êtres et des milieux, ainsi qu'à la passion honnête et anxieuse de sa critique sociale. Dans cet avant-dernier de ses romans, son talent n'a rien perdu de sa chaleur ni de sa force.

Livres reçus. — *Initiation pratique à l'anglais*, par A. Martinet (Lyon, I.A.C., 1947, 315 p., 266 fr.).

REVUES.

The new Statesman and Nation (Le n° : 6 d.; 32 s. 6 d. par an). — On est heureux d'examiner ici cet hebdomadaire d'une qualité qu'on ne trouve pas chez nous parmi ses analogues. Vingt pages d'une matière abondante et variée, toujours intéressante, traitée par des spécialistes des questions sociales et politiques et par des écrivains de premier plan, jusque dans les comptes rendus de livres, sur un ton alerte et tonique, dans une ligne de pensée indépendante et dans l'esprit d'un socialisme démocratique assez « troisième force » internationale qui vise à défendre notre civilisation individualiste dans ce qu'elle a d'élevé : on ne peut mieux que là se tenir au courant de la vie anglaise dans tous les domaines. Dans le numéro du 17 janvier, relevé entre autres de longs articles sur la situation en Palestine, sur la nécessité du socialisme démocratique pour la reconstruction de l'Europe, sur la suppression du rationnement en Russie, qui tous ont pour but d'expliquer autant que d'informer sans réticence; une revue des événements courants et des arts en Angleterre, un essai critique sur Gœthe, deux pages très instructives de correspondance avec des lecteurs d'un niveau supérieur, des revues de livres, des concours littéraires dont les résultats sont d'une qualité remarquable.

Our Time, déc. 1947. — La politique financière du gouvernement britannique, le nettoyage des tableaux des musées anglais, l'avenir du film en Angleterre sont débattus dans un esprit de critique en général vive. Une nouvelle. Un long essai sur Greene et E. Waugh, un autre sur le *Verdoux* de Charlot. Les revues habituelles, toujours intéressantes.

Poetry London, n° 12 (nov.-déc. 1947). — Poèmes de K. Douglas (mort à la guerre), K. Raine, G. Barker, N. Nicholson, R. Bottrall, B. Spencer, etc., c'est-à-dire de jeunes poètes pleins de talent. Leurs vers, ainsi que les articles de critique littéraire qui les suivent, représentent une fraction distinguée et vivante des lettres anglaises actuelles.

The Poetry Review, déc. 1947. — Articles sur la psychologie de la poésie, sur Thomas Hardy poète, sur A.-E. Housman (l'auteur du *Shropshire Lad*), sur Platon et la poésie; des souvenirs de F. Meynell sur sa mère, Alice Meynell, poète considérable dont il a été beaucoup question l'automne dernier à propos du centenaire de sa naissance; des revues de la poésie anglaise et américaine, où l'esprit traditionaliste de ce périodique manifeste une volonté de renouvellement.

The Adelphi, janv.-mars 1948. — Un long article où J. M. Murry examine la situation de l'Europe et croit pouvoir affirmer l'échec de la politique soviétique dans un retour à l'équilibre européen, à « la véritable unité de la paix », à la variété harmonieuse de notre continent auquel l'aura contraint de revenir la « violence » russe. Des observations sur l'Allemagne en octobre 1947 et sur les universités à l'heure actuelle, etc.

The Cornhill, Winter 1947-48. — Deux chapitres inédits de la célèbre biographie d'O. Sitwell (3e vol. à paraître) et d'un livre sur Monckton Milnes (relatif à ses rapports avec Byron à Cambridge). Un autre d'un livre à paraître du sinologue et poète-traducteur A. Waley, sur son confrère du VIIIe siècle Po-Tchouaï. A propos de Laforgue, des observations sur la théorie et la pratique du vers libre, par M. Turnell, bon connaisseur de notre poésie. Un beau dessin de J. Piper. Des photos du Mexique.

The Dublin Magazine, janv.-mars 1948. — Plusieurs poèmes, dont l'un de Padraic Colum. Deux essais sur Schopenhauer et Nietzsche, de A. Ussher, et sur la publication des *Voyages de Gulliver*. De bonnes revues du théâtre, des arts et des livres. Extrait d'un recueil à paraître, un essai de R. L. Mégrez sur la crédibilité dans la fiction.

The Pacific Spectator, Autumn 1947. — Revue littéraire publiée à l'université de Stanford (Californie), et qui manifeste un grand souci de tenue. A relever particulièrement dans cette livraison des articles sur Pascal et le dilemme moderne, sur les peintres mexicains, sur Steinbeck (où l'on essaie d'atteindre à un jugement équitable et nuancé en séparant ce qu'il a de meilleur de ce qui est chez lui moins satisfaisant) ; à l'occasion du centenaire de l'expérience de vie solitaire tentée par Thoreau, réimpression de l'article écrit sur lui par Emerson. — J. V.

SCANDINAVIE

DEPUIS LA GUERRE *(suite)* (1). **NORVEGE.** — Surprise militaire, et plus encore surprise morale... Désarroi d'une nation qui a vu périr ses marins en 1914-18, mais qui croit son territoire inviolable; crise de conscience d'un peuple orienté depuis un siècle et demi vers la conquête de son autonomie, l'affirmation jalouse de son indépendance et du caractère qui le distingue de ses frères scandinaves...

Réaction d'autant plus vive, unanime, favorisée dans l'action par la géographie, l'étendue, l'impénétrabilité de ses montagnes désertes, de ses forêts, de ses fjords... ainsi commence l'épopée de la « résistance » norvégienne, l'une des plus spontanées, ardentes et violentes de la guerre.

Le passé récent préparait un présent décisif.

Norvège du XIX[e] siècle, à la recherche de sa physionomie historique; justement fière de l'avoir découverte, vieux pays neuf accédant à la vie moderne en l'absence de ce qu'on appelle ailleurs une classe dirigeante, sans autre aristocratie que paysanne ou marchande. Démocratie de fait. Tout ici est création, invention, découverte, d'où le ton d'assurance volontiers polémique des Lettres associées de bonne heure à cette naissance d'un Etat, d'une société. L'idée surgit avec un élan, une couleur, une verdeur uniques, fleur intrépide des fjells glacés, si éloignés de nos vieux jardins idéologiques.

Pays des convictions fortes et des procès intellectuels durables et intransigeants, mais aussi de l'éloquence à la Peer Gynt et de l'illusion oratoire.

Passer de Copenhague, vieille métropole marchande et culturelle, où le commerce des idées s'accommode de scepticisme, à Oslo, à Bergen (deux centres souvent rivaux), villes en partie nouvelles, agitées d'un perpétuel levain, c'est changer de climat, d'atmosphère et découvrir sous un jour cru et une implacable lumière un comportement de l'esprit très particulier.

Nation accoutumée aux luttes civiques, aux querelles amères de clochers et de sectes, mais aussi aux conflits des partis, des doctrines. Langue non fixée où les écarts de vocabulaire et d'orthographe s'autorisent des fantaisies individuelles et du dualisme d'un « nouveau norvégien » opposé au classique dano-norvégien.

Combat pour la liberté, l'affranchissement de l'être humain, lutte contre l'oppression des mœurs, la séculaire morale, un christianisme pesant, le pharisaïsme, le piétisme...

Romantisme d'un Wergeland, colère des Ibsen, Bjœrnson, Kielland... dont l'éloquence, en relation avec le Danemark de Jacobsen,

(1) Voir *Mercure de France* du 1[er] février 1948.

Herman Bang, Brandès, et la Suède de Strindberg, de Levertin et des naturalistes de 1880, se propage au siècle suivant...

Peuple souvent politicien, entraîné au droit, à la procédure, soudain haussé à l'héroïsme.

Quiconque ignore le climat spécifiquement lyrique et dramatique de la Norvège aurait peine à comprendre l'insurrection brusque des plus humbles, l'apparition irrésistible de poètes-guides et d'aèdes nationaux, continuateurs d'une tradition de littérature engagée.

Les Allemands se doutent-ils des conditions de la partie où ils précipitent leurs soldats en avril 1940? Ils appliquent avec un aveuglement obtus leurs méthodes coutumières, instituent la terreur, semeuse de révolte (2).

Et d'abord ils semblent ménager les Lettres, autorisées à une activité de parade simulant ou laissant supposer la complicité; à peine le silence sur le fonds semble-t-il troublé par l'allusion de plus en plus claire et offensante.

Pendant les deux premières années de l'occupation, les livres continuent de paraître, moisson généralement médiocre, dont peu de chose subsiste.

Peu à peu la censure allemande s'appesantit, ignorante et brutale : premières arrestations d'écrivains; Ronald Fangen, emprisonné dès l'automne 1940, restera un an incarcéré; Oeverland, arrêté en juin 1941, ne sortira d'un camp de concentration en Allemagne qu'à la fin de la guerre, délivré par la mission suédoise du comte Bernadotte; le professeur Francis Bull demeurera trois ans et demi au fameux camp de Grini, en Norvège.

Les deux principales maisons d'édition sont nazifiées, Gyldendal au printemps de 1942, Aschehoug au printemps de 1943... Les écrivains proclament la grève; la littérature norvégienne, en guerre ouverte contre l'ennemi, se tait pendant deux ans...

Bien avant l'invasion elle avait pris position, dénoncé les doctrines de violence et pronostiqué l'orage. Trois écrivains, en relation avec le groupe d'étudiants « radicaux » institué vers 1920, (*Mot Dag*) mènent le combat.

Le poète Arnulf Oeverland, ennemi de la morale bourgeoise, est l'apôtre éloquent, lyriquement audacieux, de la liberté de pensée.

Dramaturge, critique, Helge Krog, attiré par le Trotskysme, représente, aux yeux du public, l'extrême avant-garde de la révolte et de l'hostilité aux idées et aux mœurs bourgeoises.

Par ses romans, son activité d'essayiste et de conférencier, son goût des idées générales, sa curiosité des doctrines et de la vie internationale, Sigurd Hoel dispose de la plus grande influence sur la jeunesse.

(2) Régime décrit dans la brochure de J. Worm-Müller, *La Norvège sous le joug allemand. Préface de A. Jolivet* (Stock, 1945).

Tous trois combattent avec les mêmes armes idéologiques, et, sans être communistes, instruisent le procès de la civilisation menacée par trop de défaillances et de périls intérieurs.

En face d'eux, un homme quelque peu isolé depuis sa conversion et son adhésion enthousiaste à l'Oxfordisme, Ronald Fangen, développe, à travers un programme de conservatisme libéral, un autre idéal d'affranchissement de l'individu, et s'efforce de rappeler ses compatriotes à l'idéal chrétien; ses romans où l'art est sacrifié à l'idéologie, et le récit encombré de pesantes digressions, témoignent de ses convictions et de la générosité d'une pensée qui n'obtient qu'un retentissement limité, encore que perceptible en Suède et en Danemark.

La guerre unifiera ces tendances diverses et rapprochera ces esprits animés de la même foi en l'homme.

Auprès d'eux, un jeune écrivain au tempérament lyrique, enthousiaste et combattif, est un précieux auxiliaire; il rejoint les combattants et parfois les dépasse. Nordahl Grieg, au sortir du lycée, navigue un an comme simple matelot; écrivain précoce, il conte ses aventures en un livre qu'il faut citer auprès de *Matelot de Norvège* par A. Sandemose (3) et de *Voyages sans but* par Hary Martinson (4), *Le navire poursuit sa route* (5). Ses études supérieures n'interrompent pas ses fréquents voyages en Europe, en Asie (une année à Oxford), la publication de ses poèmes, romans, pièces de théâtre. Son drame *Men imorgen* (Mais demain!) est une satire de l'industrie de guerre. En 1927, ayant traversé la Russie, la Sibérie, il est en Chine et réalise son premier contact avec le communisme. Il séjourne (1932-33) au pays des Soviets, et en rapporte une foi politique où compte plus que la doctrine sa sympathie pour le peuple russe. On le rencontre auprès des Rouges pendant la guerre d'Espagne, toujours attiré par l'inconnu, l'audace et la lutte, désireux de se soustraire aux camaraderies d'Oslo, à un milieu littéraire qu'il dénomme dédaigneusement l' « aquarium »...

Parmi ses œuvres, rappelons son drame, *Nederlaget* (Le désastre), conçu d'abord dans le cadre de la révolution espagnole, récrit en mémoire de la Commune de Paris, et les études qu'il intitule *De unge doede* (Les jeunes morts), et où figurent, outre Keats, Shelley, Byron, les jeunes écrivains anglais morts au combat, qui lui semblent présager son propre destin...

Aviateur, il meurt en bombardant Berlin (déc. 1943).

Sa jeunesse, le bruit qu'entretenaient autour de son nom ses aventures, ses romans vécus, son humour, la grâce et la force de son lyrisme, lui valaient, avant la guerre, une sorte de légende sans doute méritée, plus largement justifiée toutefois lorsque au

(3) Trad. par Mme Manceron (Stock).
(4) Trad. par E. Avenard (Stock).
(5) Trad. par H. Hilpert et G. de Mautort (Bordas).

lendemain de l'invasion son talent tout à coup grandit et se sublimise; ses poèmes, imprimés en Angleterre ou manuscrits, disséminés par l'aviation, répandus clandestinement, comme ceux d'Oeverland et de deux remarquables poètes réfugiés en Suède, Gunnar Reiss-Andersen et Inger Hagerup, et les textes de Helge Krog, de Hoel et de bien d'autres, stimulent les courages et promulguent l'espoir; il est, consacré par une fin symbolique, le poète national.

Epoque heureuse pour la littérature norvégienne, qui lègue à la postérité un ensemble d'œuvres de haut mérite, caractérisées par la puissance de l'expression, alliée à la sincérité de l'idée, au feu, à la passion d'un inaltérable patriotisme.

Auprès de ces noms éclatants, quelques autres ne sauraient être oubliés dans le flot de l'intempérante production littéraire.

Olaf Duun meurt dès les premiers jours de la guerre au sommet de son talent et de sa gloire de minutieux réaliste, ayant formulé, dans son dernier roman, *Menneske og maktene*, son testament intellectuel, la conclusion d'une œuvre considérable, l'affirmation de sa foi en la victoire de l'homme sur les puissances ennemies.

Ronald Fangen, enfant prodige, adolescent brillant, détourné des pures Lettres pendant une grande partie de sa carrière, semblait, dans sa dernière œuvre, revenir à une conception plus vivante du roman. *Kvernen som maler langsamt* (Le moulin qui moud lentement) inaugurait une trilogie dont deux volumes seulement ont paru; dans le second, *Presten*, Fangen, trop tôt disparu, entendait présenter une sorte de tableau de la vie spirituelle en Norvège. Le livre qu'il a consacré à deux jeunes Norvégiens morts à la guerre (*En lysets engel*) a provoqué un long retentissement.

Johan Falkberget est le romancier d'un canton minier, d'où il n'a cessé de tirer des fresques historiques et sociales d'une ampleur croissante jusqu'aux trilogies de *Christianus Sextus* et de *Nattens Brod*; de cette dernière le premier et le second tome (*Plogjernet*) annoncent une puissante synthèse de sa philosophie du travail, du terroir, de la vie (6).

On l'a comparé à Sigrid Undset, endeuillée par la guerre, réfugiée en Amérique après un voyage à travers la Russie, la Sibérie et le Japon, qu'elle a conté en un bref et pittoresque récit; son œuvre toutefois n'atteint pas à la généralité humaine et universelle qui a fait le succès de l'illustre romancière.

Les romans de Peter Egge, demeuré fidèle à sa conception traditionnelle du roman de mœurs, image exacte de la réalité, gardent leur saveur et leur vertu d'émotion discrète et d'art suggestif par le prestige d'une vérité scrupuleusement observée (7).

(6) Livre de lui en français : *Lisbeth sur la montagne*. Roman (trad. par H. Boissin. Avertissement par A. Sauvageot) (Gallimard).

(7) Rappelons de lui : *Hansine Solstad*. Trad. par P. G. La Chesnais (Stock).

La guerre apparaît en maintes œuvres rétrospectives d'où se détachent les récits de l'écrivain le plus fécond, en des genres divers, de la Norvège contemporaine : Johan Borgen, auteur de *Dager pâ Grini* et de *Ingen sommer*.

Andreas Markusson donne, en deux volumes, une évocation singulièrement frappante et exacte des événements de Narvik, son pays natal.

Haakon Bugge Mahrt, qui avait esquissé avant la guerre le roman de l'aviation en un récit d'une élégante concision (8), élargit sa manière dans *Bitter Te* pour peindre l'évacuation de Dunkerque et analyser la séduction du nazisme aux yeux des Allemands.

Kristian Elster le Jeune fait revivre les terreurs de l'occupation et leur oppose la vision heureuse des campagnes d'avant la catastrophe (*Fra Paradisets Have*).

Aksel Sandemose lui-même, peintre aux puissants reliefs des aspects violents de la vie humaine, se devait d'apporter au drame de la résistance son témoignage romancé (*Tjaerehandleren)*. Danois passé à la littérature norvégienne, il a derrière lui une série de romans hauts en couleur, évocateurs des paysages marins et de la vie des matelots; son odyssée intellectuelle, depuis ses premières nouvelles rapportées du Labrador, et où il se souvient de Conrad et de Joh. V. Jensen, a connu maintes autres influences, et d'abord celle de Freud; ses dernières œuvres témoignent d'une maîtrise élargie à des cadres nouveaux et plus vastes que ses descriptions coutumières (9).

Moins artiste, Arthur Omre s'est fait connaître, avant la guerre, par trois romans d'une classe indéfinissable, surprenants par une connaissance très précise des mœurs, coutumes, langage et gestes des contrebandiers de la mer, bandits, meurtriers, habitués des prisons norvégiennes; romans très supérieurs au « roman criminel » ordinaire, remarquables de relief, de concision et d'où la description est la plupart du temps exclue; l'auteur paraît hanté par la notion même et l'obscure origine du crime plus que par ses personnages; il résume sa philosophie dans son dernier roman, *Kristinus Bergman* (10).

Déjà connu avant la guerre, Terjei Vesaas doit, semble-t-il, à la guerre la brusque ascension de son talent et de sa renommée; son roman *Huset i moerkret* poursuit jusque dans le symbole la peinture de la Norvège occupée : mystères de la résistance, de la terreur, de l'angoisse au fond des âmes, psychologie d'un clair-obscur hallucinant... *Bleikeplassen* (La blanchisserie), d'abord conçue sous forme dramatique, étude de la jalousie en un milieu populaire aux passions violentes et aux sanglantes vengeances,

(8) *Tourmente* (Trad. Sven et Pierre Sainderichin; Les Œuvres françaises).
(9) Lire de lui : *Matelot de Norvège*. Trad. par Mme Manceron (Stock).
(10) Trad. par Marguerite Chevalley (la Nouvelle Edition).

ne retient pas moins sûrement l'attention du public et de la critique.

Nouveau venu, Sigurd Evensmo obtient un soudain triomphe lorsque paraît *Englandsfarere*; il y conte, à peine romancées, ses aventures de guerre; arrêté avec dix-huit camarades, à l'heure où ils espéraient gagner l'Angleterre, transféré à Grini, il voit fusiller les dix-huit, et, par le miracle d'une erreur administrative, survit, s'évade... Histoire émouvante et banale, à laquelle le talent du conteur restitue vie et couleur et confère une saisissante valeur d'art. Dans *Oppbrud etter midnatt*, où il n'est plus guidé par l'événement, et où il embrasse une plus vaste matière, il erre quelque peu, non sans nous intéresser à la réalité norvégienne compliquée assez étrangement d'un roman romantique; et l'on discute en Norvège ce singulier personnage, l'Allemand Egon, aristocrate raffiné, pervers, symbole de la civilisation occidentale, — et cet amour que lui voue une jeune Norvégienne anti-nazie.

Ainsi persistent, dans presque toute la littérature norvégienne, les remous du grand séisme, les problèmes non résolus et tout ce qu'ils comportent d'inconnu et d'inquiétudes liées au problème fondamental de l'homme et aux angoisses et incertitudes universelles.

Littérature et politique se rejoignent; idées et polémiques s'échangent à travers l'essai, le roman, la poétique même des générations montantes en quête d'une foi ou d'un programme.

Sigurd Hoel demeure au centre des débats (11); écrivain à maints égards révolutionnaire, parvenu au stade de la méditation rétrospective, c'est avec d'infinis scrupules, une loyauté et une indépendance de jugement dignes de son talent qu'il interroge, dans son dernier roman, *Moete vid milstolpe*, le passé récent et les étonnantes perversions d'une poignée de compatriotes traîtres à leur patrie. Le petit groupe de personnages dont il conte les aventures diverses sont inégalement coupables; il n'en excuse ni n'en réhabilite aucun, mais nous les montre victimes de refoulements, d'obsessions et d'échecs où sombrent raison, cœur, conscience... Coupables, certes, et criminels, mais d'autres qui les condamnent allégrement — et la société elle-même — sont-ils sans péché?

Hoel révisera-t-il son programme développé en 1936 dans une conférence aux étudiants dont il réédite le texte (12)? Programme que résumait la revendication d'un affranchissement de l'homme aux points de vue sexuel, social, économique, intellectuel, moral.

Sa carrière déjà longue oscille des Lettres à la politique, de l'esthétisme (Joyce, Proust) au marxisme; carrière de transition... Arthur Koestler, si ardemment discuté en Norvège, a retenu longuement l'attention de Sigurd Hoel, qui manifeste des tendances

(11) Lire de lui : *Un jour d'octobre*. Trad. par J. Santreau (Rieder, 1938).
(12) Dans le recueil d'études *Tanker i moerkelit*.

anti-staliniennes, et, d'autre part, devant certains alliés qui s'offrent à lui, leur découvre des intentions de « pick pockets ».

Débats indéfiniment repris par d'autres; l'admirable est que les pures Lettres n'en sont pas altérées dans l'œuvre de Hoel, capable d'esquisser dans son dernier grand ouvrage (ci-dessus désigné), avec une fraîcheur remarquable, l'un des rares romans d'amour de la nouvelle littérature norvégienne. Oeverland qui s'est vu attribuer, au titre national, l'ancienne maison du poète Wergeland, voisine, à Oslo, du palais royal, proclame sa foi aux démocraties occidentales.

Ailleurs la discussion domine : l'excellente Nini Roll Anker dans son roman posthume, *Kvinnen og den svarte fuglen* (La femme et l'oiseau noir), traduit l'universelle lamentation des mères et exalte le pacifisme intégral... Hans Heiberg, en un drame à demi réussi, mais de vive signification, dénonce la dégradation de l'idéal des résistants, l'inévitable chute de la mystique au profitariat; son héros, rentré d'Allemagne le jour même où ses concitoyens qui le croient mort prétendent célébrer sa mémoire, s'épouvante de la bassesse de tous... et retourne à la tombe...

Wildenvey lui-même, dont les poèmes d'amour ont fait depuis longtemps le tour de la Scandinavie, laisse entendre, dans ses derniers recueils, un accent tragique.

Ainsi toute une littérature sollicite le présent et l'avenir selon le régime coutumier d'une société littéraire extrêmement vivante, attachante, encore que s'y égare aisément quiconque n'est pas né fils de l'ardente Norvège.

On tentera cependant de l'explorer plus à loisir dès que s'éclairera cette rude mêlée. Une Revue nouvelle dont il faut saluer l'apparition, *Vinduet* (La fenêtre), nous y aidera. Dirigée par Nic. Stang, ancien compagnon de lutte de Hoel, elle annonce, en effet, un effort de critique, de classement et d'équitable élucidation.

(à suivre). *Lucien Maury.*

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

LE TESTAMENT POLITIQUE DE RICHELIEU. — Edité pour la première fois en français en 1688, à Amsterdam, le *Testament politique* du cardinal de Richelieu obtint un succès inouï, connut cinq éditions en une seule année, et jusqu'en 1740 dix-sept tirages différents. Mais cette édition fautive provoqua en 1764 la publication d'une édition plus correcte et plus copieuse, avec une réfutation des doutes de Voltaire sur l'authenticité du document. L'éditeur cependant avait encore pris avec le texte de si étranges libertés, que Sainte-Beuve, dans un de ses *Lundis* de 1852, demandait une édition intégrale du célèbre ouvrage (traduit en espagnol en 1694 et en anglais en 1695). Au cours d'une communication

faite à l'Académie des Sciences morales et politiques au mois d'octobre 1944, M. Louis André, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Lille et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, renouvela ce souhait. L'Académie estima que nul n'était mieux qualifié que l'historien Michel Le Tellier de Louvois, l'auteur des *Sources de l'histoire de France au XVIIIe siècle*, pour mener à bien un travail critique qui exigeait une vaste érudition et la pratique d'une stricte méthode. M. Louis André se laissa convaincre, vint exposer, au mois de février 1946, devant l'Académie les résultats de son enquête sur le *Testament*, et c'est la belle édition critique, fruit de deux années de labeur soutenu, que M. Léon Noël présentait en janvier dernier à ses confrères.

Bien que le *Testament de Richelieu* ait été souvent invoqué par les Allemands au cours de la dernière guerre pour justifier, par représailles, une politique d'abaissement et d'annexions à l'égard de la France, et que le Docteur-professeur Grimm se soit spécialisé dans cette propagande basée sur les rapprochements frauduleux avec le *Testamentum christianum, Testamentum politicum* du Jésuite Labbe, ce sont des motifs purement historiques, et non point politiques, qui ont déterminé M. Louis André à entreprendre cette tâche ardue et utile. Ce qui piquait particulièrement sa curiosité dans l'histoire du *Testament*, c'est la part qu'avait pu prendre à sa rédaction le Père Joseph, mais il ne pouvait élucider cet intéressant problème sans résoudre les questions variées qui se sont posées à propos de cet ouvrage fameux.

Et d'abord, pourquoi un *Testament*, afin de révéler au roi ses idées politiques? Richelieu l'a expliqué lui-même dans l'*Epître au Roi* qui précède l'ouvrage.

De très bonne heure il avait projeté d'écrire l'histoire de son maître, « tant pour empêcher que beaucoup de circonstances, dignes de ne mourir jamais dans la mémoire des hommes, ne fussent ensevelies dans l'oubli... qu'afin que le passé servît de règle à l'avenir ». Cette tentative de longue haleine, entreprise sur des bases trop larges, n'ayant pu aboutir, notamment en raison de son état de santé, Richelieu y renonça. Mais, craignant de mourir avant le roi, plus jeune que lui, il décida de lui laisser « quelques mémoires pour le gouvernement du royaume », sous la forme d'un *Testament*, composé à son intention exclusive. Le projet d'histoire de Louis XIII avait été public. Celui du *Testament* ne fut connu que d'un petit nombre de familiers, et le mot *Testament* se trouve justifié, parce que cette pièce fut faite pour servir, après sa mort, à la police et à la conduite du royaume.

Le fait qu'on n'en possède point le manuscrit original, recherché par M. Louis André dans tous les dépôts publics et privés d'Europe, a fait douter de l'authenticité du document. Mais le nouvel éditeur estime, avec quelque apparence de raison, qu'il ne peut en exister un manuscrit original rédigé et signé par Richelieu. A mesure qu'il vieillissait, le cardinal vit s'aggraver chez lui la difficulté

d'écrire. Il lui devint finalement impossible de se servir du bras droit dont les abcès l'obligèrent à dicter et l'empêchèrent, en 1642, de léguer son testament civil.

Il n'existe donc que des copies, seize exactement, depuis que l'une d'elles a disparu en 1915, à Arras. Néanmoins, l'authenticité du *Testament*, longtemps discutée, notamment par Voltaire, ne fait plus de doute depuis la publication, en 1880, par Gabriel Hanotaux, des *Maximes et papiers d'Etat* de Richelieu. Sur ces pièces, Richelieu lui-même aurait tracé le mot *Testament*, ou bien aurait barré la maxime lorsqu'elle aurait été utilisée.

Le *Testament*, conclut M. Louis André, après Fagniez, Batiffol, Delavaud, Hauser, etc., appartient bien à Richelieu, ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait écrit ou dicté lui-même d'un bout à l'autre. C'est une œuvre collective, inégale, commencée vers 1632, et qui n'a pas été poursuivie après la mort du P. Joseph. Ce dernier fait peut constituer, avec bien d'autres indices, une présomption de collaboration. Une autre, et non des moins singulières, est fournie par ce fait que certains passages de la première partie de l'ouvrage sont d'une obscurité accentuée, habituelle au style du P. Joseph, peu clair, pénible et entortillé.

Le fait certainement le plus important qui résulte de l'étude d'un document fréquemment invoqué et généralement mal connu, c'est qu'*il n'est à aucun degré un exposé de la politique internationale de Richelieu.* C'est un manuel de gouvernement, un bréviaire de l'homme d'Etat, et l'abbé Legendre l'avait fort bien défini : « un abrégé bien fait du règne de Louis XIII et un excellent traité de la manière de gouverner un grand Etat », où Richelieu a consigné le résumé de son expérience et l'idéal de sa doctrine.

M. Léon Noël en présentant la remarquable édition critique de M. Louis André à ses confrères de l'Académie des Sciences morales, a dit qu'il méritait la reconnaissance des spécialistes de l'histoire et de la politique. Il n'en est pas moins vrai que depuis qu'elle lui a confié l'exécution de cette tâche comme au plus digne, l'Académie des Sciences morales a élu à la place du sûr historien qu'est M. Louis André deux historiens pour qui l'histoire n'est qu'une activité accessoire.

UN GRAND UNIVERSITAIRE : SEBASTIEN CHARLETY. — Selon l'usage, M. Pierre Renouvin, qui a été élu à l'Académie des Sciences morales et politiques il y a deux ans, au siège de Sébastien Charléty, a prononcé l'éloge de son prédécesseur ou, comme on dit plus modestement dans les académies autres que la française, a lu sa « notice sur la vie et les œuvres » de celui qu'il remplace.

La vie de Sébastien Charléty a été partagée entre les travaux historiques qui l'ont occupé surtout au début et à la fin de sa carrière, et les œuvres administratives auxquelles il a consacré la plus large part de son activité.

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, il suivit en Tunisie notre Résident général Alapetite qu'il avait connu préfet du Rhône, et qui lui confia le poste d'inspecteur de l'enseignement des indigènes, puis celui de directeur général de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Il s'attacha à faire donner aux enfants indigènes un enseignement pratique en tenant compte des nécessités psychologiques et économiques, un enseignement qui tendait à « la leçon de choses », et qui les préparait à recevoir un enseignement professionnel, au profit de la main-d'œuvre locale. Son objectif était de transformer la masse, et non de créer une élite. Ces fins pratiques auxquelles il se dévouait loyalement le laissaient toutefois clairvoyant et sans illusion, comme l'atteste cette vue pessimiste : « Toute colonisation qui réussit, tend à créer des conditions qui rendent sa continuation superflue ou impossible. »

Devenu, après Millerand, Commissaire de la République en Alsace-Lorraine, Alapetite en 1920 fit de nouveau appel à la collaboration de Charléty, nommé recteur de l'Université de Strasbourg. Il demeura huit ans dans ce foyer international de culture, réadaptant l'enseignement à tous les degrés. C'est pendant son rectorat que fut fondé l'*Institut physique du globe*, l'*Ecole supérieure nationale du pétrole*, et le *Centre d'études germaniques de Mayence*. Et là encore, l'enseignement primaire fut l'objet de ses principaux efforts. En janvier 1927, nommé Recteur de l'Académie de Paris, il s'appliqua à ces réformes de structure du haut enseignement, constituées par la fondation des instituts d'Université décrétée dès 1920, pour grouper et coordonner les enseignements dont l'objet est analogue.

Cet homme d'action, demeuré toute sa vie historien, avait débuté en 1896 par une étude d'histoire des idées et du mouvement social qui a fait date : son *Essai sur l'histoire du Saint-Simonisme*, thèse de doctorat ès lettres, rééditée en 1931 sous le titre *Histoire du Saint-Simonisme*. A Lyon il créa la *Revue d'histoire de Lyon*, publia une *Petite histoire de Lyon des origines à nos jours*, et collabora à une *Histoire de l'enseignement secondaire dans le Rhône*. Après son séjour en Tunisie, il publia dans l'*Histoire contemporaine de la France* de Lavisse les deux tomes relatifs à la période 1815-1848. A la fin de sa carrière, il publia le *Journal de la marquise de Montcalm* et les *Lettres du duc de Richelieu au marquis d'Osmond*. « Il avait de l'œuvre historique », a déclaré M. P. Renouvin, « une idée haute, non pas qu'il lui attribuât une valeur d'éducation civique : les historiens, disait-il, ont renoncé à croire depuis longtemps aux leçons de l'histoire; au contraire, ils sont tentés de croire, à bien juste titre, que c'est la lumière du présent qui éclaire le passé et qui nous permet de ne pas nous y égarer... Mais qu'ils le veuillent ou non, c'est l'histoire telle qu'ils la racontent qui donne à l'avenir les moyens d'être pensé par les hommes. »

Ce qui le préoccupait, a noté encore M. Renouvin, c'était l'ave-

nir de la culture. « Assurer l'acuité de l'esprit humain, dans « l'honnête homme » moderne, affirmer la dignité de la personne humaine, voilà, répétait-il, le but à atteindre, dans l'œuvre de formation des esprits. Mais cette culture générale est un produit fragile, car elle n'est pas de nature à intéresser la totalité des hommes; son destin est lié à celui de la liberté. Dans un monde où certains « défaitistes de l'homme » répudient l'idéal de liberté, parce qu'ils estiment impossible en le respectant d'éviter l'injustice économique, la culture est menacée. » Cet avertissement lancé trois ans avant la seconde guerre mondiale conserve toute son actualité.

Robert Laulan.

LA NATURE

D'UNE HISTOIRE DE LA VIE. — Toute science, a-t-on dit, ne vaut que par les hypothèses qui y convergent; toute acquisition du Savoir ne vaut que par les portes qu'elle permet aux chercheurs de forcer sur des lieux défendus. Allons plus loin : souvent l'acquisition elle-même, l'infime parcelle de vérité et de certitude, n'a été que la résultante d'une série d'ordonnées où se sont mêlés beaucoup de songes.

Dans l'immense inventaire toujours en chantier que représente l'histoire naturelle, la géologie est particulièrement exaltante, non seulement par la connaissance qu'elle peut nous valoir de la structure physique de la planète où nous vivons, mais surtout par les traverses qu'elle ouvre de toutes parts sur la route du travailleur. Avec elle c'est à nos sources mêmes que nous sommes ramenés, parce que d'abord l'étude d'un milieu oblige à considérer tout ce qu'il englobe, ensuite parce que le monde minéral est la gangue du vivant, et il faudrait à un géologue de solides œillères ou un rare courage pour s'enfermer dans sa spécialité et ne point s'abandonner quelque peu à l'attirance innombrable des incidentes qu'il rencontre sur son chemin.

Je pense ici à l'admirable Pierre Termier, géologue par définition, mais philosophe de haute intelligence par l'interpénétration du Savoir. Et c'est dans cette disposition d'esprit que je lisais récemment l'*Esquisse d'une histoire de la Vie* du R. P. Bergounioux, dont une réimpression vient de paraître (1).

M. Bergounioux est professeur de géologie à l'Institut catholique de Toulouse, et je confesse qu'en ouvrant son livre je cédais à une curiosité qui allait plus loin que le désir de m'instruire. Comment ce religieux avait-il traité un sujet éminemment délicat? Oh! certes, nous n'ignorons pas que Rome, un peu sous l'empire des faits et aussi, reconnaissons-le, par l'exercice d'une entière loyauté, a modifié les vues qui firent condamner Galilée et Dolet.

(1) Editions de la Revue des Jeunes, Paris.

Elle n'exige plus — même de ses obédients — une exégèse littérale des textes bibliques. La Genèse, en particulier, n'est désormais interprétée que comme une sorte de poème où les jours de la création ont tout perdu de leur sens astronomique et correspondent à des phases. Dans l'*Intelligence créatrice* (1931), L. Hoyack a tenté un curieuse explication philosophique de ces phases, en s'efforçant de les intégrer dans les données de la cosmogonie moderne. Les six jours de la création biblique symboliseraient : 1° Le Creux, c'est-à-dire le Vide, l'Ether, 2° Le Soleil divin, c'est-à-dire la condensation créatrice, 3° L'Univers astronomique, 4° La Terre et les végétaux, 5° Les animaux, 6° L'Homme.

Le P. Bergounioux ne s'attarde d'ailleurs même pas à effleurer ces amusettes. Il entre de plain-pied dans le concret de son sujet et le développe avec une objectivité parfaite, sans négliger aucune des occasions qui s'offrent à lui, chemin faisant, de projeter la lumière sur quelque prolongement attirant. La description des couches terrestres le mène aux fossiles, les fossiles à l'évolution de la Vie et à l'exposé des diverses théories qui s'appliquent à l'enchaînement des espèces vivantes. Il aborde ainsi le grave problème de l'origine de la Vie et en analyse les données aussi librement que pourrait le faire n'importe quel laïc, mieux : le rationaliste le plus convaincu.

Cette question de l'origine de la Vie sur notre globe est une de celles qui jusqu'à présent n'ont reçu aucune réponse positive. Il demeure ainsi, heureusement, un certain nombre de mystères à l'épreuve de l'effraction, pour le contentement intime de ceux qui considèrent que le pire malheur qui puisse arriver à l'entendement humain serait que le Mystère disparût de la scène de ce monde!

L'origine de la Vie représente un de ces murs devant quoi la Science, après une série d'étapes victorieuses, piétine sans pouvoir pousser plus avant. C'est aussi un des champs clos où s'affrontent depuis des siècles le souci expérimental et l'inquiétude métaphysique. La doctrine de la génération spontanée et celle de la panspermie continuent à présider, quoique à l'arrière-plan, aux préoccupations des laboratoires. La célèbre controverse entre Pasteur et Pouchet n'y a nullement mis le point final. La démonstration de Pasteur ne portait que sur une portion limitée du Temps. Ses germes, s'ils imprègnent l'atmosphère actuelle, ont dû eux-mêmes apparaître à un moment donné de l'histoire de la Terre, et c'est précisément sur ce moment inconnu que roule tout le débat.

On est à peu près d'accord pour admettre que le germe initial fut un organisme excessivement simple, mais qui présentait, à la différence du Minéral, les caractères assignés par Claude Bernard à la matière vivante : organisation, nutrition, faculté reproductrice, évolution, caducité, maladie et mort. Mais comment, par quel mécanisme, ce frêle filet d'eau d'où découle tout l'énorme fleuve de la vie terrestre, a-t-il pris naissance? Est-il venu d'un autre monde pour ensemencer le nôtre? On a trouvé, paraît-il, des aérolithes contenant des microorganismes cultivables. Lipman, semant sur de

la gélose la poudre du noyau de l'un d'eux, tombé à Los Angeles, aurait obtenu des bacilles ciliés. Ou bien cette cellule-mère est-elle née spontanément sur notre globe par l'action physico-chimique de composés inorganiques? Les chercheurs n'ont pas abandonné l'espoir, jusqu'ici déçu, de retrouver les conditions nécessaires, ou de surprendre la Nature en flagrant délit de fabrication de matière vivante. C'est l'histoire de Burke avec ses *radiobes,* celle des naturalistes Carpenter et W. Thomson avec cet étrange *Bathybius Haeckelii* qu'ils péchèrent en 1868 au fond de la mer, et où l'on pensa voir une masse de protoplasme, la « gelée primitive » du philosophe allemand Oken, mais qui, en fait, se révéla une simple combinaison de sulfate de chaux, incapable de la moindre prolifération.

Que jamais, ni au laboratoire ni ailleurs, on n'ait assisté à un cas irrécusable de génération spontanée, ne prouve, du reste, nullement qu'à un moment donné, dans des conditions particulièrement propices, le phénomène ne se soit pas produit; mais le champ demeure ouvert à toutes les hypothèses, qu'elles soient de caractère purement mécaniste ou qu'elles admettent l'intervention d'un vouloir créateur.

Le P. Bergounioux avait beau jeu de formuler ici une opinion personnelle, d'affronter sa foi spiritualiste à celle des rationalistes et des libres penseurs. Je ne dissimule pas que j'eusse été des premiers à le suivre sur ce terrain des causes premières, où tout milite pour obliger notre raison à reconnaître, jusqu'à preuve contraire, l'existence d'une pensée organisatrice. Mais c'eût été retirer à son ouvrage la saveur d'indépendance qui en fait le mérite, et très sagement il laisse ses jeunes lecteurs — car le livre s'intègre dans une série intitulée *Initiations* — choisir parmi toutes les suppositions en présence celle qu'ils préfèrent.

Que n'a-t-il gardé jusqu'au bout cette réserve et cette mesure! La robe, même lorsqu'elle couvre un vrai savant, a décidément les mêmes impatiences que le bonnet d'âne d'un Homais! C'est à propos de l'apparition de l'Homme sur la Terre que nous enregistrons le sacrifice à l'esprit de corps. « Le couronnement de l'œuvre, l'Homme. » L'être humain marqué au front du signe de sa mission ici-bas, et à cette fin doté par Dieu d'un encéphale qui lui permet l'abstraction; l'Homme, terminus d'une hiérarchie qui s'élève d'espèce en espèce jusqu'au bourgeon floral qu'il représente. « La création tout entière a enfin trouvé son chef, son Roi, qui va imposer sa volonté maîtresse à une nature souvent rebelle et fixer son esprit sur les plus hauts problèmes, donnant ainsi tout son sens à l'édifice construit pour lui, et dont il doit faire hommage à l'Auteur de toutes choses. »

Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit-on. Nous quittons ici, à regret, la biologie pour le dogme. Eh oui, j'entends bien que cette mission divine conférée à la plus turbulente, à la plus malicieuse, à la plus sanglante, à la plus démoniaque des créatures, est

nécessaire pour maintenir intact le dogme de la faute originelle, celui du rachat, de la rédemption. Mais si lé libre arbitre n'a été départi à l'Homme que pour en user à contresens, si la mission n'est que de désordre, de discorde et de mensonge, de grâce qu'on fasse silence sur ce phénomène déchaîné! L'Homme n'a conquis le monde que parce qu'il s'est trouvé s'adapter le mieux, suivant la loi lamarckienne, aux ruses nécessaires et aux conditions climatiques. Peut-être un autre genre, quelque saurien ailé, quelque oiseau pourvu de dents, aurait-il pu le supplanter s'il avait possédé un ou deux décigrammes de plus de matière cérébrale. Quant à la durée de son règne, qui donc oserait l'évaluer? Est-ce qu'il ne travaille pas lui-même à y mettre fin par les voies les plus rapides? Mais laissons ceci, puisque aussi bien ce n'est pas l'Histoire de la Mort qui nous occupe, mais celle de la Vie, et ne tenons pas rigueur à l'auteur de cette *Esquisse* d'une faiblesse somme toute excusable; il n'a fait que céder à l'appel d'une de ces allées transversales dont nous parlions au début de ces lignes.

Rêvons seulement au temps du Nouvel Exorcisme, qui nous délivrera une fois de plus du Démon!

Marcel Roland.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

ARTS. **26 décembre.** Une interview, par André Warnod, du peintre *Georges Braque*, qui déclare :

« Je ne pourrais pas peindre autrement que je le fais. Le tableau se fait tout seul sous le pinceau. J'insiste sur ce point. Il ne faut pas avoir d'idée préconçue. Un tableau, c'est chaque fois une aventure. Quand on attaque la toile blanche, on ne sait jamais comment cela finira. C'est un risque à courir. Je ne réalise jamais, dans mon esprit, le tableau avant de commencer à le peindre. J'estime, au contraire, qu'un tableau n'est terminé que lorsque l'idée qu'on s'en faisait en le commençant est tout à fait effacée. »

LA BATAILLE. **7 janvier.** Emile Faguet était né le 17 décembre 1847; Maurice Rat évoque sa figure :

« Son amour de la chose imprimée fut incroyable, sa boulimie d'écriture ahurissante. Est-ce parce que, adolescent les premières fois qu'il me fut donné de le voir, c'est dans notre commune vieille ville de Poitiers, assis à une table de café où régulièrement, de 4 heures à 7 heures, il noircissait sans trêve du papier, je ne sais pas, mais la figure de Faguet est à jamais liée pour moi à celle d'un scribe, couvrant d'une alerte écriture des feuilles et des feuilles de copie et tirant d'un âcre et fétide cigare de deux sous une fumée jupitérienne et désinvolte, qui, bien loin de l'obscurcir, excitait son lucide cerveau. (...)

» Il fut l'homme le plus simple du monde. Son négligé vestimentaire fait partie de la légende presque autant que de l'histoire. Lorsqu'au début de ce siècle il s'en vint habiter dans un petit appartement au cinquième étage du numéro 57 de la rue Monge, on pouvait le voir chaque matin, en pantoufles et en chemise de nuit, prendre un « vin blanc » chez le bistro d'en face. Son ami Albalat conte qu'il le vit un jour, devant le café Vachette, descendre de l'impériale de l'ancien omnibus place Pigalle-Halle-aux-Vins, en habit d'académicien, sans parapluie, ruisselant sous l'averse; il se rendait à une cérémonie de la Sorbonne! »

LE FIGARO LITTÉRAIRE donne le **10 janvier**, de Raymond Aron, une interview de James Burnham, l'auteur de *L'ère des organisateurs* et de *Pour la domination mondiale :*

« Je tiens l'alternative : liberté ou dirigisme (ou, comme nous disons, *free entreprise or control*) pour

funeste. Ce n'est pas en ces termes que se posent les conflits décisifs de notre temps. Ceux qui brandissent le drapeau de la *free entreprise* ne rallieront pas les masses qui soupçonnent quelque manœuvre de la réaction (encore que tout le monde s'irrite contre les désagréments de la bureaucratie, les lenteurs de l'administration, les queues aux portes des magasins). L'économie libérale du dix-neuvième siècle a disparu sans retour. Les hommes d'affaires ou les hommes politiques américains qui voudraient lier le plan Marshall au rétablissement d'une économie entièrement libre, saboteraient eux-mêmes leur tentative. Ils ne l'obtiendraient pas et s'ils l'obtenaient, cette liberté ne fonctionnerait pas (...)

» Une économie pleinement libre est exclue en notre siècle, une économie complètement dirigée par un pouvoir central n'est ni probable, ni souhaitable dans nos pays. Il s'agit de concilier l'orientation « par en haut » avec les initiatives individuelles, conciliation, certes, difficile, surtout dans l'ordre pratique. Nous avons des problèmes concrets à résoudre, non un choix doctrinal à faire. »

IMAGES DU MONDE. **24 décembre.** *Contre le dollar du plan Marshall, l'U. R. S. S. lance l'or du plan Staline :*

« Ce plan vient d'être confirmé par une personnalité aussi éminente que Charles Prince, spécialiste des problèmes économiques soviétiques, qui a précisé que dans quelques années les stocks d'or russe surpasseront ceux des Etats-Unis. Cette masse de manœuvre, qui se chiffre aujourd'hui à 17 milliards de dollars-or, peut déjà affronter sérieusement les 22 milliards de dollars cachés dans le repaire américain de Fort-Knox. Bientôt elle luttera à armes égales puisque la production soviétique de métal jaune, qui est passée de la quinzième place en 1926 à la seconde en 1936 et à la première en 1940, ajoute chaque jour quelques lingots au trésor russe.

» Déjà, la production des mines de l'Oural a surpassé celle des mines du Transvaal et les autorités soviétiques ne reculent devant aucun moyen pour l'augmenter encore. La main-d'œuvre ne leur coûte pas cher et les machines les plus perfectionnées sont attribuées aux centres miniers. En effet, vis-à-vis des pays « bourgeois », l'U.R.S.S. bénéficie du fait que depuis deux ans le prix de l'once d'or fin fixé par un accord international n'a pas varié. Il n'en est pas de même des frais de production qui ont augmenté dans de grosses proportions, ce qui interdit aux compagnies minières privées de développer leur extraction. Aux mines de l'Oural, qui sont naturellement propriété d'Etat, ces sordides questions d'intérêt ne préoccupent personne. »

LES LETTRES FRANÇAISES. **22 janvier.** *Aragon et l'espérance française*, par Gilbert Mury :

« Entre Hugo et le poète qui vient de publier *En étrange pays dans mon pays lui-même* il y a eu place pour tout un lyrisme refermé sur soi-même et réservé à une couche sociale privilégiée, de même qu'entre les deux grandes crises de 1870 et de 1939 la démocratie française a été suffisamment incomplète et abstraite pour rester elle aussi la propriété d'une classe.

» Le poète Aragon se place délibérément de l'autre côté de la barricade quand il écrit : « Ils sont la force et nous sommes le nombre », ou bien : « Ma patrie est la faim, la misère et l'amour. » L'objet de la poésie est alors d'exprimer la vieille et ténébreuse histoire des masses populaires en lutte pour leur libération, cette énorme montée qui part des esclaves de Spartacus et des serfs insurgés du moyen âge pour atteindre, à travers la Révolution française et le « printemps des peuples » du XIXe siècle, la grande bataille de la libération.

» (...) Toute séparation entre l'individuel et le collectif, entre l'exigence intérieure et l'obligation sociale perd sa signification. Au plus profond de soi, le poète découvre encore la ressemblance des autres hommes — non pas de n'importe lesquels, mais de ceux de son temps et de son pays. La poésie militante, la poésie d'actualité, retrouve ainsi la force qu'elle avait chez Hugo parce que sont dénoués les conflits artificiels entre la personne et la nation comme, plus généralement, celui que les superpatriotes de la défaite voulaient voir surgir entre la nation et l'humanité. »

LE MONDE ILLUSTRÉ. Après un numéro de **Noël** somptueux et, le **27 décembre**, un numéro consacré à *L'Alsace*, le *Monde illustré* (qui publie chaque semaine des reproductions en couleurs d'œuvres d'art) donne le **10 janvier** une étude pondérée et précise de Jacques Muray : *Où en est l'industrie française?* Jacques Muray parle de sa « vitalité extraordinaire » :

« Malgré l'absence de cet enthousiasme au travail qui est un facteur

essentiel du rendement, les industries de notre pays ont obtenu, cette année — une année d'agitations sociales graves, répétées et prolongées — des résultats inespérés. A deux reprises, comme le montre la courbe de l'indice général de la production, entre le mois de mars et le mois de juin, et depuis le mois d'octobre jusqu'au déclenchement des dernières grèves, le niveau de l'activité générale s'est élevé audessus de celui de 1938. (...)

» L'armature industrielle de la France, bien qu'elle comprenne un outillage dont l'âge moyen est de 30 ans, alors qu'il n'est que de 9 ans en Grande-Bretagne et de 7 ans aux Etats-Unis, est assez solide pour fournir l'effort intermédiaire indispensable pendant que se réalisent son rajeunissement et sa modernisation prévus par le plan Monnet. On en jugera mieux quand on saura que, dans la mesure où l'on s'est rapproché, cette année, des objectifs de ce plan, on l'a fait surtout avec les moyens du bord, les importations de biens d'équipement ayant été contrariées par l'obligation d'accroître celles de biens de consommation et, notamment, celles de blé. Sans oublier, bien entendu, le rôle de frein qu'avait joué en cette matière et que joue encore la pénurie de moyens de paiements extérieurs. »

Une Semaine dans le Monde consacre aux *Problèmes allemands*, dans tous les domaines, son numéro du **27 décembre**; à garder au dossier. D'un article de Félix von Schumacher, cette appréciation peu flatteuse pour l'occupant français :

« Comment les Allemands jugent-ils les Alliés à travers leur expérience d'occupés? Les Anglais dont ils faisaient volontiers l'éloge au début ont perdu de leur prestige; à la longue ils se sont révélés distants et pleins de morgue. Les Allemands qui ont retrouvé un commencement de sens politique voient néanmoins en eux les premiers représentants et les plus capables de l'idée européenne; c'est tout de même en eux qu'ils estiment pouvoir placer leur espoir. Si les Américains ont su gagner la confiance, voire la sympathie des Allemands, il ne faut jamais oublier qu'ils n'ont pas eu besoin de vivre sur l'habitant, qu'ils ne tirent pas leurs subsistance du pays qu'ils occupent. Malgré leur bureaucratie — l'Allemand depuis toujours y est tellement habitué — on parvient à s'entendre avec eux sans trop de difficulté. Quant aux Français, combien il est regrettable de devoir constater que leurs forces occupantes suscitent un jugement sévère. Le même mot revient toujours avec une inquiétante unanimité : *corruption*. Au début les Allemands n'étaient pas mécontents de pouvoir se débrouiller avec ces Français qui faisaient un magnifique effort dans tous les domaines de l'activité culturelle.

» Mais aujourd'hui sous le système D ils ne veulent découvrir que prévarication et vénalité, et du coup la belle propagande en faveur de la vraie *culture* risque de perdre sa valeur, la réalité ne correspond guère aux prometteuses paroles que l'on avait écoutées comme un message de vie après tant d'années de mort. Triste contradiction!

» Des Russes, il ne saurait être question de la même manière; ils présentent un cas à part. Les communistes convaincus, fanatiques, c'est-à-dire une minorité, leur font confiance, les traitant en camarades libérateurs. Le reste, l'immense majorité du peuple allemand les craint, les déteste comme l'ennemi incalculable et suprêmement dangereux. »

Reçu : *L'Action de cette Semaine* (Bordeaux), *Carrefour*, *Cévennes* (Alès), *La France au Combat*, *Gavroche*, *La Gazette des Lettres*, *Noir et Blanc*, *Nord industriel et commercial* (Lille), *Notre Temps* (Montréal), *Les Nouvelles littéraires*, *Opéra*, *Paris* (Casablanca), *Paroles françaises*, *Réforme*, *Regard*, *Sillage*, *Spectateur*, *Tel quel*.

Revues

Le Bulletin des Lettres (Lyon). **15 janvier**. Verdun L. Saulnier : *Cinq poèmes inédits d'Apollinaire*, extraits d'une correspondance encore inédite (1915-16) du poète avec sa marraine de guerre, Mme Jeanne Yves-Blanc; il y a là du meilleur, du plus pur Apollinaire.

Le Courrier graphique. **Novembre-décembre.** *Les artistes du livre : Chas Laborde*, par Pierre Mornand. — *Le vrai visage d'Etienne Dolet, ni athée ni typographe, victime de l'intolérance et de la haine des imprimeurs*, par Georges Dangon. — *L'Art au Mexique*, par Géo-Charles. — *Un grand éditeur romantique : Eugène Renduel* (1798-1874), par J.-R. Thomé.

Critique. **Janvier.** D'ordinaire à l'occasion d'un groupe de livres récents, *Critique* continue à examiner d'un regard aigu les grands problèmes non pas seulement contemporains, mais modernes. Non pas

seulement en littérature ou en philosophie, mais dans tous les domaines qui intéressent l'esprit. Dans ce numéro-ci : *Machinisme et psychologie du travail*, par Georges Friedmann, *Le sens de l'industrialisation soviétique*, par Georges Bataille, etc. Jean Paulham étudie et commente *Une lettre de Malcolm de Chazal.*

ESPRIT. **Décembre.** Numéro spécial d'analyses consacrées au thème : *La pause des fascismes est terminée,* — « acte de foi, dit Emmanuel Mounier, dans l'action libre des esprits libérés ».

ETUDES GERMANIQUES. **Octobre-novembre.** Suite des *Arrière-plans révolutionnaires dans le* Faust *de Gœthe,* d'E. Vermeil. — *Bibliographie Ernst Wiechert,* par J.-F. Angelloz.

EUROPE. **Janvier.** Signalons — avec des poèmes d'Aragon (*Le rendez-vous perpétuel*) — deux articles de Francis Jourdain et Jacques Kayser sur le cinquantième anniversaire du *J'accuse* de Zola. Et, de John Bainbridge, une édifiante *Visite au Reader's Digest.*

FRANCE-ASIE (Saïgon). **Novembre.** *Gide en Annam,* par Trinh-huy-Tiên :

« Le gidisme est une polyphonie aux sons parfois divergents, où certains leit-motiv ne s'accordent guère avec les voix doctrinales du confucianisme. Si Gide a tant de prise sur une fraction de la jeunesse annamite, c'est qu'il l'engage à s'écarter des chemins battus d'un formalisme incompréhensif, étroit et stérile. Il a montré que les points de vue sont innombrables, que l'humanité et la nature sont immenses, que la vie contient des joies qui méritent d'être recherchées, chantées, vécues. Indirectement, il condamne les boudeurs et les pharisiens. Par là, il nous enseigne la tolérance, la sincérité, la franchise, l'amour de la vie. Nous lui savons infiniment gré de nous avoir transposés dans un climat spirituel tout à fait nouveau, de nous avoir donné le choc nécessaire pour nous permettre de procéder à une revision des valeurs ancestrales. Il nous communique irrésistiblement l'amour de la langue, d'une langue qui est un composé unique de pudeur classique, de mélodie racinienne, de transparence cristalline qui ne sacrifie pourtant rien des subtilités de l'âme et des complexités de la nature humaine. »

LA FRANCE GRAPHIQUE, revue mensuelle des arts et industries du livre, a publié pour **Noël** un beau numéro spécial, où, en dehors des articles plus proprement professionnels, nous relevons deux études de Pierre Gaudin sur *L'Imprimerie à l'époque romantique* et de M. Lombard sur *Un curieux typographe écrivain : Nicolas Rétif de la Bretonne.*

LAROUSSE MENSUEL reparait en **janvier** avec la formule si utile qui lui est propre : il « colle » à l'actualité en retenant de l'événement ce qui doit garder une portée. René Bailly rend compte de la réception à l'Académie française, d'Edouard Herriot, à la personne de qui Georges Saint-Bonnet consacre d'autre part une étude. Claude Dubois parle de la *Route de l'Alaska,* Pierre Rain de *L'Inde et les Anglais,* M.-E. Coindreau de la *Littérature américaine contemporaine,* Louis de Broglie de la *Mécanique ondulatoire,* etc.

LA NEF. **Janvier.** Julien Benda : *La philosophie contre la science.* — Sur le thème *Psychologie de l'Afrique noire :* des carnets de notes d'Ernest Psichari (1906) et de Denis Saurat (1941), une étude de Marcel Griaule.

LES ŒUVRES LIBRES donnent dans leur **n° 22 (248)** un récit de Jacques Perret, *Faux départs,* de la veine du *Caporal épinglé,* et, dans le **n° 23 (249),** *Images de Grèce* de Jacques de Lacretelle, qui est retourné à Athènes pour le centenaire de l'Ecole française, *La justice en Danaka et ailleurs* de Gabrielle Roy, *Souvenirs d'un Européen d'hier* de Stefan Zweig.

PARU. **Janvier.** *Rencontre avec Denis de Rougemont,* par André Bourin. — *Avec David Rousset,* par Claudine Chonez : importantes déclarations de l'auteur des *Jours de notre mort.*

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Décembre.** Entre Claude Laffont et le Général Rivet parlant respectivement des *Réformes de la fonction publique* et de *L'énigme du service des renseignements sous le régime hitlérien* (nous laissons au Général Lestien, comme d'habitude, le soin de signaler les articles proprement militaires), Camille Rougeron termine sa brillante, pénétrante et incisive étude sur *La Guérilla.*

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE. **Octobre - décembre.** Raymond Schwab : *Hugo troublé par l'Inde.*

— R. Ternois : *Les amitiés romaines d'Emile Zola.*

Revue de Paris. **Janvier.** *Le Drame du quatrième Pouvoir : la grande Presse*, par Pierre Bourdan. — *En soulevant le Rideau de Fer*, par Alain de Prelle. — *Léon-Paul Fargue*, par André Beucher.

Dénichons parmi les *Notes* ces lignes d'une lettre inédite de Proust à M. Jean de Gaigneron (2 août 1919) sur la composition de la *Recherche du Temps perdu :*

« J'avais voulu donner à chaque partie de mon livre le titre : Porche I, Vitraux de l'Abside, etc., pour répondre d'avance à la critique stupide qu'on me fait du manque de construction dans des livres où je vous montrerai que le seul mérite est dans la solidarité des moindres parties. J'ai renoncé tout de suite à ces titres d'architecture, parce que je les trouvais trop prétentieux, mais je suis touché que vous les retrouviez par une sorte de divination de l'intelligence. »

Les Temps modernes. **Novembre.** Albert Laffay : *L'Opinion* («J'appelle opinion publique l'opinion qui naît du prestige d'autrui en tant que tel »). — Louis Martin-Chauffier : *Le mois de la pire souffrance* (mais *L'Homme et la Bête*, livre dont sont extraites ces pages poignantes, paraîtra sans doute avant ces lignes). — Deux études d'Etiemble et de Jean Pouillon sur *La Peste* de Camus.

La Tour de Feu (Jarnac) (**hiver-printemps 1948**). Numéro spécial sur le thème : *Contre l'Esprit de Catastrophe.* Ce ne sont ni la ferveur ni la bonne volonté qui manquent; mais...

La Vie intellectuelle. **Janvier.** F. Henry : *Le passé et l'avenir du syndicalisme.* — R. Schwab : *La première anthologie sanskrite.*

Reçu : *L'Age nouveau, Atlantis, Bulletin de la Chambre de Commerce française de la province d'Anvers, Bulletin critique du Livre français, Cahiers sensationnistes, Cheval blanc, Le Cheval de Troie, Connaissance du Monde, La Corse, Liaison* (Montréal), *Le Monde français, La nouvelle Relève* (Montréal), *Peuple et Culture, La Renaissance d'Occident* (Bruxelles), *La Révolution prolétarienne, Revue de l'Alliance française, la Revue Hommes et Mondes, Revue internationale de la Croix-Rouge* (Genève), *Revue parlementaire, économique et financière. La Semaine égyptienne* (Le Caire), *Succès, Thesaurus Sapientiae, Tramontane* (Perpignan), *L'Unique* (Orléans).

GAZETTE

Mort de Jacques Nervat. — *Le poète Jacques Nervat vient de mourir à Toulon à l'âge de soixante-douze ans. Il avait fait partie du groupe toulousain de l'Effort, aux côtés de Marc Lafargue et de Maurice Magre. En 1905, avec sa femme, Marie Nervat, il publia, aux éditions du Mercure de France,* Les Rêves Unis *et, en 1940, aux éditions du Pigeonnier,* Poèmes d'Hier et de Jadis. *Il laisse un recueil de vers inédits et un important ouvrage sur* Le Subconscient et l'Inspiration.

Peintre de grand talent, et romancier de valeur, Jacques Nervat était le père du poète Philippe Chabaneix.

Légion d'Honneur. — *Le* Mercure *est heureux de relever dans une récente liste de la Légion d'Honneur (cent cinquantième anniversaire de l'Ecole Normale Supérieure) le nom de son collaborateur Fernand Chapouthier, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.*

Littérature déshydratée. — *Véritablement c'est un succès, et rarement vit-on revue à ses débuts accueillie par autant d'agitation qu'en provoqua dans la presse l'apparition de* Succès. *Il n'est (ou peu s'en faut) quotidien, hebdomadaire ou revue qui n'ait dit largement là-dessus ce qu'il avait à dire. Peu de bien, à la vérité : « condenser » en* 128 *pages « cinq livres nouveaux à succès » — fût-ce « selon le texte original » —, entreprise hasardeuse. Le deuxième numéro de* Succès *ne « condense » plus que quatre livres. Un avis aux lecteurs précise que les « condensés sont faits de phrases originales des auteurs, dont ils respectent ainsi le style et la manière en même temps qu'ils donnent une idée complète de l'intrigue ». Est-ce faire preuve de mauvais esprit que de voir une pointe perfide dans la phrase qui suit, « ils ne contiennent aucune ligne inutile »? Serait-ce donc qu'il s'en trouve dans les textes originaux? Quelle leçon d'humilité donneraient les auteurs qui acceptent que l'on condense en soixante, trente ou vingt pages ce*

qu'eux-mêmes n'ont pas su exprimer en moins de trois cents...

Un autre éditeur s'est rencontré avec celui de Succès. *Non pas un nouveau venu tout bouillant qui veuille américaniser le métier. Il s'agit d'une maison connue, assise, honorée, et dont le catalogue est digne de respect; une de celles à qui l'on fait confiance : la librairie Arthème Fayard.*

Elle annonce dans la Bibliographie de la France *qu'elle a découvert « la formule de demain ». Rien de moins. La collection qu'elle fonde,* Le Ruban rouge, *« a pour but de donner à tous la possibilité de connaître les chefs-d'œuvre de la littérature française et étrangère grâce à un texte condensé et à une suite abondante d'illustrations qui en font de véritables films ». Vous avez bien lu : connaître les chefs-d'œuvre grâce à* (oui, grâce à) *un texte condensé. « Un texte allégé », est-il dit ailleurs.*

Les deux premiers titres ont paru : Manon Lescaut *et* Les Chouans, *présentés par Henri Troyat et Francis de Miomandre, qui ont donc accepté de couvrir de leur nom une telle entreprise. Prenons Manon Lescaut :* 106 *pages,* 3 *à* 4 *dessins par page* (341 *au total*) *: c'est dire la place qui reste pour le texte. Du texte? Non :* des légendes, *— de l'ordre de celles qui accompagnent ou accompagnaient les aventures graphiques de M. Barbitras, du Professeur Nimbus ou des Pieds-Nickelés.*

Coupons les premières pages. Le prologue n'est pas supprimé; mais largement « allégé » (*rafraîchi, comme disent les coiffeurs*)*; et transposé à la troisième personne. Le récit de Des Grieux est aussi transposé à la troisième personne : « Ce jeune homme, à dix-sept ans, achevait ses études de philosophie à Amiens... » Sautons deux pages de l'original, vingt lignes du « condensé », et arrivons à l'épisode si étonnant de la rencontre avec Manon; il est évidemment criminel d'y changer un seul mot. Voici ce qu'en fait la formule de demain de la librairie Arthème Fayard :*

« Il en sortit » (*du coche d'Arras*) *« quelques femmes qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une fort jeune, accompagnée d'un conducteur et qui parut à des Grieux si charmante qu'il se trouva tout à coup enflammé jusqu'au transport.*

« Lui qui n'avait jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec un peu d'attention, et puis était timide, s'avança.

« Mais déjà, le vieux conducteur de la jeune femme était venu la rejoindre. Sans paraître déconcertée le moins du monde, elle présenta des Grieux comme son cousin », etc.

Voilà le travail. Ajoutons qu'il n'est pas signé. La collection doit comprendre des textes (*si l'on peut dire*) *d'Egar Poë, de Vigny, de Mérimée, de Rabelais* (*condenser Rabelais!*)*, etc.* Candide *même, dont on connaît la lourdeur, sera « allégé ». Chaque volume coûte* 120 *francs; à ce prix, on pourrait sans doute se procurer les textes eux-mêmes dans une édition lisible : lisible, mais non illustrée, tandis que la collection* Le Ruban rouge *— c'est l'annonce de la*

Bibliographie de la France *qui l'affirme en propres termes — « allie le plaisir des yeux aux joies de l'esprit »*. — CASTOR.

Poésie et joies picturales. — *A travers une longue et riche histoire qui couvre les milieux sociaux les plus divers, le sentiment poétique affecte toute l'idiosyncrasie du peuple anglais. Grands poètes dont les noms sont pieusement conservés par la renommée mondiale ou versificateurs de* keepsakes *et de cartes de Noël, Poètes Lauréats qui sont des bardes patentés ou simples amateurs de prosodie rythmée, les Anglais ont toujours écrit des poèmes avec la même facilité naturelle qu'on remarque chez les Français pour la dissertation logique. Puis le public britannique vénère ses poètes; il les conserve, proprement reliés, sur sa cheminée ou sur son étagère et les lit volontiers à haute voix pour mieux communier avec eux... Du moins en était-il partout encore ainsi à la veille de la dernière guerre, dans le cadre de prospérité nationale qui entretenait les usages ancestraux.*

Les autres arts étaient alors l'apanage des seules élites. En particulier, la peinture était patronnée par les connaisseurs riches, ceux qui possédaient une galerie particulière de tableaux, et par des riches tout court, cette classe de mécènes connue pour sa marotte de découvrir le meilleur portraitiste de famille... N'assistait pas qui voulait à un vernissage d'exposition! Les listes d'invités étaient passées à la rubrique mondaine des grands journaux. Elles foisonnaient de titres aristocratiques et de noms à pesant d'or. Un jeune critique s'y faisait une réputation par sa présence autant que par son talent. Au vernissage de ce Salon de mai qu'est l'exposition annuelle de l'Académie Royale, on rencontrait le Premier Ministre, des Archevêques, des Ambassadeurs, tous en tubes, avec des dames en chapeaux emplumés. Les badauds faisaient la haie depuis le matin devant l'entrée. Les jours suivants, la bourgeoisie cultivée s'avisait d'aller voir les tableaux classés.

Depuis la fin de la guerre, les gens chic, généralement très appauvris, se sont retirés sur leurs terres et ne viennent pas en ville exprès pour les expositions. Par contre, les masses, guidées par les éducateurs du gouvernement socialiste, sont férues des loisirs artistiques offerts sous forme de visites à des exhibitions officielles d'œuvres d'art, lesquelles sont indistinctement choisies parmi les trésors nationaux ou par voie d'échange avec l'étranger. C'est ainsi qu'ont été montrées la collection privée de tableaux, prêtée par le Roi et les célèbres tapisseries murales envoyées par le gouvernement français. Par dizaines de milliers, les Londoniens ont payé leur écot pour défiler devant de tels chefs-d'œuvre. Mais le record du succès vient d'être obtenu par une exposition Van Gogh tenue pendant cinq semaines à la Galerie Tate, laquelle est l'équivalent de notre Musée d'Art Moderne. Près de 160.000 personnes, la plupart vêtues de costumes utilitaires fanés, étudiants, ouvriers

et ménagères, ont fait patiemment la queue, jour après jour, pour admirer sur les toiles ingénues et lumineuses le « brin de couleur » des paysages provençaux, avec l'infaillible instinct d'une race de poètes réagissant à l'art vrai.

Ce phénomène d'adaptation aux joies picturales compense peut-être la raréfaction des éditions de poésie en librairie. Faute de papier, il y a moins de nouvelles anthologies, moins de réimpressions de classiques, et les charmantes séries de plaquettes semi-luxe à tirage limité, tant appréciées des bibliophiles, sont interrompues dans leur publication. — MARIE-REINE GARNIER

Le centenaire esquivé. — *Du fond de sa retraite pyrénéenne, le dernier comte Begouën, préhistorien chargé d'ans et de renommée, avait, au printemps, écrit à l'Académie des Inscriptions, pour rappeler que c'est en 1847 que Boucher de Perthes publia son grand ouvrage intitulé* Antiquités celtiques et antédiluviennes, mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine, *qui marqua les débuts de la préhistoire, ou, comme on disait alors, de* l'archéogéologie. *Il semblait à celui qui enseigna la préhistoire si longtemps à Toulouse, et qui s'est fait connaître dans le monde entier, qu'il était convenable de commémorer ce point de départ d'une science dont Boucher de Perthes fut le fondateur, science si française par son origine, que c'est en France que furent choisies les localités-types qui donnèrent leurs noms aux étages archéologiques : Chelles, Abbeville, Saint-Acheul, Levallois, Le Moustier, Aurignac, Tayac, Solutré, La Madeleine, le Mas d'Azil.*

Mais l'année du centenaire est écoulée, et personne n'a eu le courage de rédiger le rapport qui aurait proposé cette commémoration et fixé ses modalités.

Peut-être a-t-on craint de réveiller des souvenirs importuns. Car cette nouveauté que représentait l'archéogéologie *ne trouva bon accueil ni à l'Académie des Inscriptions, ni à celle des Sciences. Deux commissions nommées par chacune des deux compagnies savantes pour examiner ce problème firent attendre quinze ans leur réponse. Heureusement les géologues anglais, plus curieux, en tête desquels il faut citer Prestwich et Evans, s'étaient dérangés de plus loin pour aller visiter les gîtes de Boucher de Perthes aux environs d'Abbeville. C'est eux qui élevèrent à la dignité de faits scientifiques les découvertes de leur collègue français, et ce furent leurs communications à l'Académie des Sciences de Paris, régentée par Elie de Beaumont, qui forcèrent celle-ci à sortir de son inertie.*

On était en 1859. *Depuis six ans, Boucher de Perthes ne se lassait pas d'affirmer que ce qui paraissait incroyable serait d'ici peu une vérité banale, que la découverte d'ossements humains fossiles ne pouvait manquer d'avoir lieu tôt ou tard, confirmant ses théories de façon irréfutable.*

Le 28 mars 1863, ses prévisions se trouvèrent vérifiées par la découverte d'une demi-mâchoire humaine à 4 m. 50 au-dessous du niveau du sol, dans la carrière de Moulin-Quignon, à Abbeville. Cette trouvaille eut un retentissement immense, et fut suivie un an après par celle d'une mâchoire et d'un crâne.

Le doute n'était plus permis. L'apparition de l'homme sur la terre, qui pour beaucoup ne remontait qu'au temps des Pharaons, de Ninive et de Babylone, était reculée de quelques dizaines de millénaires. La préhistoire était née. — ROBERT LAULAN.

« En relisant Casanova ». — *Dans le numéro de juillet* 1947 (*p.* 582), *M. Paul Schlésinger, parlant du voyage à pied effectué par Casanova, de Zurich à Einsielden, s'étonne qu'il ait parcouru* 40 *kilomètres en une heure.*

Qu'il me permette de lui donner le renseignement suivant :

Il est, en effet, impossible qu'on puisse aller de Zurich à l'ermitage d'Einsielden en une heure. Mais ce passage a été dénaturé par Laforgue, car d'après Schütz (VI, page 44) Casanova met six heures pour atteindre l'ermitage. — J. TERRAL.

A propos de la découverte de nouvelles Ebauches de Rimbaud. — *Qu'il me soit permis d'apporter une modeste contribution aux problèmes soulevés par M. Bouillane de Lacoste dans son article de présentation des inédits de Rimbaud paru dans le numéro de janvier. Son exposé, par ailleurs solidement construit, laisse bien des questions sans réponse, ou, ce qui revient au même, appelle des solutions négatives. Sans prétendre détenir la vérité, je voudrais à mon tour, sur la manière dont ces proses de Rimbaud nous sont parvenues, proposer une hypothèse plus simple et plus rationnelle que celles auxquelles a recours l'éminent critique rimbaldien.*

1er *point. — Les textes évangéliques récemment découverts ne sont pas contemporains du brouillon d'*Une Saison en enfer *au dos duquel ils figurent. M. de Bouillane de Lacoste suggère (p.* 18) *qu'elles peuvent être postérieures au retour de Rimbaud à Roche, c'est-à-dire à juillet* 1873. *Nous n'avons aucune preuve matérielle pour trancher la question. Toutefois notre critique reconnaît avec raison (p.* 16) *que ces fragments sont liés aux chapitres* Mauvais sang *et* Nuit de l'enfer *« par le lien le plus étroit ». D'autre part, il est difficile d'admettre que Rimbaud ait pu songer à romancer la vie de Jésus après* Une Saison en enfer. *C'est sur cet argument psychologique que nous basons notre conviction qu'il s'agit d'un avant-projet au livre que Rimbaud allait écrire. Enfermé dans son grenier à Roche, lui qui n'avait pas un sou pour acheter un cahier, il a simplement utilisé des morceaux de papier déjà écrits au recto : telle doit être l'origine de la coexistence troublante de textes de même style et de même écriture « à très peu près ».*

2ᵉ *point. — Comment ces fragments nous sont-ils parvenus? M. de Bouillane de Lacoste propose trois hypothèses :*

1° *Rimbaud les a envoyés à Verlaine en avril ou mai* 1873.

2° *Il les lui a envoyés au cours de sa captivité de Mons.*

3° *Il les lui a remis à Stuttgart en février* 1875.

Aucune de ces hypothèses ne résiste à l'examen. M. de Bouillane de Lacoste raisonne comme si, de mai 1873 *à février* 1875, *Verlaine et Rimbaud ne s'étaient point rencontrés et n'eussent eu d'autre moyen de communication que la poste. Or telle ne fut pas la réalité. Au cours du printemps* 1873, *à Roche, Rimbaud a terminé, dit-il à Delahaye, trois des « histoires atroces » de son livre, intitulé provisoirement* Livre païen *ou* Livre nègre. *Ce sont :* Mauvais sang, Nuit de l'enfer, *et vraisemblablement* Alchimie du verbe. *Le* 24 *mai il rencontre Verlaine à Bouillon, et, en sa compagnie, regagne Londres où il demeure avec lui jusqu'au* 3 *juillet. Il est très probable que Rimbaud avait emporté avec lui les brouillons de son ouvrage. Et Verlaine, très curieux de connaître la production littéraire de son ami pendant ses mois de solitude, ne dut pas manquer de se faire lire (ou plutôt déchiffrer) les ébauches de ces « atrocités ». Puis, lorsque Rimbaud eut recopié au net son texte, il le pria de lui en laisser les brouillons (à moins qu'il ne les lui ait subtilisés). Il m'apparaît très vraisemblable que Rimbaud rédigea de juin à juillet* 1873, *les trois chapitres terminés de son livre. J'en veux pour preuve un dessin de Verlaine, signalé jadis par Charles Houin, dans la* Revue d'Ardenne et d'Argonne, *représentant Rimbaud dans un public-house londonien occupé à écrire devant des verres vides, avec cette légende : « Comment se fit la* Saison en enfer ». *Il est facile d'imaginer le jeune homme de lettres « recopiant ses brouillons raturés avec le même soin qu'il avait jadis recopié à Douai, en octobre* 1871, *ses poèmes de jeunesse pour Paul Demény ».*

Donc en juillet 1873, *lorsque éclate le drame, Verlaine était en possession de ses brouillons.*

3ᵉ *point. — M. de Bouillane de Lacoste objecte : ces manuscrits ne figurent pas parmi les pièces saisies par la police belge. Mais cet argument est sans valeur. En effet, nous savons que la police belge a seulement saisi le portefeuille de Rimbaud, mais qu'elle n'a pas touché à ses autres papiers ni à ceux de Verlaine, qui étaient restés en sûreté à l'hôtel de Courtrai. M. de Bouillane de Lacoste commet donc une confusion en écrivant* (p. 18) :

« A-t-il (Verlaine) *reçu ces brouillons en mai* 1873? *Si oui, il les aura rendus à Rimbaud peu après, puisque au lendemain du drame de Bruxelles, en juillet, on ne les trouvera pas parmi ses papiers saisis par la police belge. »*

C'est le contraire qui est vrai. Si Verlaine avait rendu ses brouillons à Rimbaud, la police les aurait découverts sur lui,

comme elle a saisi des lettres et des poèmes de Verlaine. Or elle ne les a pas trouvés. C'est donc que Verlaine les détenait.

4° point. — Qu'en avait-il fait? Tout simplement il dut les classer dans ses papiers personnels : poèmes, ébauches, lettres d'amis, etc... Or le 7 juillet, après le drame il est immédiatement écroué et mis « à la disposition de M. le Procureur du Roi ». Tout cela va-t-il être anéanti? Non. Verlaine n'était pas seul à Bruxelles : sa mère, la tendre Stéphanie, l'y accompagnait et y demeura jusqu'en septembre. (Le 28, Verlaine écrit de Mons à Lepelletier : « Depuis trois semaines, je n'ai plus de visites, ma mère étant partie »). C'est elle à coup sûr, qui a ramené à Paris les précieux brouillons, tandis que Rimbaud avait emporté les textes définitifs à Roche.

Plus tard, après les vagabondages que l'on sait, Verlaine retrouva ses papiers londoniens, que la vigilance maternelle avait sauvés du naufrage. Mais à cette époque, la rupture était consacrée avec l'auteur du Bateau ivre. *Il ne trouve plus le moindre intérêt à ces grimoires, qui avaient jadis excité sa convoitise. Ce dut être à l'époque des* Poètes Maudits, *dix ans plus tard, qu'il les confia à Léon Vanier — sans espoir de retour. On sait qu'à la fin de sa vie il se défit, entre les mains de R. Darzens, d'autres fragments de ces brouillons.*

En conclusion, il semble très probable que seuls ont survécu à l'autodafé de Roche en octobre 1873 *les brouillons des chapitres rédigés avant le drame de Bruxelles. Si d'aventure on découvre d'autres manuscrits d'*Une Saison en enfer, *nous saurons quelle était la troisième « histoire atroce » que Rimbaud avait dans sa valise lorsqu'en mai* 1873 *il traversa la Manche avec son « pitoyable frère ».* — PIERRE PETITFILS.

La maladie et la mort de Gambetta. — *A la suite de l'article du Dr Bonnet-Roy que le* Mercure *a publié sous ce titre le 1er janvier, nous avons reçu de M. Jean-Maurienne la note suivante :*

Voulez-vous me permettre de revendiquer le sujet traité sur la maladie et la mort de Léon Gambetta?

Il y a une dizaine d'années dans l'*Esprit médical*, j'ai publié toute la documentation sur la mort de Gambetta en y ajoutant des commentaires sur Mme Léonie Léon et la pérityphlite, affection dont mourut Gambetta et qu'on appellerait aujourd'hui *appendicite*.

Je regrettais qu'une intervention chirurgicale n'eût pas été tentée, car, peut-être, aurait-elle sauvé le grand tribun.

Je ne me rappelle plus la date exacte de cet article qui remonte à une dizaine d'années; mais il serait facile de le retrouver dans la collection de l'*Esprit médical*.

Connaissant la probité littéraire qui est la tradition du *Mercure de France*, je vous serais reconnaissant de vouloir bien combler cette omission chronologique en signalant aux lecteurs du *Mercure* que je suis l'auteur d'un travail sur le même sujet paru à l'*Esprit médical*.

Nous avons communiqué cette note au Dr Bonnet-Roy; voici sa réponse :

Nous donnons acte au Dr Jean-Maurienne de sa priorité, d'autant plus volontiers que nous avons indiqué très nettement dès le début de notre article que ce n'était pas sur le débat médical relatif à la dernière maladie de L. Gambetta que nous entendions revenir. Il nous suffisait d'apporter à la petite histoire une contribution inédite, intéressante à un double titre : par la personnalité du Dr Charles Walther, d'une part, par le témoignage du désarroi politique où la mort de l'homme d'Etat laissa ses collaborateurs, d'autre part. Au demeurant, le document médical fondamental a été donné par le professeur Lannelongue lui-même dès le 19 janvier 1883. Il a été depuis l'objet de commentaires nombreux.

Les Sources du Procurateur de Judée. — *Dans un récent numéro du* Mercure (1), *M. Raymond Schwab a ingénieusement recherché quelle avait pu être l'origine du célèbre conte d'Anatole France « Le Procurateur de Judée ». Il suppose avec vraisemblance que France emprunta la chute finale du récit, cette chute qui en fait tout l'attrait et tout le piquant : « Jésus, murmura-t-il, Jésus de Nazareth? Je ne me rappelle pas », aux souvenirs de Mme Edgar Quinet, où l'on rencontre effectivement un procédé analogue à propos de Napoléon. Ces souvenirs avaient été publiés en 1887, quatre ans avant le conte de France.*

Mais il semble bien que le sujet même de cette nouvelle, l'idée de ce récit, ce fut à Renan qu'il l'emprunta, Renan qui fut un des maîtres de l'ermite de la Béchellerie. Voici déjà plusieurs années, un distingué professeur français de l'Université de Dublin, M. Roger Chauviré, s'était livré, dans une petite revue provinciale qui a sombré avec la guerre (2), *à de suggestifs rapprochements entre le* Procurateur *et un passage de la* Vie de Jésus *de Renan.*

« L'an 36 et, ce semble, avant Pâques, écrit Renan, Pilate et Kaïapha perdirent l'un et l'autre leurs fonctions. La mort de Jésus paraît du reste avoir été tout à fait étrangère (c'est nous qui soulignons) *à ces deux destitutions. Dans sa retraite,* Pilate ne songea probablement pas *un moment à l'épisode oublié qui devait transmettre sa triste renommée à la postérité la plus lointaine »*

Voilà en germe tout le sujet du Procurateur, *la phrase qui a dû éveiller l'imagination du conteur. Que si l'on se reporte ensuite aux*

(1) 1er janvier 1948.
(2) *La Province d'Anjou* (nov.-déc. 1937).

longues dissertations de Renan sur le caractère insupportable des Juifs de Jérusalem, sur les difficultés qu'ils ne cessèrent de susciter à Pilate, et l'on retrouvera tout le discours que France met dans la bouche de son Pontius avec une prolixité qui finit presque par lasser.

Les rapprochements de M. Chauviré, comme ceux de M. Schwab emportent la conviction. Anatole France, une fois de plus, a emprunté à d'autres la matière de son œuvre. On sait bien qu'il a souvent usé de colle et de ciseaux. Mais il y a l'art d'utiliser les sources. Celui de France reste incomparable. C'est encore M. Chauviré qui le note plaisamment : il chipait volontiers les provisions des autres, mais il faisait diablement bien la cuisine! — J. LEVRON.

Touché! — *Dans l'esprit d'autocritique qui est de tradition au* Mercure, *nous n'hésiterons pas à reproduire, à la place du sottisier, cet écho donné le* 15 *janvier par les* Nouvelles littéraires :

Il n'est pas un journaliste, pas un écrivain qui n'ouvre sans inquiétude *Le Mercure de France*, toujours si attentif à découvrir et à signaler, dans son fameux Sottisier, les lapsus, coquilles et mastics de tous genres. Or, voici que, dans sa fort intéressante étude sur « Les débuts de Jean Moréas », parue dans le numéro du 1er janvier, M. Alexandre Embiricos reproduit (page 94) ces beaux vers, très baudelairiens de l'auteur des *Cantilènes* :

Triste, je rêverai, pendant mes nuits moroses,
De baisers alanguis et de caresses brusques,
De nids capitonnés où des coupes étrusques
S'exhalent les ennuis des chlorotiques roses...

Eh bien! savez-vous ce qu'est devenu, dans *Le Mercure*, le troisième de ces vers?

...De nids capitonnés où des croupes étrusques...

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 5964 — 1948
Dépôt légal : 1er trimestre 1948.